

Éditions MobileRead

**Celles
qui disent
oui !**

Richard O'Monroy

Celles
qui disent
oui !

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1903

EXTRAORDINAIRE!



JE VOUS ASSURE, madame, que je suis tout à fait extraordinaire.

— Bah! tous les hommes disent cela.

— C'est possible, mais moi je le prouve. Voyez-vous, j'ai une qualité très spéciale. Je sais retenir ma respiration.

Cette conversation entre Jacques et la belle lady Darlington, celle qu'on a surnommée Fanny-Soleil, avait lieu à mi-voix dans le brouhaha du grand dîner de gala donné chez les Palangridaine, en l'honneur du prince de Blois, et l'on était arrivé à ce moment psychologique où, sous l'action des bons vins et de la chaleur communicative des banquets, on excuse toutes les folies pourvu qu'elles soient bien dites.

En somme, pourquoi Jacques s'amuse-t-il à faire la cour, lui aussi, à lady Darlington? N'avait-il pas, à table, presque en face de lui, et le couvant d'un bon sourire, de l'autre côté du massif de roses, madame de Pardailiac, avec laquelle une liaison durait depuis plus d'une année. N'était-elle donc pas la maî-

tresse idéale, aimante, dévouée, veuve, libre? Évidemment il rendait bien justice aux qualités de la chère aimée, tant et tant qu'il avait songé bien souvent à l'épouser, mais lady Darlington exerçait une telle attraction perverse! Elle était si éblouissante, si désirable, avec ses épaules outrageusement nues, sa crinière léonine, et surtout ses grands yeux vert de mer, où passaient toutes sortes de lueurs fauves! Et puis il courait sur elle tant d'histoires, vraies ou fausses; on lui prêtait tant de caprices – on ne prête qu'aux riches – et ne disait-on pas qu'à un dîner-souper, chez Faillard, elle avait levé son verre de champagne en disant, avec son joli accent qui ressemble à un gazouillement d'oiseau.

— Mesdames, messieurs, je bois à mon trentième amant!

En la regardant, l'esprit était emporté en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise ou de patriennes de Florence, pendant que l'œil admirait ce buste de statue vivante émergeant nu dans son alvéole de dentelle. Le dos tout bestial, à courbes puissantes, découvert très bas, avait des saillies et des creux de tigre accroupi. Et alors Jacques s'était posé à lui-même la question :

— En somme, puisqu'il y en a tant qui ont eu ses faveurs, pourquoi pas moi, comme les autres ?

Fort de tout un passé de conquêtes, il s'était mis à lui vanter, sinon ses qualités morales, ce qui eût été bien inutile, du moins ses qualités immorales, sa robustesse de cuirassier, pas nerveux, bien établi, et comme il le disait *indémontable*, tandis que sa voisine le regardait de côté en riant.

— Vraiment, je vous assure, je n'exagère rien... Tout à fait extraordinaire... Au reste, comme disait Dupuis, dans la *Femme à papa* :

Mes petits choux. Informez-vous.

— Oh ! mais je ne tiens pas du tout à m'informer. D'ailleurs, vous savez que je pars pour la Chesnaye très prochainement.

— Eh bien, moi, à votre place, je voudrais en avoir le cœur net. Je ne quitterais pas Paris sans avoir fait l'expérience que je vous propose.

Et comme madame Pardailiac semblait prêter l'oreille pour percevoir quelques mots de ce flirt, Jacques (mon Dieu que les hommes sont canailles !) cessa de parler pour écrire sur le carton de son menu.

— Voyons à quand?...

Puis, de son air le plus naturel, il passa le menu à sa voisine qui, à son tour, prenant le crayon écrivit sur sa serviette.

— Demain à quatre heures.

— Ou ? écrivit encore Jacques, qui était un garçon précis.

— Chez moi, répondit tranquillement Fanny, qui aimait ses habitudes et ses aises.

Jacques, ravi, fit disparaître le menu dans la poche de son frac ; enfin, il connaîtrait donc ce soir tout ce qu'il y avait de délices et d'anéantissement chez cette merveilleuse Anglaise tant courtisée, tant courue, si belle qu'elle désarmait ses détracteurs, comme jadis la belle Hélène obligeait les vieillards de Troie à s'incliner devant sa beauté triomphante !

Pendant tout le restant de la soirée, il se montra d'une gaieté un peu fébrile ; il lui semblait que le menu lui brûlait le cœur à travers le revers de satin fleuri ; puis, rentré chez lui, il relut encore le carton avec les jambages en zigzags – droits de jambage et de cuissage : – « Demain à quatre heures – Où ? – Chez moi ». Et il s'endormit en faisant des rêves couleur de rose.

Mais en s'éveillant, il eut une petite surprise assez désagréable. Sur le calendrier *remember*, en face

de la date du lendemain, était écrit : « Déjeuner chez Jeanne. » Jeanne c'était madame de Pardailiac... Déjeuner n'était rien, puisque Jacques n'était pris qu'à quatre heures, mais après le déjeuner, il y avait toujours du dessert, de l'excellent dessert, le dessert se dégustant dans le boudoir du premier étage où l'on remontait prendre le café. Il n'y avait aucune chance pour que le verrou ne fût pas poussé suivant les chères habitudes prises.

Alors ?... alors, c'était grave. À la grande rigueur, pour une reprise, ce petit déjeuner en guise d'apéritif n'aurait eu qu'un demi-inconvénient, mais pour une première, alors qu'on s'est posé en homme étonnant, qu'on a promis monts et merveilles, avec des performances seules excuses d'un succès aussi rapide, comment se présenter sinon désarmé, du moins avec un appétit modéré, comme un homme qui sort de table !

Notre ami chercha un moyen de se décommander, – pas chez Fanny, chez Jeanne, – mais comment le faire au dernier moment, sans être impoli ? Ne trouvant rien, il se décida à aller déjeuner quand même, après avoir donné des instructions à son valet de chambre.

Comme par un fait exprès, jamais Jeanne n'avait été si jolie, si désirable que ce matin-là avec son peignoir de satin mauve garni de dentelles et orné sur le cou haut-ruché de gros bouquets d'orchidées. Jamais le regard n'avait été plus humide, les lèvres plus pourpres, le sourire plus prometteur ; on sentait la femme vibrante, qui s'offre, avec un déshabillé qu'une agrafe enlevée suffisait seule pour faire glisser à terre. Et pendant tout le repas, mille attentions délicates, depuis les mets préférés, les morceaux gentiment choisis, jusqu'au vieux Romanée, d'une cuvée spéciale, et qu'on ne débouchait que pour lui.

On était remonté au premier, et là après le kummel, la cigarette, la griserie du tête-à-tête était telle, l'atmosphère respirée dans le boudoir était si capiteuse que ma foi Jacques exacerbé jusqu'au paroxysme, allait oublier complètement son rendez-vous de quatre heures et pousser le verrou comme d'habitude ; lorsque le valet de chambre arriva apportant une lettre – une lettre qui exigeait sa présence immédiate chez un ami intime – affaire d'honneur.

Ma parole, Jeanne était si languissante, ses yeux mi-pâmés suppliaient tellement que notre ami fut au moment de faiblir, mais bah, une maîtresse légitime.

Ça se retrouve, retrouve toujours.

et il valait cent fois mieux conserver toute son artillerie pour éblouir lady Darlington. Il sauta sur son chapeau, s'arracha à deux beaux bras qui voulaient le retenir et partit très fier de sa victoire, en réfléchissant au merveilleux festin d'amour qu'il allait – après une semblable matinée – pouvoir servir à la belle Anglaise. Jamais il ne s'était senti mieux disposé, plus en forme et, en descendant la rue, il souriait en effilant sa moustache et en rappelant sa phrase conquérante :

– Je vous assure, madame, que je suis tout à fait extraordinaire.

Son cœur battait à tout rompre, ses oreilles bourdonnaient et il lui montait au visage comme de chaudes bouffées. Saperlipopette de saperlipopette. Il sonna à la grande porte de l'hôtel.

– Lady Darlington est chez elle ?

– Non, monsieur, répondit le suisse.

– Elle n'est pas encore rentrée !

– Elle n'est plus à Paris. Elle a reçu une dépêche qui l'a obligée à partir, cet après-midi, à deux heures pour la Chesnaye.

Il y a certaines douleurs si intenses, qu'il vaut mieux ne pas essayer de les décrire.

LE TOUR DE FORCE



C'ÉTAIT avec une mélancolie profonde que le baron Goldberg se rendait au Nouveau-Cirque, dans la loge du cercle. Au moins là il y aurait du bruit, du mouvement, de la lumière, des camarades ; ça le distrairait de ses tristes pensées, car elles étaient très tristes, ses pensées.

Ce n'était pas qu'il eût perdu à la Bourse. Non, son arbitrage sur les Douanes Ottomanes lui avait encore une fois rapporté la forte somme. Mais qu'importe l'argent lorsqu'on n'en a plus un utile emploi, et, par *utile emploi*, il entendait le plaisir qu'on éprouve à en donner aux petites femmes. Or, l'heure avait sonné à l'horloge du Destin, et une voix, une faible voix, celle de l'impuissance, lui avait crié :

— Goldberg, Goldberg! finies les petites femmes!

Ce n'était pas elles qui étaient finies, hélas! mais lui, usé, ravagé, démoli, annihilé, vidé jusqu'aux moelles par une quarantaine d'années de fêtes

gaillardes. Cette fois, on avait bien brûlé les dernières cartouches, et les dernières avaient fait long feu, ce qui ne veut pas dire feu qui dure. Si sa maîtresse – si j’ose m’exprimer ainsi – Gaby de Languedoc y renonçait, – Gaby elle-même ! – c’est que décidément il fallait y renoncer. Ah ! que c’était triste, mon Dieu ! que c’était triste ! Alors, à quoi bon la ceinture qui soutient sans comprimer, les teintures végétales inoffensives qui rendent à la moustache sa couleur naturelle, les ramenages savants de cheveux où, comme dans la soustraction, on emprunte un qui vaut dix ; les cravates opulentes, les chapeaux à huit reflets, toute cette lutte désespérée pour l’élégance et pour la jeunesse, s’il ne fallait plus s’occuper de celles pour lesquelles on désire précisément paraître élégant et jeune ? La vie sans femmes est un printemps sans fleurs, a dit François I^{er}, le roi-chevalier ; mais il n’avait pas songé à l’automne, au navrant automne, où l’on se promène tout seul dans des allées humides, sous un ciel gris, avec des feuilles qui tombent et craquent sous les pas. Il n’y a plus de Méphisto qu’aux Folies-Bergère, et le docteur Faust, aujourd’hui, conserverait sa barbe blanche et continuerait à faire la chasse aux petites filles, sans pou-

voir séduire Marguerite, cette enfant qui avait plus de seize ans !...

Il eut une rapide vision de Jane Thylda en pourpoint rouge et d'Émilienne d'Alençon en jupe courte, évocation qui augmenta ses regrets ; puis, avec un soupir, il franchit le vestibule du cirque. D'un pas un peu alourdi, il grimpa l'escalier qui conduisait aux loges, et immédiatement une petite ouvreuse accorte en bonnet vert, qui connaissait bien le banquier, le dirigea, avec son plus aimable sourire, vers la loge du cercle. Gentille, cette ouvreuse, une brunette un peu duvetée à la commissure des lèvres. Autrefois, il lui aurait certainement pincé le menton, en lui offrant des bonbons acidulés, ou des berlingots assortis ; mais, aujourd'hui, à quoi bon ; à quoi bon tout ? Il passa donc dignement, et donna son pardessus sans daigner jeter un regard à la brunette, surprise de cette froideur inaccoutumée.

Il entra dans la loge ; elle était remplie de gens chauves et décorés, appartenant à sa génération, ce qui le rasséra un peu, car il eût été crispé d'apercevoir de beaux jeunes gens aux cheveux drus, aux oreilles rouges et à la moustache conquérante comme ceux qui évoluent, le dimanche, autour du bar, au Palais de Glace. Il échangea quelques poi-

gnées de main cordiales, et, s'assit à côté du général Rubas du Rempart, un gaillard coiffé sur l'oreille, et qui, le veinard, prétendait ne pas avoir encore dételé ; mais, entre ce qu'on dit et ce qu'on fait, il y a toute la marge de l'inexactitude. Et alors, Goldberg se mit à regarder ces gradins en cercle, image des éternités successives, telles que les conçurent nos pères naïfs, quand ils commencèrent à adorer la force, la beauté, et célébrèrent leur victoire sur les animaux domptés. La musique bruyante et cuivrée semblait chanter un hymne mystique ; les lustres représentaient des systèmes solaires figurant les astres, et, quand Footit et Chocolat entrèrent en scène, criant et faisant la culbute, il songea à des bonzes et à des lamas commençant leurs exercices d'adoration. Le saut périlleux n'est-il pas le plus beau salut qu'une âme respectueuse ait pu inventer, un salut où l'homme joue sa vie, et montre aux dieux toute la perfection du présent qu'ils lui ont fait en lui donnant cette étonnante mécanique appelée un corps... mais une mécanique qui s'use, hélas ! comme le reste.

— Attention ! s'écria le général Rubas, c'est maintenant le début de miss Spring.

— Qu'est-ce que c'est que miss Spring ? demanda Goldberg, tandis que tous les camarades essayaient leur lorgnette.

— Miss Spring est une merveilleuse Anglaise qui monte à cheval d'une façon extraordinaire.

Et, de fait, miss Spring avait fait son entrée couchée sur un cheval à large housse brodée et suivie par un écuyer habillé en berger. Bientôt elle se leva toute droite sur le panneau, la chevelure rutilante flottant au vent, et retrouvant sur le cheval, qui la balançait au rythme de son galop cadencé, l'attitude des statues antiques. Bien avant la reprise d'*Orphée aux Enfers*, c'était Diane, la rigoureuse déesse, dans ses blanches draperies, Diane tendant son arc, Diane la fière s'éloignant, d'Actéon, ou encore s'attachant au cou d'Endymion dans un enlacement voluptueux. Un bond à exécuter, une pirouette d'un cheval à l'autre, motivait, chez ce grand corps libre, des mouvements harmonieux.

Quand elle franchissait les éternelles banderoles, elle avait l'air de passer sur les nues, et quand elle crevait un cerceau de papier, on eût dit qu'elle ouvrait la porte de la lune pour rentrer chez elle. Ce qui était véritablement merveilleux, c'était la souplesse onduleuse du torse, une dislocation de tous les

membres qui, sans rien enlever à la grâce du geste, rendait tout possible et facile. On eût dit le symbole d'un grand amour partagé, l'amant et l'amante, beaux comme Diane et Apollon, et exprimant la passion dans ce qu'elle a de plus fougueux, avec les attitudes les plus majestueuses, les enlacements les plus nobles, mêlant à l'action comme un jeu, un défi, les plus dangereux exercices de force et d'agilité, l'élan des âmes, une sorte de chevauchée vers l'amour toujours plus haut, toujours plus grand, toujours plus pur, comme ce clown chanté par Théodore de Banville, et qui, affamé d'azur, s'en va, un beau jour, d'un bond suprême, rouler dans les étoiles !

Dans la loge du cercle, on était très intéressé – pour ne pas dire plus – par ce suggestif spectacle, et le général Rubas, l'œil brillant, les prunelles rouges et congestionnées, ronchonnait :

– Ah ! la mâtine ! Si ma pension de retraite était seulement un tantinet plus forte, en voilà une gaillarde avec laquelle j'aimerais risquer des tours de force.

Tours de force ! C'est vrai, cette écuyère accomplissait des tours de force ! Ce mot sembla éveiller le baron Goldberg comme d'un songe, d'autant plus que lui n'était pas arrêté par la modicité de la pen-

sion de retraite. Pendant l'entr'acte, il descendit aux écuries, aspirant avec plaisir ces relents spéciaux où l'odeur du crottin se mêlait aux parfums de la femme, et, s'adressant à un petit groom :

— Miss Spring, s'il vous plaît ? J'aurais un mot à lui dire.

— Tenez monsieur, elle est là dans le box de gauche avec son cheval Abdallah.

Un simple peignoir jeté sur les épaules laissait apercevoir le ton rosé du maillot de soie, épiderme nacré, poli, luisant, à la fois chair et marbre, qui moulait d'un seul jet le beau corps encore avantagé de l'Anglaise. D'une main experte, elle arrangeait la couverture sur le dos du cheval en sueur, et le flat-tait sur l'encolure. Grande, le cou long, les épaules larges, la taille fine haut placée au-dessus des hanches, la cuisse charnue, la jambe mince, elle était véritablement divine. Le banquier entra dans le box, un peu ému, malgré son aplomb de vieux marcheur.

— Que désirez-vous, monsieur ? fit miss Spring, en se retournant un peu surprise.

— Mademoiselle, je suis le baron Goldberg, le vieux Goldberg, bien connu sur la place. J'ai six cent mille livres de rente. L'aisance avec laquelle je vous ai vu exécuter vos exercices m'a donné le fol espoir

que les difficultés ne vous effrayaient pas, et que vous voudriez peut-être essayer d'être ma maîtresse... un tour de force comme un autre, après tout.

CLIGNEMENT D'ŒIL



L'EXISTENCE sur une petite plage nous amène insensiblement à nous intéresser d'une façon prodigieuse aux baigneurs qui s'agitent toute la journée autour de nous, devant le décor chatoyant de la mer. On voudrait pénétrer, comme Balzac, dans l'âme de ces gens, savoir si le groupe, qui ne se disloque jamais, constitue le très classique : le mari, la femme et l'amant ; on se demande pourquoi la belle madame X... était radieuse ce samedi, et pourquoi elle est si triste ce lundi, pourquoi le grand monsieur blond fait de si longues stations devant la façade du Grand Hôtel des Bains, en lorgnant désespérément certain balcon du second étage. Bref, l'oisiveté aidant – que faire en un bain de mer à moins qu'on ne potine ? – tous ces petits personnages semblent des pantins dont on veut absolument découvrir les fils.

Or, installé depuis quelques jours à Étretat dans cet hôtel Chose, bonhomme et patriarcal qui, sans doute en souvenir d'Alphonse Karr, a conservé ses traditions de simplicité sans rien vouloir sacrifier au

luxe moderne, j'avais une jolie chambre à fleurettes gaies, très basse de plafond, mais ayant l'inestimable avantage d'avoir une fenêtre sur le coin du rivage si pittoresque où les pêcheurs rangent leurs barques, radoubent leurs voiles, ou encore fabriquent leurs filets, conservant leurs costumes, leurs habitudes de gens de la mer, leur vie à part, côte à côte avec les élégances du Casino.

Ces chambrettes présentent cependant un petit inconvénient, Séparées par de minces cloisons, elles ont une singulière sonorité, et l'on sait absolument, depuis le lever jusqu'au coucher – parfois même depuis le coucher jusqu'au lever – ce qui se passe chez le voisin; sans vouloir être indiscret le moins du monde, on ne perd pas un mot des conversations, discussions, déclarations, récriminations, plaintes ou cris de plaisir, et l'on entend toute la gamme des passions humaines.

Or, dans la chambre à côté de la mienne, était descendu un couple, absolument disparate contre la plupart des couples légitimes. Monsieur, velu, barbu, haut en couleur, myope, avec des épaules de portefaix et la distinction d'un... ambassadeur de commerce. Elle, pâle, mince, blonde, délicatement jolie,

et éveillant, avec des attaches aristocratiques, le souvenir des vers de *Rip* ;

C'est un rien, un souffle, un rien.

La main d'un enfant que l'on tient dans la sienne.

Dans la journée, elle vivait résignée, et, tandis que le mari très intéressé, observait à la lorgnette les incidents du bain, détaillant les bras nus et les jolies croupes moulées dans le maillot noir, et voulant faire partager à sa femme ses admirations de mâle bien nourri, bien portant et renflant la chair fraîche, elle lisait quelque roman, silencieuse, et quand elle cessait de lire, quand elle levait ses grands yeux bleus pour réfléchir ou rêver, c'était pour regarder bien plus loin que la zone enclavée de cordes où barbotait la ridicule humanité, et sa vue se perdait à l'horizon dans l'infini de l'immensité.

Le soir, la désunion s'affirmait plus aiguë. Monsieur, émoustillé par l'air de la mer, voulait profiter des droits que lui confèrent le Code et la nature ; mais madame, je dois le reconnaître, mettait le plus évident mauvais vouloir. Elle était toujours fatiguée, mal en train, peu disposée. Quelquefois, monsieur passait outre, et alors, il y avait de longs silences, pendant lesquels je plaignais de toute mon âme la

pauvre créature obligée de se soumettre ; mais parfois aussi, il y avait résistance acharnée, refus absolu, farouche, et les discussions aigres m'arrivaient à travers la cloison :

— Oui, oui, je sais pourquoi, grommelait monsieur. C'est parce que vous pensez toujours à votre cousin Jacques. Au fond, vous ne l'avez jamais oublié, votre cousin Jacques.

Tiens ! tiens ! Il y avait un cousin Jacques. Cela devenait très intéressant, et monsieur continuait, très rageur :

— Je n'en sais rien, mais je suis sûr que vous n'avez jamais cessé de vous voir. Je parie que vous vous écrivez, ici même ! L'autre jour, dimanche, vous m'avez dit que vous alliez à la messe et je vous ai rencontrée dans la direction de la poste. À ma vue, vous vous êtes troublée. Rien ne m'ôtera de l'idée que vous alliez chercher une lettre poste restante.

— Vous êtes fou, ripostait madame.

— Ah ! je suis fou ! Eh bien, moi, je crois que vous profitez précisément de l'heure de l'office comme prétexte, pour sortir seule, et j'ai constaté que vous n'étiez jamais si désagréable que le dimanche soir.

— Je ne répondrai pas à vos absurdités... Laissez-moi dormir.

— Dormez. Seulement, si vous le voulez bien, comme précisément demain matin c'est dimanche, nous irons à la poste demander s'il n'y a pas, par hasard, une lettre, poste restante, pour madame Jeanne Darvenne.

Madame ne répondit rien, mais, sans doute, cette menace avait du lui causer une émotion profonde, car je l'entendis qui tournait et se retournait sur sa couche, comme sur le gril de Saint-Laurent. Je suis sûr qu'elle ne dort pas deux heures ; moi non plus, du reste, car j'entrevois tout un drame, et je cherchais le moyen d'être le sauveteur.

Au matin, je vis ma voisine encore plus pâle que d'habitude, avec ses grands yeux cernés par une nuit d'insomnie, qui se dirigeait vers la plage. Elle paraissait nerveuse, parlait avec une animation un peu fébrile comme si elle eût voulu détourner l'attention de son mari. Lui, souriait, un peu froid, boutonné, énigmatique.

Je m'étais assis sur les galets, à quelque distance du couple, et, tout d'un coup, j'entendis monsieur dire avec un air sarcastique :

— Voilà les cloches qui sonnent. Vous n'allez pas à la messe ?

— Non, j'avais un projet... Si vous étiez gentil, vous me mèneriez déjeuner à Yport.

— Eh bien, chère amie, je veux bien. C'est, très gentil, Yport.

La figure de madame s'illumina d'une joie céleste; ce que voyant, monsieur ajouta négligemment :

— Seulement, en allant prendre une voiture chez le loueur, comme nous passerons devant la poste, vous voudrez bien demander s'il n'y a pas pour vous de lettre poste restante.

Je crus que la pauvre petite femme allait tomber, mais elle se raidit, et balbutia en s'efforçant de sourire :

— Mais pourquoi, pourquoi ?

— Mais tout simplement... parce que c'est dimanche.

Le couple partit et je les suivis sans affectation, à distance. Que faire ? je sentais que nous marchions vers la tempête. Dans le bureau, il y avait heureusement beaucoup de monde, ce qui me donna le temps de réfléchir à ce que je pouvais faire; et, ma foi, à tout hasard, je pris la file derrière le couple vers

l'unique guichet ouvert au public. J'aperçus un employé, jeune, à l'air éveillé et intelligent. Madame était arrivée à son tour devant le grillage, et il me semblait que, sous sa blouse de guipure d'Irlande je voyais battre son cœur. Comme elle se taisait :

— Avez-vous, demanda l'homme d'une voix rauque, des lettres, pour madame Jeanne Darvenne ?

L'employé refusait de répondre :

— N'est-ce pas, cher amie, que vous désirez avoir vos lettres ? Mais répondez donc !

— Oui, acquiesça madame d'une voix faible comme un murmure.

— Alors, je me rappelai Paul Legrand, Severin, Thalès, tous ces mimes fameux qui savaient mettre tant de choses dans un clin d'œil, et je fermai l'œil gauche, tout en fixant frénétiquement l'employé, avec l'œil droit par-dessus l'épaule du monsieur.

Prestement, les lettres passèrent entre les mains de l'employé ; cela dura une minute, un siècle ; c'est absurde, mais chez moi aussi le cœur battait à tout rompre, car j'avais parfaitement lu au passage le nom de Darvenne sur une enveloppe bleue.

— Rien, dit enfin le jeune homme d'un ton sec. Absolument rien.

Du coup, il sembla que tout le monde était délivré d'un grand poids.

— Allons, chérie, s'écria monsieur d'un ton guilleret, ne perdons pas de temps, en route pour Yport.

Le couple sortit brusquement, en coup de vent. Madame avait des ailes, et moi j'arrivai à mon tour devant l'employé, après avoir cessé mon clignement d'œil à la Paulus, mais si heureux que je ne songeais pas à parler.

— Et, vous, monsieur, que désirez-vous? Voyons, je vous attends.

— Ah, oui, je vous demande pardon... eh bien, monsieur, je voulais... je voulais vous dire que vous êtes un brave garçon!

Et je m'enfuis. Ce matin-là j'ai rudement bien déjeuné à l'hôtel Chose.

LES SCRUPULES DE CAROLINE



(Dans la boutique de la rue de Provence, madame Manchaballe est installée sur son fauteuil, et brode un gilet pour le prince, un point de peluche très compliqué marron avec des petits pois jaunes).

TIENS, monsieur Richard ! Enfin vous voilà ! Je croyais que vous m'aviez tout à fait oubliée. Vous venez m'acheter quelques petits bibelots avantageux pour vos multiples étrennes ? Si vous voulez, j'ai des grès flambés d'une haute indécence ! C'est ravissant.

— Madame Manchaballe, je verrai les grès plus tard, mais je viens surtout savoir pourquoi votre fille Caroline, que j'avais eu tant de mal à faire entrer au Gymnase, ne joue plus dans mon lever de rideau : le *Cabriolet sans le savoir*.

— Elle s'est fâchée avec son directeur.

— Allons, bon ! Mais elle ne sait donc pas que j'ai passé des heures dans le cabinet directorial rien que pour plaider sa cause. M. Franck me disait : « Vous voulez la petite Manchaballe, vous avez tort ; elle

manquera la moitié des répétitions, et nous plantera là au premier soir pour un dîner chez Maxim's ou une fugue à Monte-Carlo.» Moi, je répondais : « Je vous assure qu'elle est assagie, maintenant ; sa mère, madame Manchaballe, lui a fait de la morale en chambre. »

— Eh bien, est-ce que je ne lui en ai pas fait, de la morale, au point de me faire appeler : « Maman-Rasoir » par Caroline et Rebecca ; et cela juste devant M. Crozier, qui ira raconter cela à Copenhague. Si vous croyez que c'est agréable.

— Et comme le directeur ne paraissait pas convaincu, j'ajoutai :

»— C'est un nom sur l'affiche.

»— C'est un nom à l'Opéra, me répondit M. Franck, mais ce n'est pas un nom au Gymnase.

»— Enfin elle sort du Conservatoire.

»— D'où elle est partie au bout d'une année, après je ne sais quelle frasque, et sans aucune récompense.

»— Mais elle est jolie.

»— Ah ! ça, c'est vrai, la mâtine ! Elle est rudement jolie, encore plus jolie que ses sœurs.

» Sur ce dernier point, nous étions d'accord, et cela a fait, enfin, un terrain d'entente ; alors j'ai tant

supplié, tant imploré, que je l'ai obtenue pour jouer endette, dans le *Cabriolet sans le savoir* – aux appointements de deux cents francs par mois, avec, je crois, dix mille francs de dédit.

– Parfaitement ; l'engagement est dans le tiroir du chiffonnier Empire, devant lequel vous êtes assis.

– J'ai dirigé votre fille pendant toutes les répétitions, avec un soin tout particulier, lui inculquant toutes les nuances de son rôle de Nandette. J'ai fait passer, pour ainsi dire, mon âme dans la sienne.

– Monsieur Richard, pas d'inconvenance. Ces détails ne me regardent pas.

– Je ne vous parle qu'au point de vue purement littéraire. Et, après tant de diplomatie, tant d'efforts, tant de travail, Caroline me lâche à la dixième représentation, tandis que M. Franck ricane : « Qu'est-ce que je vous avais dit ? Vous étiez prévenu. Avec une petite Manchaballe, ça ne m'étonne pas. Et patati. Et patata. »

– Ah ! c'est qu'il y a du nouveau dans la vie de Caroline, et, quand vous saurez le « fait nouveau », monsieur Richard, vous serez le premier à approuver sa conduite.

– Vous m'étonnez beaucoup, madame Manchaballe ; enfin, voyons le fait nouveau.

— Eh bien, Caroline a été jouer à Rouen, pour la fameuse soirée des Trente ans de théâtre. Dans les *Sonnettes*, c'est à elle qu'on avait distribué le rôle de la marquise de Château-Lansac.

— Il est joli, le rôle ! La marquise entre, voilée, par le côté cour, et sort, sans avoir dit un mot, par le côté jardin, C'est un simple passage.

— C'est donc ça que M. Bernheim, pour nous décider, nous avait affirmé qu'il y avait dans le rôle, *un beau passage*.

— Toujours gai, ce cher Bernheim ; mais cela ne m'explique pas pourquoi, après avoir été la marquise de Château-Lansac, pendant deux minutes, entre le portant côté cour et le portant, côté jardin, Caroline ne peut plus être Nandette dans le *Cabriolet*.

— C'est que vous ne savez pas ce qu'a été la représentation. Un délire, monsieur Richard, un vrai délire. Jamais les Rouennais n'avaient été à pareille fête. Il y avait là tout le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et dans l'avant-scène, à côté du préfet, M. Bernheim lui-même, en frac décoré et en cravate blanche, ce qui lui va très bien. Et, à la fin des *Sonnettes*, quand tout le monde est revenu saluer, Caroline, par modestie, s'était abstenue

– elle a un tact et une discrétion ma fille ! – mais le public, excité par Judic et Rebecca qui avaient loué une baignoire, s’est mis à crier avec elles : « Manchaballe ! Caroline Manchaballe ! » M. Bernheim, en riant, a fait chorus. Alors Caroline est apparue aux acclamations de la salle entière ; la garnison lui jetait des fleurs... C’est comme je vous le dis... Judic et Rebecca avaient lancé leur bouquet ; le petit Foucard, le lieutenant de chasseurs, avait envoyé lui-même un bâton de sucre de pomme, avec ces deux vers :

Ce bâton est un emblème.
Il veut dire que je vous aime.

– Ça n’est pas mal pour un lieutenant de chasseurs. Il arrivera, ce petit Foucard.

– Oh ! il y a longtemps qu’il est arrivé... s’il faut en croire les grincerries jalouses du prince.

– Évidemment, madame Manchaballe, tout cela est très intéressant ; mais je ne vois toujours pas pourquoi Caroline a lâché le Gymnase.

– Attendez donc, monsieur Richard ; mon Dieu que vous êtes pressé ! Après la représentation qui avait rapporté six mille cent trente-deux francs de recettes, ce qu’on n’avait jamais vu à Rouen, même les soirs où jouait M. Scipion, M. Bernheim a réuni

tous les interprètes au foyer des artistes, décoré avec des drapeaux tricolores et le buste de la République. On se serait cru au 14 Juillet, sauf qu'il faisait plus froid, rapport au calorifère du théâtre qui a besoin de réparations. On a bu du champagne, on a porté la santé du ministre, puis M. Bernheim a ouvert des petits écrins, et il a attaché les palmes académiques sur la poitrine de toutes les comédiennes qui avaient pris part à la représentation.

— Y compris Caroline ?

— Parfaitement, monsieur Richard, y compris Caroline : jugez de notre fierté. Quel coup pour la fanfare ! C'est la première Manchaballe de la famille qui reçoit une distinction aussi flatteuse. Caroline a les palmes, comme mademoiselle Marcelle Dartois, comme madame Marni, que dis-je, comme M. Galipaux lui-même ! N'est-ce pas que c'est beau ?

— Ah ! j'avoue que je ne m'attendais pas... Cela me rappelle une pièce de vers de Béranger :

Vierge et sainte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté, leste et bien mise,
Qu'on regrettait à l'Opéra.

Toutes deux, dignes de louanges
Arrivaient, après d'heureux jours,

L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amants.

Ce qui prouve, madame Manchaballe, qu'on peut arriver au même but par des moyens différents.

— Alors, monsieur Richard, je suis sûre que, maintenant, vous serez le premier à reconnaître qu'une artiste décorée des palmes académiques ne pouvait plus jouer dans un simple lever de rideau. Ce n'était pas possible. Noblesse oblige. C'est comme si vous demandiez à madame Bartet de dire un monologue.

— Alors, c'est pour ça quelle nous a lâchés ! Sapristi de sapristi ! Et que dit M. Franck de ces scrupules absurdes ?

— Il dit que ça va lui rapporter dix mille francs, les dix mille francs du dédit.

— Ah ! c'est vrai, il y a les dix mille francs du dédit. Elle n'avait pas songé à cela, notre Caroline. On va rire ; on va bien rire ; remontez-moi donc l'engagement, que je le relise un peu.

— Dans le tiroir du chiffonnier, derrière vous.

— Voyons : « Dans le cas où mademoiselle Caroline Manchaballe viendrait à manquer à ces engagements, elle devra verser à l'administration du Gymnase une somme de dix mille francs... garantis par M.

Richard. » Il y a ça ! Garantis par M. Richard... C'est vrai ! J'avais oublié.

— Vous disiez tout à l'heure qu'on allait rire, qu'on allait bien rire...

— Attendez, madame Manchaballe. On ne peut pas rire comme ça, tout de suite. Eh bien, en voilà des étrennes !

DANS LA FOURNAISE



LETTRE DE TUTUR À TOTO

Mon bon Toto,

COMME TU AS EU RAISON de fuir, avant l'heure, l'agitation des grandes villes pour aller mener la vie paisible et engraisseante du gentilhomme campagnard. Moi je suis en pleine fournaise; Laurent sur le gril se retournait; moi je n'ai même pas le temps de me retourner. On nous avait dit : Après le grand prix, on va se reposer.

Ah bien, guiche! La machine ronfle de plus belle. Que veux-tu! La consigne est de ronfler.

Et avec cela, pour comble de malheur, je suis amoureux, amoureux comme une bête.

As-tu remarqué, Toto? Un homme fait mille folies, on l'excuse en disant : « Il est amoureux », comme on dirait : « Il est idiot, ne lui en veuillez pas ». Mais à quoi bon ergoter! Au printemps, en pleine saison, à Paris, la seule chose qu'on puisse

– décevement ou non – faire des femmes, c’est encore de les aimer. Donc, l’autre soir, à la fête du Polo, j’allais respirer un peu sur la pelouse pendant l’entr’acte, lorsqu’en passant dans la travée du milieu, je m’entends héler par la comtesse Aqua-Sacerty, tu sais, celle qui a ce si joli accent italien avec des zézaïements enfantins :

– Z’ai ouun peu froid sous la tente. Soyez gentil, cer ami. Allez me cercher mon collet ; voulez-vous ? Mon valet de pied s’appelle Antonio.

Cela m’ennuyait bien un peu, mais la comtesse est si jolie ! Je m’incline et me voilà parti à la recherche d’Antonio. Lui, je le trouve assez vite, près de la grille. Un laquais superbe, avec une livrée un peu voyante que je connaissais, du reste, pardessus gris clair à parements de velours écarlate. Mais Antonio n’avait pas le collet ! Le collet était resté dans la voiture, et il fallait découvrir cette voiture dans la file des équipages qui scintillaient, avec les lanternes comme des feux follets, dans la nuit, jusqu’au moulin de Longchamp.

J’attends philosophiquement, une demi-heure, dans la rosée avec mes bottines vernies. Pendant ce temps, le second acte de la revue avait commencé. J’entendais au loin le bruit des rires, des applaudis-

sements, et la musique de l'orchestre accompagnant la voix suave de mademoiselle Deval m'arrivait par bouffées. Ce que je rageais, Toto ! Toute ma soirée manquée à cause de cette folle et frileuse comtesse ! Enfin, le satané Antonio reparait, tenant comme un saint-sacrement, dans sa main gantée, une mante très élégante en taffetas glacé avec pans garnis de deux volants rattrapés par un nœud de velours, et l'encolure formée d'une grosse ruche de tulle. Et de tous ces nœuds, de tous ces volants et de tout ce tulle se dégagait un violent parfum de *spring-flower*. Je m'empare du collet, je cours vers la salle de spectacle, je dérange sans vergogne deux cents personnes, avec des modulations variées de : « Pardon, monsieur », « Pardon, madame », et j'arrive jusqu'à la comtesse Aqua-Sacerty. Je suis accueilli par :

— Oh, cher ami, vous êtes oune ange ; tenez, il y a une çaize à côté de moi. Mettez-vous là et soyez saze.

Je me glisse au milieu des linons et des gazes, et me voilà assis derrière le gigantesque panache de madame de Beaujon – je me trompe peut-être d'hôpital – je ne voyais rien, mais cela sentait le *spring-flower* à plein nez ; et puis, la comtesse me racontait tout ce qui se passait sur la scène, tout ce que je ne voyais pas ; c'était comme un feuilleton par-

lé, une conférence zézayée, mais sans aucune comparaison avec celles de notre regretté oncle Sarcey. À la fin de la représentation, nous allons souper ensemble à une petite table dressée sur la terrasse, puis, comme le jour commençait à se lever du côté de Bagatelle, elle me dit :

— Vous avez oune voiture ?

— Non, je comptais en trouver une du cercle.

— Eh bien, je vous ramène à Paris. Je souis zentille !

Ah ! Toto, si elle était gentille ! Tu ne peux t'imaginer la douceur enivrante de ce retour matinal à travers le Bois embaumé, avec les oiseaux chantant dans les branches, les feuilles couvertes de gouttes de rosée ressemblant à des perles, et, çà et là de longs fils de la vierge. On avait baissé la capote du milord, et sur le siège les larges dos du cocher et d'Antonio formaient un rideau protecteur. J'étais plongé dans un état de béatitude indéfinissable. Arrivés avenue des Champs-Élysées, nous jouissons d'un spectacle charmant. Une blondinette, toute ébouriffée, vêtue seulement d'un peignoir rose jeté en hâte sur sa chemise de nuit, attend au balcon un monsieur qui revient lui aussi du Polo, dans une voiture qui trotte devant la nôtre. Et, du plus loin que la blondinette

aperçoit le monsieur, ce sont des baisers frénétiques envoyés à pleine main, le bras nu émergeant hors du peignoir rose. Et le monsieur, répondant aux baisers, saute de la voiture et s'engouffre triomphalement sous la porte, tandis que la blondinette disparaît en hâte du balcon.

Je soupire :

— Ah! ah! madame, voilà des gens heureux!
Voilà une bonne fin de soirée!

Ma compagne me comprend – je faisais tout pour qu'elle me comprît bien – ce que tu appelles, Toto, « d'insipides équivalences », – mais elle me répond :

— Ah! cer ami, ce matin, dans moun hôtel, c'est tout à fait impossible. Ma femme de chambre m'attend. Le souisse se lève à six heures... et puis ze souis éreintée. Non, voulez-vous demain? Demain à minuit, cez Dourand, nous souperons ensemble.

— Demain! Vous voulez dire ce soir!

— Entendou, et ze tiens toujours mes promesses.

Là-dessus, je descends du milord, je fais mes adieux les plus respectueux à madame Aqua-Sacerty, tandis qu'Antonio sonnait, en me regardant d'un air un peu goguenard; et je rentre dans un état difficile à décrire. La journée me parut longue; je passai ma

soirée aux Ambassadeurs, et, vers les onze heures et demie je pris, à petits pas, le chemin de Durand. Monter la garde ou encore m'installer à la terrasse avait toutes sortes d'inconvénients. Je pouvais tomber sur des amis indiscrets, voulant savoir, se refusant à me lâcher en temps voulu; bref, j'allais m'asseoir dans le fond de la salle du rez-de-chaussée, mais dans un petit coin d'où je pouvais fouiller toute la place de la Madeleine, tout en humant mon sherry.

Minuit, minuit un quart, minuit vingt-cinq; je commençais à désespérer, lorsque tout à coup j'aperçus la comtesse qui, drapée dans un grand manteau mauve tout soutaché d'or, descendait d'un coupé de l'Urbaine. Elle jeta un regard à droite et à gauche, me cherchant, sans doute, et, tandis que je réglais en hâte mon sherry, je vois un galantin, un petit, brun très joli garçon, ma foi, qui, chapeau bas, venait à tout hasard offrir ses services.

Madame Aqua-Sacerty le toise, l'examine, sourit, et, juge de ma stupeur, Toto, lui prend le bras. Du coup, je laisse toute ma monnaie entre les mains du garçon, et je me précipite, sans chapeau ni pardessus, vers l'entrée des cabinets en criant :

— Madame, madame, me voici c'est moi! Je croyais — ô fatuité masculine! — qu'à ma vue la com-

tesse, toute heureuse de me retrouver allait immédiatement lâcher mon remplaçant. Mais pas du tout. En s'entendant ainsi appeler, elle se retourne, regarde avec son grand air le monsieur relativement légitime, ahuri et nu-tête que j'étais, et me dit :

— Ah! c'est vous! Eh bien, mon cer, tant pis si vous arrivez trop tard! Ze ne pouvais pas rester seule en robe de bal dans la rue, n'est-ce pas? Monsieur a bien voulu me chaperonner, et c'est avec lui que ze soupe ce soir. Vous, ce sera pour demain, même heure, mais soyez exact, cette fois!

Et comme si elle eût accompli la chose la plus naturelle du monde, la belle comtesse, toujours au bras de son cavalier d'aventure, monta les marches de l'escalier, tandis que je restais, bouche bée, sur l'asphalte, regardant, le nez en l'air, un cabinet dont on allumait les bougies, et dont on fermait discrètement les rideaux... Ah! cette femme! Vois-tu, Toto, si j'avais pour deux sous de cœur et de dignité, je n'irais pas ce soir au rendez-vous chez Durand, je ne ferais pas ma partie dans le concert Lamoureux de cette grande dame italienne, grande dame ou courtisane? de cette Messaline *lassata non satiata*, qui prend chaque soir un nouvel amant et qui, comme l'a dit Musset, n'a pas le temps de renouer sa ceinture.

Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

Tout cela, c'est vrai, c'est absolument vrai...

Mais quelque chose me dit que j'irai tout de même. Je le sens. Pendant ce temps, Toto, surveille tes semailles, rappelle-toi que pour les haricots, il faut de l'engrais, et couche-toi paisiblement à neuf heures. Tu deviendras énorme, et ce sera le châti-ment.

TUTUR.

L'ÉTERNEL FÉMININ



LA PSYCHOLOGIE FÉMININE est très spéciale, nous dit, à son tour, Bressac. Les femmes sont guidées par des motifs subtils et compliqués qui échappent à notre compréhension droite et simple. Évidemment, on ne connaît jamais toute leur âme, mais parfois on peut soulever un coin du voile, et c'est tout ce qu'il y a de plus intéressant.

L'année dernière, j'avais fait au Palais de Glace – pas le dimanche, jour des grandes demoiselles, mais en semaine, à un après-midi familial – la connaissance d'une femme mariée, que, si vous le voulez bien, nous désignerons simplement par son petit nom de Renée. Son beau-frère était un de mes camarades de cercle, et avec ce trait d'union la présentation avait été facile. Elle patinait au bras du professeur avec une grâce qui me ravissait, dans des mouvements de valse rythmés et harmonieux qui faisaient valoir la souplesse onduleuse de la taille moulée dans des boléros de fourrures; et quand, la leçon finie, elle venait s'asseoir devant la salamandre

de la galerie circulaire, pour se réchauffer les pieds, la jambe qui émergeait sous la jupe courte paraissait avoir le galbe de Diane chasseresse. Le patinage, la jambe, les yeux brillants, le teint animé par l'exercice... bref, je devins très épris, et, très timidement, je posai ma candidature, en demandant qu'on daignât, en tout bien tout honneur, visiter un jour ma garçonnière, et prendre chez moi, de cinq à sept, une tasse de thé ou un verre de vieux porto, autrement meilleurs que ceux servis dans le pourtour.

Elle ne s'indigna pas. Intelligente à écouter et à répondre, elle repoussait mes propositions en femme qui ne s'émeut ni ne se choque. Elle me répondit simplement :

— Non, je n'irai pas vous voir, parce que si je venais, ou je me refuserais, et vous seriez vexé dans votre amour-propre, dans cette vanité masculine qui guide la moitié de vos actions, ou je céderais – tout arrive – et alors notre gentil roman serait fini, et nous ne nous reverrions plus.

— Et pourquoi ne se reverrait-on plus ? m'écriai-je. Croyez-vous que la désillusion mutuelle serait si forte que nous ne voudrions pas prolonger et renouveler l'expérience ? Vraiment, c'est trop de modestie, et nous valons mieux que cela, tous les deux.

Mais elle hochait la tête :

— Je sais, je sais... ce qui vous attire, c'est la grisserie de l'inconnu, tout ce que l'espoir devine, et ce que la réalité dément, les lèvres non effleurées, le parfum pas encore aspiré, la sensation nouvelle, espérée toujours supérieure à celle qui a précédé. Vous voyez que je vous connais, que je vous devine; et c'est précisément, en dépit du paradoxe, que je me refuse pour vous garder. Ce n'est donc pas gentil d'être amis, deux bons amis ?

— Mais, répondis-je hypocritement, qui vous parle d'autre chose ? Je vous demande de venir chez moi, dans mon salon, faire simplement une petite dînette. Nous serons bien mieux qu'ici pour causer et ce sera moins compromettant et moins vu.

Renée paraissait réfléchir profondément.

— Voyez-vous, ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, ce sont les commencements, et ce qui vient trop vite passe de même. Je ne veux pas être pour vous un caprice.

— Mais qu'avez-vous à redouter ? Il n'en sera jamais en somme que ce que vous voudrez, et je n'ai pas l'intention de vous prendre de force.

— Eh bien ! soit ; je viendrai vous voir demain à cinq heures... mais j'amènerai Virginie, ma meilleure amie.

— Amenez Virginie, répondis-je en soupirant.

Le lendemain, en effet, à cinq heures très exactement, on sonnait à ma porte. J'allai ouvrir et je vis d'abord une grosse dame, à l'aspect très respectable que Renée poussait en riant par les deux épaules. C'était Virginie.

— Mais où suis-je ? disait la grosse dame très effrayée. Vous m'avez dit, ma chère, que nous allions chez le couturier pour essayer une jaquette !

— Le couturier, c'est, moi répondis-je très amusé.

Il fallait rassurer Virginie, qui, bientôt, assise au coin du feu, devant un guéridon où étincelait la pourpre d'un vieux porto, s'humanisa, tout en déclarant qu'elle était tombée dans un vrai guet-apens. Quant à Renée, elle grignotait son sandwich, très sagement, en me regardant de côté avec un air un peu ironique. Ce qu'elle était jolie, et ce que Virginie était gênante ! Je pris le parti de me débarrasser du chapeçon en le scandalisant, et, le goûter était à peine fini, que je saisis, en l'embrassant à pleines lèvres, Renée, qui se défendait mollement.

— Eh bien, ne vous gênez, pas, nous dit aigrement Virginie. Quel rôle me faites-vous jouer ?

Fort du consentement tacite de Renée, je me gênai si peu, que bientôt la grosse dame, rouge de honte, posait sur le guéridon son verre de porto inachevé – c'était le troisième – et s'enfuyait en faisant claquer une porte que dernière elle je fermai au verrou...

À sept heures et demie seulement, Renée me quittait, et dans une suprême étreinte toute pleine d'aveux reconnaissants, elle me disait :

— Jure au moins que ça ne sera pas pour une fois.

— Mais, pour toujours, ma Renée chérie, ce sera pour toujours. Est-ce que tu crois qu'on oublie des moments divins comme ceux que nous venons de passer ensemble ? Quand reviens-tu ?

— Eh bien ! il ne faut pas arriver à la satiété ; donc, pas demain ; mais après-demain vendredi sans faute, à cinq heures. Je me reblottirai dans tes bras.

— Merci, adorée, merci ! Ah ! que tu es bonne et que je t'aime !

Le lendemain, « je marchais tout vivant dans mon rêve étoilé », cette Renée était véritablement la perle des maîtresses, voluptueuse comme une chatte,

se prêtant avec une docilité touchante aux fantaisies les plus perverses. La journée du jeudi me sembla longue, et, le lendemain vendredi, voici la lettre que je reçus au réveil :

« Je vous l'avais prédit, mon pauvre ami ; vous avez voulu aller trop vite ; maintenant le charme est rompu et votre psychologie féminine est en défaut. Donc, je n'irai pas dans votre garçonnière, ni vendredi... ni jamais ; oublions quelques instants de folie et reprenons simplement nos bonnes relations amicales. À l'heure où je devais me rendre chez vous vous me trouverez – si le crieur vous en dit – au thé de la rue Cambon, avec Virginie.

» Mes deux mains dans les vôtres.

» RENÉE. »

J'avoue qu'en lisant ce petit mot, je me sentis envahir par une colère folle. Pourquoi ce recul ? Promu au rang d'amant, je redescendais tout à coup au rang d'ami. Sans fatuité aucune, en évoquant mes souvenirs, je ne pouvais pas croire qu'il y eût désillusion sensuelle... au contraire.

– Alors, c'était une femme qui faisait des expériences ! Pas d'amour, mais du simple dévergond-

dage physique. Et après le caprice assouvi, il me fallait supporter, à nouveau, la réfrigérante présence de Virginie chaperon. Ça, par exemple, jamais !

Je décidai donc que je n'irais pas au rendez-vous donné ; ce qui ne m'empêcha pas, pour ainsi dire malgré moi, de prendre lâchement, à cinq heures, le chemin de la rue Cambon. Après une seconde d'hésitation, j'entrai dans la boutique, et là à une petite table, j'aperçus Renée confuse souriante... et sans Virginie ! Au premier mot de reproche, elle me ferma gentiment la bouche avec sa main gantée de suède, et me dit :

— On ne peut pas causer ici ; allons chez vous. Fou de joie, je sautai avec elle en fiacre, et tandis que la voiture roulait :

— Pourquoi, chérie, m'avoir écrit ce vilain mot qui m'a fait tant de peine ?

— Mais tout simplement pour me garder à carreau.

— Comment cela ?

— Les hommes sont très volages. Si, par malheur, vous n'aviez pas voulu me revoir ; si, en un mot, je n'avais été pour vous qu'une passade, eh bien ! ma lettre me laissait le beau rôle, et mettait mon amour-propre à couvert. Ce n'était pas vous qui

me lâchiez, mais moi qui vous lâchais ; si vous n'étiez pas venu rue Cambon, c'était fini, mais, au moins, je disparaissais avec les honneurs de la guerre.

Oh ! éternel féminin ! Oh ! vanité qui passe avant tout, même avant le bonheur, même avant l'amour ! Mais je n'eus pas le temps de philosopher ; la voiture était arrivée devant le nid. Je n'avais plus qu'à prouver à Renée combien il eût été dommage que la première ne fût pas suivie d'un nombre considérable de représentations, et qu'on n'eût, qu'une fois, frappé les trois coups.

L'AVEU



A PROPOS, dit Mezensac, vous savez, le collage Jacques-Marguerite est rompu.

— Pas possible ! Finie cette union qui durait depuis sept ans, qu'on donnait comme exemple aux petits jeunes, quand ils voulaient nier la puissance de l'amour !

— Oui, mes enfants ; on n'a pas renouvelé le congé, ou plutôt, c'est Jacques qui l'a donné.

— Allons, encore une illusion qui s'en va. Et comment cela s'est-il passé ?

— Eh bien ! ces amants qui pratiquèrent si gentiment, je dirais presque si honnêtement l'amour libre dans l'État libre, tous deux riches, et dépourvus de toute entrave, lui garçon et elle, veuve, s'étaient promis, au commencement de leur liaison, de ne jamais se croire obligés de traîner le boulet d'un amour défunt, un poids mort. Et précisément, au moment où les cinq à sept quotidiens battaient leur plein avec une fougue des plus réciproques et des extases sans cesse renouvelées, ils s'étaient solennellement juré,

entre deux baisers, et la tête sur le même oreiller, que si, quelque jour, ils s'aimaient moins, ils se le diraient en toute et brutale franchise.

— Et ils sont restés sept ans sans rien se dire mutuellement à ce sujet. C'est rudement beau !

— Attendez. Il y a environ six mois, Marguerite a tout à coup constaté un changement dans les allures et dans les habitudes prises. Ce n'était pas que Jacques fût plus froid. Au contraire, on eût dit qu'il apportait dans leurs rapports une recrudescence de tendresse, mais avec une sorte de nervosité, comme quelqu'un qui veut étouffer ses remords et a quelque chose à se faire pardonner. Et puis, après, c'étaient des lassitudes inusitées, des sommeils de plomb, avec un surmenage résultant d'une excitation un peu factice. Elle s'inquiéta, rendue soupçonneuse, et à chaque nouvelle entrevue, au moment où, sans corsage, elle épinglait son chapeau, les bras nus levés, dans une attitude évocatrice qu'il voulait bien trouver adorable – elle avait un gros battement de cœur, craignant toujours que le terrible aveu qu'elle redoutait tant ne vînt à éclater. Et quand elle avait regagné la porte de sortie, et échangé le dernier serrement de main, sans qu'il eût parlé, elle s'en allait toute nerveuse, et s'abstenait de toute récrimination,

même de toute remarque qui aurait pu provoquer l'irréparable confiance.

La vérité, c'est que Jacques avait été pris jusqu'aux moelles par les déhanchements lascifs d'une certaine danseuse espagnole, la Carmencita, aperçue, un soir, sur la scène des Folies-Bergère. Elle arrivait à cheval, assise en croupe derrière son fiancé, un Castillan à tête de singe, noir comme une taupe, mais trapu, râblé, carré d'épaules, avec les hanches étroites et les reins souples ; un gaillard à coup sûr. Puis, sautant à terre, la danseuse s'était débarrassée de son châle, montrant une taille ronde, enserrée dans la basquine de satin cerise ; sous le jupon court garni de pampilles, la jambe se cambrait dans un bas de soie brodé d'or. Et, de toute la personne de la Carmencita se dégageait comme un parfum de beau fruit, bien savoureux, bien à point, un de ces fruits qui fondent dans la bouche, en chatouillant toutes les papilles par la plus exquise sensation. Au son des mandolines, dont les cordes résonnent avec un bruit cristallin, elle s'était campée toute droite, devant le public, les sourcils froncés, lui lançant je ne sais quel défi. Et alors, un merveilleux pas avait commencé, autour d'un grand feutre gris jeté à terre. Les pieds spirituels esquisaient sur les planches toutes

sortes d'arabesques, les cheveux dénoués s'agitaient comme une crinière léonine, et les yeux mourants avaient l'air de suivre un rêve paradisiaque ; et, pendant ce temps, le Castillan frappait dans ses mains, l'excitait de la voix, du geste, dans une lutte symbolique jusqu'au dernier accord, où elle venait tomber dans ses bras, le teint animé, les seins bondissants, offrant ses lèvres dans un : *Olle!* triomphant.

Comme membre du cercle, ayant une loge retenue à l'année, Jacques avait ses entrées dans les coulisses et il en avait profité pour se faire présenter à la Carmencita, encore toute fumante de ses exercices, exhalant une capiteuse odeur d'amande amère et de dragée ; dès lors, il était venu tous les soirs aux Folies-Bergère, et la Carmencita ne s'était pas montrée cruelle trop longtemps. C'était une sensation nouvelle, avec un piment exotique qui changeait des caresses exquises, mais trop connues, de Marguerite. La nouvelle se répandit au cercle, et les potins coururent autour de la table de jeu, d'où ils s'envolèrent vers quelques salons parisiens. De bonnes amies les recueillirent, en dégustant leur tasse de thé, et n'eurent rien de plus pressé que d'en faire part à Marguerite, avec la joie perverse et raffinée de lui porter un grand coup au cœur.

— Ma chère, votre ami Jacques est un misérable. J'ai appris de source certaine, qu'il est l'amant d'une saltimbanque, aux Folies-Bergère, une Andalouse aux traits brunis, qui fait des pas inconvenants...

— Je le sais, répondit simplement Marguerite.

— Et cela n'enlève rien au culte que vous professez pour votre Dieu ! Franchement, ma chère, vous êtes de bonne composition, car votre liaison est tellement connue qu'elle vous fait jouer un rôle ridicule.

— Que voulez-vous ! J'aime mieux une infidélité qu'il me cache qu'une indifférence qu'il ne saurait me cacher. Or, il m'aime toujours et quand même, peut-être plus que jamais.

— Ah ! du moment que le partage avec la ballerine ne vous écoëure pas, je n'ai rien à dire. Chacun dirige sa vie comme il l'entend.

Mais, à la longue, Jacques finit par trouver que ce double service était fatigant, « au-dessus des forces humaines », comme dit le Suédois Bjørnstjerne-Bjørnson ; et les rendez-vous, avec des travaux toujours vaillamment accomplis, lui apparaissaient non plus comme un plaisir, mais comme une échéance douloureuse et terrible. La dernière réunion de cinq heures avait été particulièrement tendre. On eut dit que, comme dans l'*Abbesse de*

Jouarre, les amants voulaient mettre l'infini dans des sensations trop brèves. Puis, Jacques un peu mélancolique – il l'était toujours un peu après – ré-endoossa son complet tourterelle, et alla s'asseoir devant le feu où il alluma une cigarette. Marguerite, encore toute vibrante, passait lentement son peigne d'écaille dans sa belle chevelure brune qui tombait sur ses reins, comme un chaperon d'onduleuses ténèbres, tandis que la flamme nuançait de teintes roses le joli corps qui, à travers la chemise diaphane, apparaissait meurtri de baisers ressemblant à des morsures. Au-dehors, la neige tombait, étouffant les bruits de la rue, sous un tapis de ouate blanche.

— Comme on est bien dans notre petit nid, par cet horrible temps, soupira Marguerite ; c'est un sentiment bien égoïste, mais on dirait que le bien-être intérieur se double des rigueurs du dehors.

Jacques ne répondait rien, fumant toujours sa cigarette. Ce silence n'était pas autrement menaçant. Bien des fois, son amie avait observé ce mutisme après la bataille, simple résultat physique de la déperdition de phosphore, sensation traduite par le fameux conseil synthétique : « S'endormir ou s'en aller ». Cependant, Jacques ne dormait pas ; il était parfaitement éveillé, et cherchait péniblement sa phrase

de début, avec de grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Enfin, il prit son courage à deux mains :

— Ma chère Gri-Gri, vous vous rappelez nos conventions du début ; nous nous sommes jurés de ne jamais nous mentir avec une hypocrisie indigne de nous deux, et de loyalement ne rien nous cacher de notre état d'âme.

Eh bien, l'heure a sonné. Il y a un fait indéniable, certain, je sens que je vous aime moins.

Alors, Marguerite a eu un cri désespéré, un cri de lâcheté que toutes les femmes amoureuses comprendront :

— Pourquoi me l'avez-vous dit ? Je savais bien que vous me trompiez avec la Carmencita mais il me semble que depuis que vous me trahissiez, vous m'aimiez davantage !...

— Et maintenant, c'est fini, conclut Mezensac. Le seul bon collage de Paris – l'exemple – s'est décollé !...

Ah ! l'amour, cette revanche du plaisir ! D'un côté les chagrins, les larmes, les douleurs ; de l'autre, un spasme de quelques secondes... Et on aime !...

CONTRE-COUP



Vous me quittez déjà ? dit madame Dalbret à Quinsonnas, le grand critique.

— Hélas ! chère madame, il le faut ; nous avons une réunion très importante à la salle Charras, pour savoir si l'on supprimera les répétitions générales, ou si l'on ne nous convoquera plus qu'à la première.

— Et c'est pour un motif aussi... littéraire, que vous abrégez votre visite ? Tenez, vous ne savez pas ce que vous perdez.

— Si, je le sais, je le sais parfaitement. Je renonce à une heure exquise, avec la femme la plus coquette qu'il y ait au monde, passant sa vie à s'offrir et à se reprendre, tendant le fruit à portée de la bouche, mais l'enlevant dès qu'on fait mine de vouloir y mordre ; une femme qui veut et ne veut pas, en même temps, et, suivant les heures, Célimène ou Lu-crèce, une femme qui vous énerve, vous affole, et qui, en fin de compte, après six mois de cour, ne vous a pas accordé ça — pas ça, pas ça !

Madame Dalbret l'avait écouté avec une petite moue :

— Mais, mon pauvre ami, vous ne vous doutez pas, au contraire, que ces atteroiements, ces reculades, ces espérances différées... mais non enlevées, tout cela, c'est le meilleur de l'amour, ce sont des heures pendant lesquelles on se laisse minutieusement et délicieusement aimer. On répète le morceau qu'on chantera le soir de la grande première – le Grand-Soir, comme disent les anarchistes. N'avez-vous pas souvent entendu dire à de pauvres petits potaches que le vrai dimanche était le samedi, le samedi avec toute la griserie de l'inconnu, le charme de l'attente, la sensation que le capital de congé, de fête et de joie n'est pas encore entamé et reste intact ; tandis que le dimanche était, empoisonné par l'idée de la rentrée, le soir.

— Madame, je vous répondrai avec le poète Ben-serade :

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce, un temps, notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage
Lorsque rien ne marche après lui !

— Mais cela marchera, je vous jure que cela marchera; rien que cette certitude devrait vous mettre du rose dans l'âme et du baume au cœur. Tenez, j'ai un de mes cousins qui est officier de cuirassiers à Lunéville, et l'autre officier de chasseurs à Rambouillet; or, le ministre a décidé que les deux régiments changeraient de garnison en octobre, par permutation; eh bien, c'est le cousin de Lunéville, l'affreux Lunéville, qui est ravi, et c'est le cousin de Rambouillet – Rambouillet banlieue de Paris – qui est désolé. Vous voyez bien qu'on vit toujours dans l'espérance.

— En attendant, madame, j'aimerais mieux une bonne réalité.

Il voulut risquer une étreinte, qui fut, une fois de plus, esquivée avec indignation, menaces de ne plus le recevoir... et, comme l'heure de l'assemblée, rue Charras, approchait, il n'insista pas plus avant, et partit sur ce nouvel échec. En arrivant à la salle Krieglstein, il trouva une assemblée houleuse; plus de trois cents auteurs étaient assis, avec la mine rageuse de gens dont le siège est absolument fait; là-haut, sur l'estrade, le président, avec sa tête glabre, ses longs cheveux et son rictus ironique, éveillait va-

guement le souvenir de Fouquier-Tinville. La mort sans phrases.

Et, pour les répétitions générales, ce fut, en effet, la mort sans phrases, car aussitôt que le secrétaire eut lu, en style fleuri, son rapport concluant à la suppression de ces fameuses générales, il y eut, dans toute la salle surexcitée, comme des rugissements d'allégresse entre directeurs ravis de ne plus faire cette dépense d'une représentation ne rapportant absolument rien, et auteurs enchantés de pouvoir tripatouiller leur œuvre, sans contrôle, jusqu'au grand jugement de la première. Et le tout édicté sous peine d'amendes comminatoires pour les contrevenants. Trois mille francs versés par les directeurs à l'Association des auteurs et compositeurs dramatiques. Trois mille francs versés par les auteurs aux directeurs syndiqués. En vain, quelques auteurs à idées plus larges vinrent plaider la cause de la liberté, défendre le droit de chaque auteur et de chaque directeur d'agir comme bon leur semblerait. Ils furent conspués, et purent, à peine, prononcer quelques mots qui se perdirent dans le bruit. Le président du Cercle de la critique, pondéré, courtois, aimable, essaya de trouver une solution qui conciliât tous les intérêts et demanda timidement quelques dizaines de

places à la générale pour permettre à ses confrères de faire une besogne plus soignée, plus réfléchie, plus juste dans l'éloge ou dans la critique. On ne voulut rien savoir : « Le vote ! Le vote ! criait-on de toutes parts. – Monsieur le président, je demande la parole. – Au vote ! Au vote ! » Alors le président Fouquier-Tinville agita sa sonnette et mit aux voix la suppression par assis et levé. Et le bureau se leva comme un seul homme, et l'assemblée suivit, électrisée. Tout le monde debout, comme disait Girardin, quand on chantait la *Marseillaise*. – « La contre-épreuve ! » demandèrent quelques dissidents. Elle eut lieu la contre-épreuve ; elle fut piteuse ; à peine, sous les huées, une trentaine de braves qui se dressèrent, tristement résignés, comme des gens qui accomplissent un devoir sans aucune espérance. *Moriturus te salutant*. Quinsonnas fut du nombre. On avait étouffé sa voix en lui criant qu'il était, en même temps, « juge et partie », puisqu'il était auteur de très jolies pièces et prince de la critique, et que, dans ces conditions, son opinion était nulle. – Mais non, s'écriait Quinsonnas, elle n'en sera que plus impartiale, puisque j'ai un pied dans les deux camps. »

On l'interpella, il se fâcha, et l'assemblée rappela de plus en plus les époques révolutionnaires, ce qui

prouve que, dès qu'on réunit, côte à côte, trois cents hommes, choisis parmi les plus intelligents, parmi l'élite, il n'en résulte que de la tyrannie et de l'arbitraire. En effet, la question de principe commençait à dégénérer en questions personnelles ; on se prenait à partie un peu dans tous les coins. La température de la salle Charras devenait de plus en plus saturée d'électricité ; heureusement, un chansonnier, directeur d'un music-hall, connu par ses couplets humoristiques, était monté tout à coup à la tribune, ayant sans doute quelque chose à dire : – « Chantez-nous-le ! » lui cria-t-on de tous côtés ; il y eut une explosion de rires qui détendit les nerfs ; et le malin Fouquier-Tinville qui avait, sinon guillotiné, du moins étranglé la discussion, en profita pour lever la séance.

Plus de répétition générale ! La première tout de suite. C'était voté. On se répandit, par groupes, dans la rue Charras et sur le boulevard Haussmann, en continuant la discussion. Cependant, Quinsonnas, très entouré, paraissait en proie à une surexcitation violente, comme tout homme qui se sent écrasé dans ses idées et dans ses convictions par une majorité oppressive et intransigeante. « C'est un viol, disait-il à ses amis, un véritable viol ! Le vote a été

enlevé à la hussarde, sans que nous ayons pu nous défendre. »

Tout à coup, il parut frappé d'une idée subite, et, lâchant ses interlocuteurs, il sauta dans un fiacre auquel il donna l'adresse de madame Dalbret. Il paraissait très rouge et très congestionné. Il se fit annoncer chez son amie, qui, sous prétexte de mauvais temps, était restée paresseusement en peignoir, au coin du feu exigé par cet affreux mois de juin; et, aussitôt qu'il la vit, il s'écria :

— Il n'y a plus de répétition générale, madame !

— Ah ! dit simplement madame Dalbret; mais pourquoi, cher ami, cet air tragique ?

— Vous ne me comprenez pas ? On ne répète plus, on n'hésite plus, on ne tâtonne plus, on passe à la première tout de suite.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! il y a assez longtemps que je répète inutilement la pièce, et, puisqu'il n'y a plus de générale, moi aussi, je trouve que le moment est venu de lever le rideau... Et je passe à la première !

Et avant que la pauvre madame Dalbret eut pu se reconnaître, elle se sentit empoignée par un bras vigoureux, et entraînée, sans autre forme de procès, vers la chambre à coucher. Elle aussi vit que ses

amendements n'étaient pas écoutés; Fouquier-Tinville avait fait école, et venait de faire une nouvelle et malheureuse victime.

Funeste effet de nos discordes littéraires!...

LA MESSE ROSE



À CHIC-SUR-MER; l'intérieur de l'église; public très élégant de la grand'messe du dimanche. Les parfums sacrés de l'encens se mêlent aux parfums profanes du chypre et de l'idéal. Sur les têtes des femmes, les grands chapeaux empanachés palpitent comme des papillons extasiés. Dans la chaire, le révérend père X... – dans ce temps-là ils prêchaient encore – prononce un sermon de circonstance dont quelques phrases arrivent par bribes :

LUI. (derrière un pilier, très mal assis, n'ayant qu'une chaise, portant, par conséquent, son panama sur ses genoux, et trouvant à peine la place nécessaire à ses grandes jambes pantalonnées de piqué blanc). – C'est égal, c'est une drôle d'idée qu'*elle* a eue de me donner rendez-vous ici à la grand'messe, je devrais dire à l'immense messe. Elle prétend que les temps sont graves, et qu'il faut écouter certaines paroles que je n'aurais jamais entendues sans cela. Il est vrai que c'est compensé par le plaisir de la voir, à la sortie, et de l'accompagner jusqu'à l'hôtel : mais,

tout de même, je suis joliment mal. J'ai une jambe qu'il m'est impossible d'allonger. Si encore j'étais placé près d'*Elle*, je ne me plaindrais qu'à moitié ; mais elle prétend que ce serait compromettant, et que je lui donnerais des distractions. Chère ange !... Moi, au contraire, je lui reproche de ne pas m'en donner assez. C'est amusant de regarder ces belles mèches blondes qui ondulent avec des reflets d'or sous la grande capeline, et de se dire qu'on a été souvent fourrager par là. J'aime beaucoup cette robe de toile à plis, incrustée de guipures d'Irlande, et la grâce de cette manche évasée par un volant de tulle plissé fait bien au-dessus du prie-Dieu. Quelle charmante femme, mais quel amour immodéré des difficultés ! Elle adorerait un homme escaladant la grille de sa villa, et arrivant par la fenêtre au risque de se rompre cent fois le cou et de se faire arrêter par la police, et elle le recevrait très froidement s'il montait simplement par l'escalier. Avec cela, très pieuse et très sensuelle. Qui sait ? Cette bizarrerie est peut-être la raison de son influence sur moi. Fantaska, comme je l'appelle... Allons bon, elle a vu que j'étais distrait et m'adresse un regard de reproche. Voyons, tachons d'être attentif et de nous faire bien noter.

LE RÉVÉREND (complet de flanelle blanche, larges manches, grands gestes du bras nu). – ... Contemplons l'orage avec sérénité. Les hommes passent. Dieu demeure. Quand nous voyons que Daniel a été l'arbitre des vieillards, Goliath le jouet d'un enfant, Holopherne, ce conquérant impie, la proie d'une faible femme, quand nous voyons Gédéon, Barac, Deborah devenus la terreur de leurs ennemis, ah mes frères, ne peut-on s'écrier, avec le psalmiste : *Quum infirmior, tunc potens sum!* Je ne suis jamais si puissant que lorsque je parais plus faible.

LUI – Je trouve que ce psalmiste avait des théories tout à fait extraordinaires, et je sais bien que ce ne sont pas les jours où je parais le plus éreinté que je suis le plus brillant. Évidemment, c'est une métaphore, mais il aurait dû éclaircir davantage. Au premier moment, on ne comprend pas très bien. Comme mon éducation a été, pourtant, négligée. Gédéon? Deborah?? Barac??? Encore pour Gédéon, j'ai un vague souvenir de trompettes qui abattaient les murs de Jéricho; ce devait être un Wagner de ce temps-là mais ce Barac, complètement inconnu. Il faudra que je me renseigne à la sortie. Encore bien lointaine, cette sortie, mais un bien bon moment. C'est la délivrance! Les deux lourdes portes grincent sur leurs

gonds, s'ouvrent à deux battants, et immédiatement le bon air de la mer, le soleil, la vie entrent dans l'église inondée de clarté. Alors, elle se lève et passe à côté de moi, sans broncher, les yeux baissés, d'un pas lent, majestueux, hiératique. Elle s'en va à gauche vers le port, et moi, je ne dois l'aborder que quand elle s'est retournée. C'est absurde; mais, à partir du moment où l'on ouvre la porte, je sens un gros toc-toc au cœur. J'irais tout bonnement à elle, mon panama à la main, en disant : « Bonjour, madame », tout le charme serait rompu... Bing ! Elle me lance un deuxième regard tout à fait menaçant cette fois : écoutons avec une ferveur frénétique.

LE RÉVÉREND. – Bien que les circonstances soient douloureuses, mes frères, je ne vous dis pas : changez vos yeux en deux fontaines de larmes, comme Jérémie, frappez votre poitrine comme le publicain, déchirez vos habits, couvrez-vous de cendres comme le roi de Ninive, et donnez la moitié de vos biens comme Zachée.

LUI. – Encore un que je ne connais pas, ce généreux Zachée. J'aime la morale de ce Révérend. Elle est lénitive et pratique. C'est un homme de son temps. Il comprend qu'on ne peut vraiment plus se couvrir le corps de cendres sales, ni déchirer ses

complets de chez le bon faiseur. Comment combiner ces extravagances avec les recherches de notre civilisation moderne, nos *tubs* et nos *shampoings*. Tout cela n'était pas raisonnable, et une réforme s'imposait. Cela me fait penser qu'il faudra que je passe chez le coiffeur de la rue des Bains pour me faire rafraîchir le derme par une friction hindo-balsamique ; je trouve que je faiblis un peu du cheveu.

Elle écoute avec un recueillement profond. Évidemment, ce pathos religieux, qui m'intéresse si peu, éveille en elle toutes sortes d'idées nobles, grandes, généreuses ; mais alors, avec cela, comment expliquer ses faiblesses et son goût immodéré et ingénument avoué pour les délectations charnelles ? Je sais bien qu'en Espagne, on tire le rideau de l'alcôve devant la madone, et tout est dit ; mais moi, plus simpliste, j'ai toujours eu beaucoup de peine à comprendre ce petit mélange, si piquant qu'il soit. Elle ne trouve pas, d'ailleurs, que notre liaison soit un crime, et ne gâte pas nos extases par des récriminations ou des remords. Non : elle va au péché comme on se rend à son bureau ; elle suit son petit bonhomme de chemin, faisant du bien sur sa route, convaincue des indulgences infinies du Créateur pour la créature, et

ayant sur il *peccato di lussuria* des idées tout à fait particulières.

LE RÉVÉREND. – Pardonnons à nos ennemis. *Remittentur ei peccata multa quoniam dilexit multum.* Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Parole merveilleuse, sublime, qui éclaire d'un jour tout nouveau les horizons des peuples réconciliés dans un même halo de religion et d'amour, l'amour sanctifié, l'amour symbole de paix et de concorde. Aimez-vous. Telle est la loi.

LUI. – Elle m'envoie un regard triomphant. Ceci rentre tout à fait dans sa manière de voir. En même temps, comme j'écoutais, j'ai eu un petit sourire approbateur. Je vais être bien noté. Du reste, ce passage du sermon m'intéressait. Du moment qu'on parle d'amour, je dresse l'oreille. C'est égal. Quand je pense que nous pourrions, à l'heure qu'il est, nous promener gentiment sur la jetée, respirer la brise marine, le visage fouetté par le bon vent du large... et qu'il nous faut, ici, écouter l'histoire de Gédéon et de Barac ! Dieu que j'ai chaud ! Je me demande pourquoi, dans ce vitrail de couleur, on n'a pas pratiqué un petit vasistas : je ne dis pas qu'il aurait fallu couper la tête de l'ange, mais celle de l'âne ou du bœuf aurait pu être à charnière.

LE RÉVÉREND. – Car, disons-le bien haut, les lampes d’Israël ne sauraient s’éteindre qu’il n’en sorte une épaisse fumée qui va ternir tout l’or du tabernacle ; les colonnes du temple ne plient jamais sans entraîner, avec elles, le reste de l’édifice, et les crimes des grands de la terre sont comme des étendards funestes de désertion élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus!*

LUI. – Quel latin ! Qu’est-ce que c’est que ces lampes qui fument et ces colonnes qui ploient. Le campanile de Venise ? Ce n’est pas ma faute, mais cette éloquence est soporifique Cette parole cadencée s’élevant et retombant graduellement me berce et m’enveloppe d’une espèce de mélodie somnifère. Je n’entends plus le prédicateur que comme dans un rêve lointain et mes idées s’estompent dans le vague sans contours précis. *Signum in nationibus...* Amen (Il s’endort).

Une heure après. L’église est complètement déserte. On ferme.

LE BEDEAU. – Allons, monsieur, réveillez-vous.

LUI, *rêvant*.

— Gédéon. Deborah. *Signum in nationibus*.

LE BEDEAU. – Il dort bien. Monsieur! il faut que j'aille déjeuner et que je ferme l'église jusqu'aux vêpres. Vous n'avez pas l'intention de rester ici jusqu'à trois heures.

LUI, *bondissant*. – Non. sapristi! Je déjeune à midi sur la terrasse du Casino. Ah çà! le sermon est donc fini! Le révérend?

LE BEDEAU. – Mais, monsieur, il y a une demi-heure que tout le monde est parti.

LUI. – Ciel! l'ai dormi tout ce temps-là! *Elle* est partie seule. Eh bien! du coup, me voilà bien noté!

L'HOMME NOIR



L'ASSASSINAT en wagon du docteur Ordenstein, nous dit le commandant Champerel, me rappelle une aventure qui m'arriva, il y a quelques années, lorsque j'étais capitaine de cuirassiers, en garnison à Versailles.

Dans ce temps-là messieurs, j'avais à peine atteint la trentaine, et j'étais très amoureux d'une fort belle blonde qui répondait à l'agréable nom de Ginette. Je ne sais trop ce qu'elle est devenue – tout passe, tout lasse, tout casse – mais alors, nous nous aimions beaucoup, immodérément, et mon unique préoccupation était, une fois mon service fini à Versailles, de sauter dans le train pour aller voir mon amie à Paris. Elle demeurait, d'ailleurs, rue de l'Isly, c'est-à-dire à deux pas de la gare Saint-Lazare. La Providence, qui a fait couler les rivières près des villes, a voulu également que les jolies femmes demeurassent près des gares.

Avec le système d'hiver, ça allait, bien. Je prenais le train de sept heures et demie du matin – hé ! hé !

savez-vous que c'est encore assez méritoire de se lever avant sept heures, par le froid, en pleine nuit ! – J'arrivais à Versailles à huit heures vingt-cinq. Mon maréchal des logis chef m'attendait dans un petit café voisin, rue Duplessis, avec toutes les pièces à signer, avant le rapport, qui n'avait lieu au quartier qu'à neuf heures. C'était parfait.

Mais l'été, ah ! l'été ! Quelle sale saison ! Manœuvre tous les matins à cinq heures ; donc obligation de se lever à quatre heures et demie, puis de conduire son escadron à Satory, et, par conséquent, de coucher à Versailles. Je n'en venais pas moins, tous les soirs, dîner avec Ginette, aux Champs-Élysées, dans un endroit frais puis on ralliait bien vite rue de l'Isly... et je ne prenais que le dernier train, celui de minuit quarante, pour rentrer dans ma garnison afin d'y jouir des quelques heures d'un sommeil bien gagné.

Or, cette année-là il y eut l'assassinat du préfet Barrère, qui retournait dans sa préfecture avec une grosse sacoche de fonds administratifs touchés place Beauvau, et cet événement, très commenté dans les journaux, avait beaucoup frappé les esprits, parce que le fait était encore assez rare. Voyageant continuellement de nuit, je dus, pour rassurer Ginette,

prendre pendant quelque temps, bien qu'en bourgeois, mon revolver d'ordonnance. Je m'arrangeai, d'ailleurs, pour qu'on ne le vît pas, sous mon pardessus. Ça ne me gênait pas, et ça faisait plaisir à mon amie. Elle prétendait que, quand je sortais de ses bras, j'étais si anéanti, que je serais, le cas échéant, dans l'impossibilité de me défendre. Elle exagérait, mais enfin, tout de même, il est évident qu'à cette heure-là je n'étais pas « en forme » pour la lutte, et le revolver égalisait les chances.

Or, un soir, après avoir chanté avec véhémence le cantique à Éros, dans un duo où j'avais conscience de tenir consciencieusement ma partie, j'arrivai salle des Pas-Perdus, et, tout en traînant un peu la jambe, je pris au guichet mon billet pour Versailles. En m'entendant demander une première à la buraliste, un homme, tout de noir vêtu, à face glabre, qui attendait devant le bureau, avec une grosse serviette sous le bras, me fixa avec une attention étrange ; puis il demanda, à son tour, un billet de première pour Versailles, et me suivit sans que je fisse autrement attention à lui.

Je montai dans un compartiment vide, et, il monta à ma suite. Je m'assis dans un coin en arrière ; il s'assit, en face de moi, dans le coin en avant.

Jusque-là rien que de très naturel; je me préparai à m'étendre sur la banquette et à m'endormir pour jouir de trois quarts d'heure de sommeil, c'était toujours ça, lorsque le compartiment fut envahi par trois voyageurs très communs, très bruyants, parlant haut, sentant l'ail, et ayant, surtout, le tort grave de m'ôter la possibilité de me coucher et de « piquer un chien », comme nous disions au vieux Bahut Spécial. C'était vraiment une malchance, car, à cette heure tardive, les voyageurs étaient rares, et les wagons toujours fort peu occupés.

Aussi, je n'hésitai pas : à la station de Clichy-Levallois, je sautai en bas de mon wagon, et n'eus pas de peine à trouver un autre compartiment de première absolument libre, sur les coussins duquel je m'étendis avec délice.

Enfin seul ! Mais jugez de ma surprise, en voyant la porte de mon wagon s'ouvrir, pour donner passage à qui ? À mon bonhomme noir qui m'avait suivi, et se rasseyait à nouveau, goguenard ; en face de moi. Tout de suite, je me posai la question : « – Pourquoi diable ce voyageur, que je ne connais pas, tient-il absolument à voyager avec moi ? Il doit avoir un motif. Lequel ? »

Tout en feignant une vague somnolence, j'observai mon compagnon à travers les yeux mi-clos. À la lueur falote de la lampe qui faisait danser des ombres bizarres dans le wagon, il avait décidément une mauvaise figure, avec sa bouche pincée, ses cheveux rares, sa face rasée et ses petits yeux vifs qui brillaient étrangement derrière ses lunettes. Et, dans la serviette de cuir, qu'y avait-il, dans cette serviette bourrée et gonflée ! Est-ce que les cambrioleurs ne se servent pas d'une enveloppe semblable pour cacher leurs armes et leurs outils de travail ! À travers la molesquine, il me semblait deviner non les rondeurs de paperasses, mais les arêtes vives de quelque ciseau à froid, ou la saillie de quelque cassetête.

J'espérai vaguement que quelque voyageur monterait à Courbevoie, ou à Suresnes, mais personne ne vint ; et, à une heure du matin, cette arrivée providentielle était peu à espérer. Descendre à nouveau ? Changer de wagon ? Mais cette fuite n'eût guère été crâne pour un officier de cavalerie française ; et puis l'homme noir m'avait déjà suivi une première fois. Qui l'empêcherait de me suivre une seconde ?

Et je songeai, non sans une certaine angoisse, je l'avoue, que nous allions bientôt pénétrer sous le tunnel de Saint-Cloud, et que la lampe éclairait de plus en plus mal, menaçant à chaque instant de s'éteindre, avec un restant de mèche qui baignait dans quelques gouttes d'huile. Pendant ce temps, l'homme noir me regardait toujours, derrière ses lunettes, avec son sourire pincé, énigmatique, et sa main s'était posée sur sa mystérieuse serviette.

Je jugeai que le moment d'agir était venu, et qu'il fallait montrer au monsieur que, s'il avait par hasard l'intention de m'attaquer, j'avais sur moi les moyens de me défendre. Et, négligemment, je sortis mon revolver de l'étui, et me mis à en examiner le chargement, en faisant tourner le barillet. Mais, à cette vue, mon voisin, blême de terreur, se précipite sur la sonnette d'alarme et, abaissant la glace du côté opposé à moi, se mit à lancer, dans la nuit, des appels désespérés, en criant :

— Au secours !

Précisément, on entrait en gare de Ville-d'Avray. À ma portière, le chef de gare s'était précipité, avec deux employés. On n'avait pas le temps de s'expliquer, mais on me confisqua mon revolver, et les deux employés montèrent pour me garder jus-

qu'à Versailles, tandis que l'homme noir se dirigeait vers un autre compartiment.

À Versailles, je fus conduit dans le bureau du commissaire spécial, qui me connaissait un peu, et ne voulut pas dresser procès-verbal, parce que le revolver était un revolver d'ordonnance, appartenant à un capitaine de l'active.

— Mais, à votre tour, demandai-je à l'homme noir qui, à peine remis d'une alarme si chaude, assistait tout tremblant à mon interrogatoire, pourriez-vous me dire qui vous êtes, et pourquoi vous m'avez suivi obstinément dans mes deux wagons ?

— Monsieur, me dit-il, je suis maître Fremy, notaire à Cambrai, et je porte dans cette sacoche trente-sept mille francs à un client. Or, assez inquiet de voyager la nuit, avec une pareille somme, surtout après les derniers assassinats, je m'étais promis de ne monter qu'avec un voyageur ayant une bonne figure, rassurante, et de ne pas le quitter. Vous, monsieur, vous aviez une bonne figure, avec je ne sais quoi de franc, de martial qui m'avait séduit. Voilà pourquoi j'avais cru bien faire en vous accompagnant dans vos déplacements. Mais, dame, toute cette belle confiance s'est envolée, lorsque je vous ai vu, tout à coup, sans raison, sortir un revolver de son

étui, un revolver chargé à balles ! Alors, je ne suis pas un héros, je suis notaire, j'ai pris peur et j'ai appelé.

Tout s'arrangea ; on se serra, la main de bonne amitié, et j'insistai pour escorter le notaire avec ses trente-sept mille francs jusqu'à l'hôtel. Seulement, ces événements avaient encore mordu sur le peu de temps de mon sommeil, et, à la manœuvre, j'ai été « gnolle », reproche que me faisait parfois mon brave colonel – ah dame ! – mais jamais Ginette.

SA MÈRE!...



DANS le salon d'attente de l'ambassade de X..., au milieu des solliciteurs de tout rang et de tout poil, une petite vieille attendait, assise près de la haute cheminée, sur un fauteuil de cuir. Elle avait dû être merveilleusement jolie, jadis, et sous le voile à pois, on distinguait des traits fins, des bandeaux ondulés très blancs et des grands yeux bleus voilés, d'un ton un peu passé de pervenche mouillée, des yeux qui avaient dû beaucoup aimer et beaucoup pleurer. Dans sa robe de drap souple, à volants, avec longue redingote recouverte d'un col de zibeline, elle avait encore grande allure, et l'huissier de service, en inscrivant son nom sur le registre des audiences, n'avait pu s'empêcher de la saluer, en lui avançant un fauteuil devant la cheminée.

Et, tout en regardant l'âtre où les bûches semblaient former de grands châteaux incandescents, elle pensait aux châteaux brillants qu'elle avait aussi construits – des châteaux en Espagne – et qui s'étaient écroulés, après avoir fait un peu de flamme

et un peu de fumée. Une pensée lui vint, soulignée d'un sourire ironique :

— Et dire que j'aurais pu répondre à l'huissier, demandant qui il devait annoncer à Son Excellence : « Annoncez-lui sa mère ». Il serait tombé de son haut. Alors, j'ai préféré dire simplement : « Madame Lancry ». Et j'attends mon tour, comme tout le monde.

Alors, elle se mit à remuer le passé. Elle était alors simple figurante au théâtre des Variétés, et dans une revue de fin d'année, le public avait beaucoup admiré le galbe de Liona Lancry, qui personnifiait la Grève – déjà ! Elle n'avait qu'un couplet, un tout petit couplet, mais qu'elle détaillait à ravir, avec de tels sous-entendus, que tous les gommeux de l'époque le redemandaient avec frénésie :

Il paraît qu'un'petit'dame
À son Arthur, l'autre soir,
Envoya ce télégramme :

De quelques jours n'viens pas m'voir,
Je fais grève, faisons grève.
C'est la grève des travailleurs...

Or, certain soir, un très puissant prince d'Europe, venu à Paris pour passer quelque temps,

comme le baron de Gondremark, avec l'idée de « s'en fourrer jusque-là », s'était installé avec sa suite, dans la grande avant-scène de gauche. Il avait remarqué Liona un peu pour son couplet égrillard, mais surtout pour ses jambes divines, moulées dans le maillot gris-perle. Le chambellan de service, à la fin de la représentation, était venu dire à la figurante que Sa Majesté l'attendait pour souper. Et, ahurie de ce coup de chance, elle était partie pour le Grand-Six de la Maison-d'Or, en hâte, avec la robe toute simple et le chapeau défraîchi qu'elle mettait pour se rendre à son théâtre. Telle qu'elle était, cependant, elle avait plu, avec sa gaieté débridée de gavrochinette, ses remarques primesautières et drôles, et sa jeunesse radieuse qui fleurait bon le lilas et le printemps ; et non seulement, pendant les quelques jours que dura la liaison, elle fit du souverain un homme parfaitement heureux, mais encore elle eut l'esprit, par la suite, de le rendre père d'un gros garçon qui portait fièrement le type de la race, avec le nez aquilin, et les cheveux tout frisés, d'un noir bleu.

Et lorsque, par des rapprochements de date, le jeune souverain avait acquis la certitude absolue que cette paternité était bel et bien son œuvre, il s'était conduit en parfait galant homme. Sans se préoccuper

du passé de Liona Lancry et de la situation irrégulière de sa maîtresse de passage, il avait assuré à la mère une pension, sa vie durant, et s'était chargé de l'enfant, qu'il avait fait élever dans son royaume avec une éducation digne de sa haute origine et des brillantes destinées qu'il lui réservait. Ah ! comme tout cela était loin !... Souvenirs d'amour et refrains d'opérette. La bûche du foyer semblait, en brûlant, répéter le couplet de la revue :

Il paraît qu'un petit'dame
À son Arthur un beau soir...

Et l'enfant avait grandi, n'ayant plus, avec sa mère, que des rapports de plus en plus espacés, de plus en plus froids. Il était d'ailleurs devenu, de par la protection paternelle, un haut personnage, suivant toute la filière diplomatique, et, censément, il ignorait son illustre origine. À l'heure actuelle, il représentait à X..., comme ambassadeur, le pays sur lequel son père régnait encore, tandis qu'elle avait vécu tant bien que mal à Paris, avec un luxe qui allait toujours en diminuant à mesure que les années étaient venues, et que l'âge ne permettait plus de figurer sur les petites scènes de boulevard. Il y avait bien la pension, la pension convenable et suffisante alors qu'on

était jeune et aimée, mais qui devenait un peu mince au moment où il aurait fallu, au contraire, plus de soins et de bien-être.

Elle avait bien songé à s'adresser au roi, pour avoir un petit supplément; mais, depuis le temps, il devait avoir oublié cette maîtresse lointaine, cette volupté d'une nuit; et cependant le fils était là comme un lien, comme un souvenir vivant du passé. Alors, elle avait eu l'idée de s'adresser à lui, pour le prier de servir d'intermédiaire, de transmettre l'humble requête maternelle, et elle s'était décidée à se rendre dans la ville où elle savait qu'il occupait les fonctions d'ambassadeur.

Et, tandis qu'elle réfléchissait ainsi, évoquant le souvenir des bonheurs disparus, la porte du fond s'ouvrait de temps en temps; l'huissier, en culotte courte et la chaîne d'argent au cou, appelait un nom d'une voix sonore, et le solliciteur, très ému, ramassait son chapeau, ses papiers, et se dirigeait, à pas pressés, vers l'employé, tout en préparant son sourire obséquieux, et en ruminant les phrases qu'il comptait dire au puissant personnage. Le tour de madame Lancry aurait dû déjà arriver, car elle était venue de très bonne heure; mais des généraux moustachus, des députés bedonnants, des sénateurs

caduques et des prélats bénins passaient avant le vulgaire troupeau, et sans avoir besoin de lettre d'audience.

— Hein ! qui croirait jamais que c'est aussi difficile pour une maman de voir son fils. Ah ! la vie !...

Elle esquissa une moue mélancolique, en jetant un regard distrait sur les quelques pauvres diables qui, comme elle, attendaient depuis des heures, sur les banquettes, et auxquels la fatigue avait donné des attitudes affalées de marionnettes. Enfin, l'huissier reparut et annonça :

— Madame Lancry !

Immédiatement, la petite vieille se dirigea vers la porte, en tapotant ses volants d'un coup sec et en tendant sa redingote de zibeline. Elle entra, et tout de suite elle éprouva un grand froid au cœur en constatant la mine hautaine et dure avec laquelle l'ambassadeur, assis devant la grande table en bois doré l'accueillait, en lui indiquant un siège.

— Que désirez-vous, madame ?

— Adalbert... pardon... Excellence, la vie devient très difficile pour moi ; je vieillis, tout augmente ; bref, je voulais demander au roi, si... en souvenir de temps plus heureux... il ne voudrait pas augmenter un peu le chiffre de ma pension. Mais j'ai craint,

après tant de temps écoulé, que mon nom ne lui rap-
pelât plus grand'chose... Alors, j'ai songé que vous,
Adalbert, vous pourriez être l'intermédiaire tout in-
diqué...

— Si vous voulez seulement vous donner la
peine de réfléchir une minute, madame, vous verrez
que la démarche que vous me demandez serait d'une
haute inconvenance.

— Mais pourquoi, voyons, pourquoi? Je sais
qu'il vous aime beaucoup, qu'il fait tout ce que vous
voulez. Vous n'auriez qu'un mot à dire, et ce serait
chose faite. Franchement, je ne m'attendais pas à
trouver chez vous une résistance aussi peu motivée.

Mais l'ambassadeur s'était levé, et, d'un ton
âpre :

— N'insistez pas, madame, n'insistez pas, autre-
ment...

— Autrement quoi?

— Autrement, vous m'obligeriez à vous rappeler
que les bâtards de roi n'ont pas de mère.

Alors, la petite vieille se leva à son tour, révoltée,
très belle d'une colère contenue, et, se campant de-
vant l'ambassadeur, d'une voix sifflante, elle dit :

— À mon tour, monsieur, laissez-moi vous rap-
peler une vérité que vous me paraissez avoir oubliée ;

c'est que les fils de catins comme moi n'ont pas de père.

Là-dessus, elle salua très digne, et sortit d'un pas majestueux ; mais quand elle passa devant l'huissier, celui-ci fut surpris de voir, sous la voilette à pois, les deux yeux pervenche tout embrumés de larmes.

LA FEMME-BOMBE



Rapport du docteur K. Taplasme à MM. les membres de l'Académie de médecine sur le cas très spécial de mademoiselle Nadège Trajowcka, dite la Femme-Bombe.

Messieurs,

C'EST N'EST PAS sans une certaine tristesse que j'entreprends pour vous la rédaction de ce rapport qui, je l'espère, plus heureux que celui de MM. Dieulafoy et Brouardel, pourra être lu en séance publique de notre Académie avant d'être communiqué à M. le procureur de la République.

En effet, messieurs, il faut bien le constater, à mesure que les progrès de la science s'affirment, la brute met au service de ses appétits inassouvis ou de ses vengeances personnelles les merveilleuses découvertes qui ne devraient être employées que pour le bonheur ou la sauvegarde de l'humanité, la catastrophe de Barcelone est encore trop récente pour

qu'il me soit nécessaire de préciser, et mon propriétaire ne me permettrait sans doute pas d'insister davantage sur ce sujet brûlant.

Mais le cas pour lequel M. le procureur de la République m'a délégué est un cas passionnel très spécial ; la politique, comme dirait Pandore, est relativement étrangère à l'événement, et le cœur qui, pour le moment, ne fait que battre, est bien menacé de sauter avec le reste.

Voici les faits. En vertu des ordres judiciaires que j'avais reçus au sujet d'une expertise de médecine légale, je me rendis donc au domicile particulier de mademoiselle Nadège Trajowcka, 132, rue de Constantinople. Les ordres de M, le procureur de la République, sans autres détails, désignaient simplement mademoiselle Trajowcka sous le pseudonyme de la *femme-bombe*, et je m'attendais à trouver quelque agréable spécimen des phénomènes qu'exhibe, le cas échéant, le directeur des Folies-Bergère, la *femme-bombe*, dans mon esprit, devant être très proche parente de la *femme-canon*.

À ma grande surprise, je trouvai le numéro à de la rue de Constantinople complètement désert. Le concierge avait abandonné son poste, et tous les locataires avaient déménagé de l'immeuble. Cepen-

dant, à force de sonner aux portes des divers étages, je finis par trouver, au quatrième, mademoiselle Nadège, une fort jolie Russe ma foi, en dépit de la terreur qui était peinte sur son visage convulsé, mais d'agréables rondeurs se montraient par l'entrebâillement du peignoir, et tout me faisait croire que j'avais en ma présence une belle nature saine, nullement malade et admirablement constituée.

Seule, sa démarche trahissait une certaine gêne ; en effet, la jeune femme ne s'avancait qu'avec une certaine lenteur, et chaussée de pantoufles ne posait le pied à terre qu'avec des précautions infinies. Je déclinai mes noms et qualités.

— Monsieur, me dit-elle en me tendant la main, vous êtes un héros, car vous pouvez d'une minute à l'autre mourir avec moi.

Je crus vraiment qu'elle exagérait, car elle n'avait nullement l'air malade. Ce fut donc sans aucun effort et avec mon sourire le plus calme, que je lui répondis :

— Mademoiselle, mon devoir de médecin-légiste m'oblige à braver la contagion.

— Il ne s'agit pas de contagion. Savez-vous pourquoi l'on m'appelle, dans le quartier, la femme-bombe?

— Je l'ignore, mademoiselle, mais je suppose que, mue par quelque ressort et vêtue d'un maillot couleur chair, vous devez vous élancer dans les airs en sortant de la bouche d'un canon, aux applaudissements d'une foule idolâtre.

— Ah! si ce n'était que cela, monsieur le docteur, si ce n'était que cela!... Sachez donc que je ne suis pas acrobate; je suis institutrice et j'ai mon brevet supérieur.

Je m'inclinai, ce qui fit craquer mon fauteuil, mais mademoiselle Trajowcka, folle de terreur, s'écria :

— Ne bougez pas! Ne faites pas un mouvement! Vous nous feriez courir les plus grands dangers.

Je commençais à être vaguement inquiet, et ce fut avec un peu moins d'assurance que je répondis :

— Expliquez-vous, mademoiselle.

— Eh bien, monsieur le docteur, j'étais depuis six mois la maîtresse d'un certain *compagnon* anarchiste dont je ne vous dirai pas le nom, car je l'ai beaucoup aimé et je l'aime encore, en dépit de la fâcheuse situation dans laquelle il m'a mise. Si vous sa-

viez comme ses théories étaient belles ! Tout le vieux monde anéanti, disparu, avec ses préjugés, ses abus, ses inégalités criantes, et remplacé par une société nouvelle fondée sur la justice, sur le droit et sur l'amour ! Si vous l'aviez vu développer ses idées, les cheveux au vent, la voix vibrante, l'œil inspiré. Il était superbe et moi j'en étais follement éprise. Or, à la suite des derniers événements, qui vont, bien entendu, amener un redoublement de sévérité parmi ceux de sa secte, il a compris qu'il fallait quitter la France, et nous séparer. Les adieux ont été déchirants. Nous avons fait ensemble un suprême repas, et, au dessert, il m'a tendu une cuiller dans laquelle il avait mis trois petits globules. C'était, disait-il, un poison foudroyant, et nous devons mourir, ne pouvant plus vivre ensemble. Il m'en a dit tant et tant, que dans un bel élan de passion, je me suis décidée à avaler. Que m'importait la vie, en somme, si elle devait désormais se passer sans lui ! Quand le sacrifice a été consommé, il m'a dit d'un ton grave :

«— Moi, je n'ai pas le droit de me suicider, car mon existence peut être encore utile à la grande cause, en attendant le *Grand Soir*, mais je n'ai pas voulu te laisser derrière moi exposée à toutes les tentations et à toutes les défaillances morales. Tu

viens d'avaler trois capsules de dynamite. Tu vas sauter. Ce sera sans douleur, mais arrange-toi pour que l'explosion ait lieu dans un grand centre de ploutocratie bourgeoise.

» Là-dessus, il m'a embrassée, et est parti... un peu vite...

Mademoiselle Nadège s'arrêta un instant pour juger l'effet qu'avait dû produire sur moi sa terrible révélation, et j'avoue que je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain frisson, n'étant pas habitué à soigner des malades chargés en bombe. Néanmoins, je crus de mon devoir de ne pas m'enfuir, et je me cramponnai stoïquement à mon fauteuil tandis que la belle Russe continuait :

— J'ai immédiatement prévenu le concierge, et la maison s'est vidée comme par enchantement. Puis j'ai mis des pantoufles de feutre et j'ai gagné l'escalier, persuadée que j'allais éclater à chaque marche. Le bruit de l'événement s'était répandu dans le quartier et chacun dans la rue s'éloignait de moi avec terreur comme si j'eusse été atteinte du choléra. J'ai ainsi descendu la rue de Constantinople avec les plus grandes précautions jusqu'à la rue de Naples, et là j'ai été expliquer ma situation au commissaire de police. Il s'est produit alors une panique épou-

vantable dans le cabinet de ce magistrat. Toutes les personnes présentes se sont précipitées vers la porte, agents de police, particuliers, plaignants, chacun a fui ; le secrétaire du commissaire, un gros chauve en calotte de velours, dans son affolement a sauté dans la rue, en passant à travers la vitre de la fenêtre, et il en est résulté un tel ébranlement que j'ai bien cru que c'était fini.

» En quelques instants, il ne restait plus dans le cabinet que moi, la *femme-bombe* et le commissaire qui était livide – tenez, aussi livide que vous en ce moment – mais qui n'avait pas quitté son poste.

» D'une voix altérée, il m'a dit :

»— C'est bien, rentrez chez vous, mademoiselle, et attendez les événements. Je vais faire mon rapport au procureur de la République.

» Et je suis rentrée rue de Constantinople, monsieur le médecin légiste. La science peut-elle me sauver ? je l'ignore : mais je ne puis rester ainsi, comme une pestiférée, et sous la crainte d'une détonation imminente. Plutôt la mort cent fois que cette appréhension perpétuelle qui a exacerbé jusqu'au paroxysme mon système nerveux. Il me semble à chaque instant que je vais devenir folle.

— Mademoiselle, lui dis-je, je ne puis assumer sur moi seul une responsabilité aussi grave. Étendez-vous sur un matelas bien épais et ne bougez pas. C'est tout ce que je puis vous prescrire pour l'instant.

Et je suis parti à mon tour. Deux heures après, je suis revenu chez la *femme-bombe* avec quatre de mes éminents confrères : Patarel, Meynardier, Minard et Hilaret. Nous avons tous fait nos testaments avant de partir. Mes confrères ont examiné la malade et ont été d'un avis différent.

— Sautera ! ont décidé Minard et Patarel.

— Sautera pas ! ont affirmé Meynardier et Hilaret.

Les choses en sont là. Mademoiselle Nadège est toujours sur son matelas et s'attend à faire explosion d'un moment à l'autre.

Tel est, messieurs, mon rapport détaillé sur la femme-bombe.

K. TAPLASME.

LA PHOTOGRAPHIE



LA JOURNÉE avait été rude ; le colonel Lorbière s'était décidé à mettre pied à terre pour se dégourdir les jambes, et aussi pour moins fatiguer son cheval qui avait trimé toute la matinée dans les trèfles et les terres labourées. En colonne par quatre, on suivait la route vicinale, sous une pluie battante, qui peu à peu avait fini par éteindre la gaieté des hommes. Le tambour-major ne faisait plus le faraud et avançait lentement en s'appuyant sur sa haute canne. Ça et là, cependant, quelques bribes de chanson persistaient.

Allons, la mère Gaspard,
Il n'est pas tard,
Il n'est qu'onze heur's moins le quart,
Encore un coup de piston,
Y aura du bon.

Dans un peloton surtout, les chœurs continuaient très nourris, très vibrants, marquant le pas ; tout le monde chantait, l'officier, les gradés, les sol-

dat, comme pour narguer la tristesse du ciel, dans un refrain ironique et gouailleur :

La route est belle, belle, belle.

Ah ! oui, elle était belle, la route, détremmée par la boue, avec des ornières dans lesquelles les godillots faisaient : flick, flack.

— Quel est donc ce peloton qui fait tant de bruit ? demanda Lorbière à l'adjudant-major qui suivait avec la carte.

— C'est celui du lieutenant Girette, mon colonel. Un fier officier !

— Toujours le même, dit le vieux chef en souriant. Il en a un fond de gaieté celui-là. Je l'admire et je l'envie.

Cependant, on était arrivé à Dondeville, où l'on devait cantonner. Le régiment se dispersa ; les fourriers affairés, le crayon derrière l'oreille, se précipitèrent dans toutes les directions, écrivant des chiffres à la craie sur les portes, tandis que le colonel, d'un pas alourdi, entra dans la cuisine de l'auberge, pour chauffer ses bottes devant le feu. Une vapeur s'en dégagait bientôt, en nuage bleuâtre, nuage qui fut bientôt corsé par celui de la pipe, la fidèle amie. Mais à ce moment, le sapeur de planton à la porte

vint dire que le garde-barrière de Cremonville demandait à parler à « m'sieur le colonel ».

— Faites entrer, dit Lorbière.

Le sapeur introduisit un petit homme barbu, en blouse bleue, ceinturonné de cuir, et coiffé d'un chapeau ciré noir.

— Eh bien ! mon brave, qu'y a-t-il pour votre service ? Avez-vous trop d'hommes à loger ?

— C'est point ça, m'sieur le colonel, mais je viens chercher mes portraits.

— Quels portraits ?

— Les photographies qu'a tirées de moi le lieutenant Girette, ah ! mais...

— Il a fait votre photographie ? Quand ça ?

— Laut soir, m'sieur le colonel. Pas plus tard qu'avant hiàr.

— Comment, l'autre soir ? Il vous a photographié la nuit ?

— Oui, vers le mitan de neuf heures, à la lumière. Point besoin de soleil. C'est l'nouveau système.

Le colonel Lorbière flaira quelque nouvelle plaisanterie du facétieux lieutenant. Néanmoins il voulut en avoir le cœur net, et, le plus naturellement du monde, il dit au garde-barrière :

— Eh bien, mon brave, racontez-moi comment ça s'est passé.

— Voilà m'sieur le colonel : un poste coiffé du képi blanc, l'ennemi, à ce qu'il paraît, avait été se placer près du village d'Yerville, et déjà sur la route j'avais vu passer bien du monde pour leur porter du pain, du beurre, du cidre ; car, chez nous, on aime le soldat ; lorsque j'ai vu arriver un aut' groupe commandé par eun officier, ce m'sieur Girette, ben gentil, ben aimable et bon enfant ! Ses hommes rigolaient tout l'temps, et lui aussi. Alors il s'a mis à installer avec eux eun espèce d'appareil sur trois pieds qui envoyait un rayon de lumière dans la direction de l'ennemi, des rayons tantôt courts, tantôt longs. Ça virait, fallait voir.

— C'était de la télégraphie optique.

— La photographie optique, parfaitement. Il était près de mon passage à niveau, derrière la barrière que ma femme venait de fermer parce qu'on attendait el'train numéro onze. Alors j'ai ben hésité, mais cet officier m'inspirait confiance avec sa bonne bille ronde, son rire jovial sous son bleu képi galonné d'or. J'ai mis ma casquette à la main, et je lui ai demandé si ce serait eun effet de sa bonté de tirer mon

portrait, ainsi que celui de ma femme Mélie et des mioches.

— En voilà une idée ! Et qu'est-ce qu'il a répondu, mon Girette ?

— Il a d'abord ri, mais ri, comme jamais vous n'avez ri. Ben sûr ma demande l'estomaquait ; mais quand il eut ben ri tout son saoul alors il me dit ; « J'ai pas les plaques qu'il faut ; pis ce soir vous n'êtes pas assez brave ; mais espérez ; mettez vos habits neufs et demain je reviendrai pour la pose à même heure à nuit.

— Allons bon ! Ah ! ce sacré Girette ! Quel fumiste !

— Pas fumiste du tout, m'sieur le colonel. Il a tenu honnêtement sa promesse. L'lendemain, il est venu avec une dizaine d'aut's officiers en bleu képi comme lui, avec des jambières et des caoutchoucs. C'étaient ses aides, car à c't'heure, paraît qu'il faut être nombreux pour réussir la phoutographie optique. Moi, j'étais sous les armes, en grande tenue, avec ma blouse, mon ceinturon, mon drapeau rouge roulé dans la main droite, et mon falot allumé dans la main gauche. Mélie aussi avait sa robe de noces et son bonnet à fleurs, et les trois gosses leurs frusques du dimanche. Même que nous avons frisé le petit

dernier. Ça lui faisait une tête énorme, mais il était plus gentil qu'à plat. M'sieur Girette nous a formé en groupe comme il a dit, devant la maison. C'était pas commode de trouver la pose, et chaque officier donnait son avis en rigolant. Enfin, il m'a placé au premier plan, debout sur la marche. Mélie me donnait le bras, et les trois mioches assis par terre, le petit frisé au milieu. On était venu de Baons, d'Étoutteville, même de Saint-Vaast pour voir l'opération. Alors, m'sieur Girette a pris l'appareil et nous a envoyé en pleine figure el'rayon d'lumière que j'en ai vu trente-six chandelles. Ah ! mais... j'étais ébloui, Mélie voyait plus rin de rin et fermait les yeux. Par terre les gosses avaient la frousse – c'est jeune, ça a point l'habitude de la phoutographie – le petit frisé hurlait, mais moi, je tenais bon ; ah ! mais... j'écarquillais les yeux, et je bougeais pas plus qu'un mulot. Ça a ben duré cinq bonnes minutes, bon sang ! Enfin, les enfants ont fiché l'camp et il a fallu cesser la pose, mais il parait que not image était fixée sur la plaque sensible, et que c'était très réussi. Mélie surtout. Alors, je suis venu chercher mes portraits.

Le colonel frisait sa moustache en écoutant ce naïf récit débité avec l'accent normand le plus pur. Quand ce fut fini, il dit au sapeur :

— Allez me chercher le lieutenant Girette, qui est logé à l'école.

Quelques minutes après, l'officier arrivait. Mais son sourire habituel se figea quand il reconnut le garde-barrière. Qu'allait dire le colonel s'il apprenait l'usage ridicule auquel on avait fait servir les instruments de télégraphie de campagne.

— Il paraît, Girette que vous avez photographié cet homme !

— Oui, mon colonel... je ne voyage jamais sans mon kodack...

— Eh bien ! il réclame ses épreuves. Donnez les-lui.

— C'est que... ça n'a pas été très net... les enfants avaient bougé... mais j'ai précisément des plaques toutes prêtes. Allons, venez, mon brave, nous allons recommencer... et pour de bon, cette fois.

— C'était donc point pour ed'bon la première fois ? Pourtant y avait une belle lumière ! Et le petit n'est pus frisé.

— Allez, allez, dit le colonel Lorbière, je crois que *cette fois*, vous aurez vos épreuves ; et que ça ne soit plus de la... fouto-graphie ? Vous entendez, Girette ?

— Oui, mon colonel.

LA FEMME À BARBE



LORS DE mon dernier séjour à Aix-les-Bains, en septembre, j'avais rencontré à l'hôtel de l'Europe, un ménage anglais, charmant comme le sont les Anglais pris individuellement, lorsqu'ils se mêlent de l'être. Lord John Springfield était un digne gentleman, aux cheveux un peu bouclés, à la barbe de fleuve, qui n'avait pas encore adopté la mode des young lads qui se rasent au bleu avec des lèvres glabres de cabotins. Lady Arabella Springfield avait trop de cheveux blonds, on eût dit une perruque, et peut-être pouvait-on lui reprocher de se trop maquiller le visage au blanc de perle ; mais, malgré ces deux légères critiques, le visage respirait une grande distinction, les yeux étaient fort beaux et la taille majestueuse. Les époux paraissaient très unis, mais un peu mélancoliques, comme des gens qui auraient un chagrin dans leur passé.

Tels qu'ils étaient, ils m'avaient plu.

Nous avons excursionné ensemble à la Chambotte, à Châtillon, au Bourget, à la Dent-du-Chat, et

nous avons visité en compagnie, toutes ces jolies promenades qui sont la parure d'Aix-les-Bains. Aussi, quand vint l'heure de la séparation, ils me firent jurer qu'on se reverrait en novembre, époque à laquelle ils devaient revenir passer un mois à Paris, à l'hôtel Continental. Ces jours derniers, je me rappelai la promesse faite, et outre le plaisir de revoir mes amis, je n'étais pas fâché de causer un peu de la visite d'Édouard avec un lad, aux idées larges, qui se trouvait en relations politiques avec les plus hautes notabilités de son pays.

J'arrive à l'hôtel Continental, et je demande au bureau lord Springfield. On me répond :

— Milord est sorti, mais milady est là. Je ne sais d'ailleurs si elle pourra recevoir monsieur, car elle est souffrante depuis une huitaine. Enfin, si monsieur veut voir à l'appartement 16 ?

Je monte à l'appartement 16 et, dans le vaste corridor, je n'aperçois personne à qui je puisse m'adresser. J'attends, espérant toujours la venue d'un garçon ou d'une femme de chambre ; enfin, je me décide à frapper timidement deux petits coups à l'appartement 16. Comme rien n'y répondit, je crus que c'était peut-être le salon. J'ouvre et je recule d'horreur en apercevant, dans un lit, une espèce de

sapeur à tête chauve, avec une belle barbe, et habillé d'une chemise de femme. De son côté, le sapeur avait poussé un cri d'effroi et s'était caché sous les draps, tandis que je m'empressais de refermer la porte, et de m'enfuir. Je redescendais un peu affolé, me demandant si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination, lorsque, sur le palier, je rencontrai lord Springfield qui rentrait.

Il me tendit les deux mains, mais, voyant mon air ahuri, il ne put s'empêcher de me demander ce que j'avais. Alors je lui expliquai que, sans doute, j'avais dû faire erreur... qu'on m'avait indiqué le 16 comme étant le numéro de son appartement, et que là, j'avais aperçu dans un lit un être chauve et barbu qui s'était dissimulé sous les couvertures. Évidemment, si j'avais cru pénétrer dans une chambre à coucher, je ne me serais pas hasardé avant qu'on m'ait répondu. Mais chez qui donc étais-je entré ?

Mon ami me regarda avec une tristesse profonde, puis il me dit gravement :

— Vous n'avez pas fait erreur. Le 16 est bien le numéro de notre appartement.

— Mais alors, le sapeur ?...

— Le sapeur... eh bien, c'est lady Arabella, mon épouse bien-aimée.

Je devins de toutes les couleurs, sentant qu'il y avait certaines gaffes irréparables, et qu'il valait mieux se taire ; pourtant j'avais un tas de questions indiscretes sur les lèvres.

Comment la femme très agréable d'Aix-les-Bains s'était-elle métamorphosée subitement ? Nous ne sommes plus à l'époque des enchantements et des féeries, il n'y a plus de sorciers pour jeter aux gens des maléfices, et au moins, dans le conte de la *Belle et la Bête*, c'est la Bête velue qui se transformait en prince Charmant, sous les traits de mademoiselle Émilienne d'Alençon.

Toutes ces idées confuses tourbillonnaient dans ma tête, et, sans doute, cela devait se voir sur mon visage, car lord Springfield me prit par le bras et me dit :

— Tenez, venez dehors, nous serons plus à l'aise pour causer et je vous raconterai tout.

Nous traversâmes la rue de Rivoli, et nous entrâmes dans le jardin des Tuileries, à peu près désert.

— Mon cher ami, commença-t-il, il y a juste douze ans, j'entraï dans le cottage de mon oncle, sir Jack Perkins, un peu comme votre Brasseur des Variétés, venant pour épouser une des petites Barnett. Je venais demander la main de ma cousine Arabella

Perkins que je n'avais pas vue depuis son entrée en pension. Le mariage avait été décidé entre nos deux familles, dès notre âge le plus tendre, et pas une minute, il ne m'était venu à l'idée de me soustraire à ce projet convenable à tout égard.

» La petite fille avec laquelle je jouais dans les allées du parc avait beaucoup changé. D'abord la taille était devenue imposante; la chevelure, à la suite d'une fièvre typhoïde, avait repoussé assez rare, assez pauvre si vous aimez mieux, et, en revanche, un fatal duvet avait fait irruption de chaque côté de la bouche, une ombre de moustache donnant l'aspect très dur à la physionomie de la jeune fille. Ceci n'était qu'une première impression, car en examinant mieux, on retrouvait bien vite le bon sourire, le doux visage, éclairé par les beaux yeux bleus frangés de longs cils que j'avais tant aimés. En somme, cette première impression n'était pas absolument bonne, mais je suis tenace, et après avoir réfléchi je pensais qu'après tout, l'art pouvait corriger la nature et que le malheur était très réparable.

»— Mon oncle, lui dis-je, en l'entraînant vers le bow-window, avec vous je serai franc. Vous ne voudriez pas faire mon malheur, et malgré les engagements pris, je vous avouerai que ma cousine Arabel-

la – telle qu’elle est maintenant – ne réalise pas tout à fait... l’idéal que je m’étais fait de lady Springfield.

» Sir Sack est très susceptible. Il fronça le sourcil, et me dit simplement :

»— C’est bien, mon neveu, je vous rends votre parole.

»— Oh! mais pas du tout! m’écriai-je tout ému, car j’étais navré à l’idée de briser le cœur de la pauvre enfant – je ne reprends pas ma parole. Je vous demande seulement de reculer le mariage de trois mois, pendant lesquels ma cousine usera d’une pâte et d’une eau que je lui enverrai de Paris, et qui, j’en suis sûr, opéreront une transformation complète.

» Les choses furent ainsi convenues avec mon oncle, et, de retour à Paris, je me mis en rapport avec les médecins-chimistes les plus distingués.

Ils me donnèrent une *lotion léonine* qui devait en moins d’un mois faire repousser une véritable crinière sur la tête de ma fiancée et, en même temps, ils m’indiquèrent une certaine *pâte épilatoire* qui devait non seulement faire disparaître tout duvet disgracieux, mais encore devait blanchir et adoucir la peau, en communiquant à l’épiderme un velouté dé-

licieux. Je fis emballer les deux précieux produits qui furent envoyés en Angleterre, à miss Arabella.

» Trois mois après, je revenais triomphant, car j'étais certain du résultat. Hélas ! mon ami, la pauvre jeune fille avait fait erreur. Elle s'était baigné la figure avec l'eau léonine comme une lotion pour le visage, et quant à la pommade épilatoire, elle se l'était appliquée sur la tête, si bien que j'eus devant les yeux le spectacle que vous avez entrevu au 16 : une femme complètement chauve avec une superbe barbe.

» Un moment je reculai, épouvanté, mais, devant les larmes de la pauvre enfant, je n'hésitai pas à accepter toutes les conséquences d'une catastrophe dont j'étais jusqu'à un certain point, responsable. Les racines étaient à jamais détruites, on remplaça la chevelure par une belle perruque blonde très bien faite qui devait produire une illusion complète ; quant au visage, la pâte épilatoire eût été impuissante pour combattre le riche système pileux obtenu par l'eau léonine. Il fallut se résoudre à le raser tous les matins, de très près, et, avec du coldcream, du blanc et de la poudre, on arrive, par un maquillage savant, à faire disparaître toute trace de frondaison. Vous avez vu les résultats à Aix ; et vous avez pu

constater vous-même que lady Springfield, ainsi arrangée, était redevenue une épouse très possible, je dirai même très confortable.

» Bref, j'ai épousé, et je ne m'en suis pas repenti. Par exemple, il ne faut pas que ma pauvre Arabella tombe malade, car si elle reste seulement une semaine sans se raser, elle redevient le sapeur que vous savez.

— Mais alors, que devenez-vous pendant ce temps-là ?

— Mon cher, que voulez-vous, j'éteins la lampe. La nuit, tous les chats sont... gris, même les angoras.

... Du coup, je n'ai pas osé lui dire un mot de la visite d'Édouard.

LA QUESTION DU MAROC



IL EST NEUF HEURES moins le quart, dépêche-toi ! dit Adrienne Michu à son mari Fernand Michu ; tu vas être en retard pour ton ministère, et dans les premiers temps, il faut faire beaucoup de zèle. Après, tu te rattraperas.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, si je soigne un peu plus la tenue, c'est que je dois aller, ce matin, lire un rapport au ministre lui-même, sur la question du Maroc, et, pour un petit employé, il est bon que son chef le croie dans une certaine aisance.

Tout en causant, Michu nouait avec un soin tout particulier une cravate de satin noir sur laquelle il piqua une épingle, sorte de médaille antique avec le profil d'une dame casquée, qui pouvait être, à la rigueur, la République ; puis il endossa la redingote noire de cérémonie – celle de son mariage – et s'assura que le pantalon gris foncé tombait harmonieusement sur la bottine étincelante. Un coup d'œil sur l'armoire à glace lui renvoya la vision d'un monsieur blond, très jeune, avec la barbe en éventail,

et l'aspect des plus corrects. Il se campa tout droit, bombant le torse, faisant le simulacre de lire un rapport. Adrienne le regardait avec admiration.

— Suis-je bien, chérie ? L'attitude est bonne ?

— Si tu es bien ! Peut-être trop bien. Tu sais, le nouveau ministre ne tient pas absolument à l'élégance chez ses subordonnés, ni à trop de recherche dans leur toilette.

— C'est égal, il vaut toujours mieux laisser une bonne impression. Songe que c'est la première fois que je vais pénétrer dans le cabinet du ministre, et que c'est le premier rapport que j'ai l'honneur de lire, un rapport merveilleux de mon chef de bureau Largantin, sur la question du Maroc.

— Pourquoi ne lit-il pas lui-même, ton Largantin ?

— Précisément pour ne pas avoir à répondre directement, du tac au tac, aux objections du grand chef, objections qui couperaient l'unité du rapport, en interrompant l'intérêt. Largantin m'a bien expliqué la situation : « Allez toujours. Si le ministre vous interrompt, vous saluerez très humblement en disant : « Que monsieur le ministre veuille bien m'excuser, je ne suis qu'un modeste porte-parole. » Et vous continuerez imperturbablement jusqu'au

bout.» Tu vois que mon rôle est important. D'ailleurs, je n'aurai pas de peine à lire, car le rapport a été recopié par le scribe, un fourrier de la marine, qui a une écriture superbe.

Alors, n'étant pas gêné par les difficultés du déchiffrement, je pourrai nuancer le débit, moduler mes phrases, avec une voix vibrante, bien posée, exempte de monotonie, bref, je m'efforcerai de donner à ce compte rendu d'une question un peu aride, tout l'attrait, tout l'imprévu, tout le brillant d'un monologue de Coquelin. Là comme ailleurs, il y a une nouvelle école ; il faut être primesautier, moderne, innovateur même. Je crois que Son Excellence sera satisfaite, et que Largantin sera bien représenté.

— Et alors ?

— Alors, si l'on me trouve intelligent, je passerai peut-être de dix-huit cents à deux mille quatre. Ces choses-là arrivent. Ce serait le rêve sublime et fou !

— Oh ! mon Fernand !...

Adrienne n'ajouta pas, comme dans l'opéra... « tous les biens de la terre », mais elle fit mieux, elle jeta ses deux bras autour du cou de son mari, et lui donna sur les lèvres un baiser si savoureux qu'instinctivement Michu jeta un regard vers la pendule pour voir si, par chance, il n'y aurait pas encore

le temps de profiter de ce baiser, jusqu'au bout. Mais Adrienne se récria :

— Non, non : il arriverait en retard, il se décoifferait, dérangerait l'ordonnance savante de sa cravate ; et puis, elle n'aimait pas les choses bousculées...

— Tu as raison, dit l'employé ramené au sentiment du devoir.

Il mit sa serviette sous son bras, et, d'un pas léger, prit le chemin de la rue Royale. Sa carrière administrative s'annonçait bien : il se sentait le vent en poupe, comme disaient, là-bas, les vieux gabiers. Entré tout récemment au ministère, sur la recommandation de son cousin, résidant à Biskra, il avait su gagner la confiance de son chef de bureau Largantin, le fameux Largantin, le pilier du ministère, celui qui a la tradition. Largantin l'avait choisi comme secrétaire. Et voilà maintenant qu'il le chargeait de ses relations avec le ministre. C'était une occasion inespérée dont il fallait savoir tirer parti.

Largantin attendait Michu dans son cabinet de la place de la Concorde :

— Vous avez mon rapport ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Et vous en avez pris connaissance ? Vous le possédez à fond ?

— À fond ?... c'est-à-dire... que je me le suis assimilé toute la nuit... dans les grandes lignes.

La vérité, c'est que Fernand Michu avait voulu effectivement le lire la veille, avant de se coucher. Mais le malheur avait voulu qu'Adrienne fût prise du désir de le lire avec lui. Alors, elle s'était penchée sur son épaule, avec des fricotons blonds qui lui chatouillaient la joue, et une bonne odeur de femme qui s'exhalait de son peignoir entr'ouvert et laissait par l'entrebâillement apercevoir d'adorables rondeurs. Alors, il avait saisi brusquement Adrienne dans ses bras, le rapport avait roulé à terre, sur le tapis, et ce soir-là comme dans les contes de Boccace, on n'avait pas lu plus avant. Mais il était au moins inutile de raconter tout cela à Largantin.

— À la bonne heure, continua le chef de bureau, mais rappelez-vous mes recommandations. Marchez rondement, ne vous arrêtez pas en route, sans souci des interruptions et des observations. Ce n'est pas votre œuvre, ça ne vous regarde pas. Vous n'êtes rien, je suis tout. Votre rôle consiste à faire l'office d'un phonographe, mais d'un phonographe intelligent. Vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur. Je m’efforcerai de bien rendre votre pensée.

À ce moment, un huissier, avec culotte courte et chaîne au cou, vint dire que monsieur le ministre demandait dans son cabinet monsieur Michu, et l’employé, ramassant précipitamment les pages du rapport, se rendit chez le grand chef, non sans ce petit tremblement « inséparable d’un premier début », comme disent les critiques de théâtre. Il enfila de longs corridors, descendit de nombreux escaliers, se perdant cent fois, car il ne connaissait pas encore très bien la maison, et enfin ; il arriva devant une grande porte à deux battants devant laquelle somnolait un second huissier.

— Service de la direction Largantin, dit fièrement Michu.

L’huissier lui ouvrit la porte, et alors le jeune employé aperçut derrière une longue table empire, à ornements de cuivre, le ministre lui-même, barbu et hirsute comme un Dieu de l’Olympe, avec le sourcil froncé et autoritaire. À cette vue, le pauvre Fernand sentit une sueur froide qui lui perlait à la racine des cheveux : mais le souvenir d’Adrienne lui passa par l’esprit, et il comprit qu’il fallait vaincre ou mourir.

— Approchez, dit le ministre. Vous m'apportez le rapport Largantin sur la question du Maroc ?

— Oui, monsieur le ministre, dit Michu en s'inclinant.

— Eh bien, lisez-le-moi, avec lenteur, précision et clarté.

— Oui, Excel... oui, monsieur le ministre.

Alors, d'une voix qu'il cherchait à affermir, il commença :

« Trois puissances sont intéressées à l'avenir du Maroc : la France, l'Espagne et l'Angleterre ; mais celle-ci ne permettra jamais que Tanger tombe aux mains d'une puissance européenne... »

Michu bredouillait lamentablement.

— Pas si vite, dit le ministre. Articulez bien, sacrebleu !

«... Le sultan est arrivé à Mequinez, le 17, et a attaqué immédiatement les tribus Zimmour. Bien que le soulèvement du prétendant semble terminé, cependant le *Pothuau*, portant pavillon de l'amiral Boutet, et le *Chanzy*, croiseur cuirassé, ont appareillé hier matin, après avoir complété leur équipage. »

— Bon ; et le *Du Chayla* ? Vous ne me parlez pas du *Chayla*, qui était en rade à Oran.

— Précisément, j'y arrive, monsieur le ministre.

«... Le croiseur *Du Chayla* a complété ses effectifs dans la journée et est parti dans la nuit même pour Tanger, bien qu'il fût... contrarié... contrarié... »

— Contrarié par quoi ? demanda le ministre impatienté.

Michu s'arrêtait, car il y avait dans le rapport Largantin : « ... contrarié par un fâcheux vent de S.-E. »

Qu'est-ce que cela voulait donc dire S.-E. ? Il cherchait, il cherchait, les veines gonflées par l'effort cérébral. Rien ne venait. Ah ! Adrienne, Adrienne !... Tout à coup sa physionomie s'éclaira ; il avait trouvé la signification de S.-E., et il continua, en saluant très bas :

« ... contrarié... par un fâcheux vent de... Son Excellence. »

LES PETITS ENFANTS



SUR LA TERRASSE du Casino, on causait de la visite des généraux boers en Angleterre, et des acclamations enthousiastes qui avaient accueilli les ennemis de la veille.

— Ah ! ces Boers, s'écria tout à coup le capitaine Chavoye, quel admirable peuple, et comme je comprends bien la sympathie qu'ils inspirent même à la population anglaise, où l'on est si intransigeant sous le rapport du patriotisme ! Au milieu de notre civilisation décadente, de nos préoccupations byzantines, de notre politique tortueuse, de notre goût compliqué, tourmenté, tarabiscoté, il représente les mœurs bibliques, la simplicité, la ligne droite, la franchise, avec quelque chose qui rappelle l'ingénuité et la grandeur des patriarches.

— Vous avez été au Transvaal ?

— Oui, pas en qualité de combattant, ce qui m'eût obligé à demander une autorisation au ministère, mais en simple touriste, pendant un congé, et sous la seule condition de fournir un rapport mili-

taire au deuxième bureau de l'état-major d'armée, sur ce que j'aurais vu. Ah dame ! ce ne fut pas toujours drôle ; le confort manqua complètement, mais, quand même, malgré les souffrances endurées et les marches pénibles, je ne regrette rien, rien – pas même l'absence d'aventures féminines, comme celles qu'on peut avoir dans une mission à Turin, à Pétersbourg ou à Grenade.

Adieu, Grenade la Charmante, Beau paradis du voyageur...

comme chantait Fragson. Après vingt-cinq ans, la femme, là-bas, au Transvaal, n'existe plus.

C'est une robuste matrone qui fait des enfants, avec la même facilité que si elle éternuait, mais qui aime son mari, file la laine, astique les fusils de chasse et garde la maison. Autant les hommes sont vraiment beaux, avec leurs grands yeux clairs, leur barbe de fleuve, leurs cheveux drus, et surtout leur carrure, qui les fait ressembler à de bons géants, autant les femmes sont ordinaires, avec leurs hanches volumineuses, leur taille épaisse, leur coiffure plate tirée sur les tempes et leur ignorance de toute coquetterie. Cependant, parmi les jeunes filles et, avant la vingtième année, il y a de magnifiques créatures,

très étranges avec leurs allures masculines, leur adresse à tirer, à monter à cheval, sorte de vierges guerrières qui ne ressemblent en rien aux poupées que nous courtisons en Europe.

— Alors, capitaine, pas le moindre petit flirt, pas le plus petit roman ébauché ?

— Non, tous ces gens-là sont d'une honnêteté et d'une candeur déconcertantes. Ils ignorent le vice et le mal. Ils lisent la Bible, chantent des cantiques et procréent sans aucune arrière pensée de dévergondage. Je vous le répète, de vrais patriarches, avec les mœurs de Ruth et de Booz. Jugez du désarroi qui doit en résulter dans nos âmes de boulevardiers et de Don Juan de caserne. Ainsi, je me souviens d'une petite histoire qui m'arriva personnellement...

— Ah! ah! nous savions bien qu'il avait dû, quand même, vous arriver quelque chose. Conte-nous ça, Chavoye!

— Eh bien! voilà : je m'étais aventuré assez loin dans la campagne, et, le soir venu, m'étant égaré, je vis qu'il ne me serait pas possible de regagner Pretoria; la nuit tombait et les chemins inconnus, au milieu desquels je pouvais, à la grande rigueur, évoluer en plein jour, avec l'aide de la carte corroborée par les renseignements des habitants, deve-

naient inextricables en pleine obscurité. Je commençais à être très perplexe lorsque, arrivé au sommet d'une petite colline, j'aperçus, dans une vallée, une lumière qui brillait à la fenêtre d'une grande ferme. Cette lumière me servit de phare conducteur, et je m'empressai de me diriger de ce côté. Je trouvai devant la porte un grand gaillard, à barbe grisonnante, dont la belle tête énergique me rappela tout à fait celle que Paul Mounet se fait pour jouer Don Diègue, dans *Le Cid*; il était très occupé à faire entrer des cartouches dans une sorte de ceinture de cuir munie d'une rangée d'étuis, et destinée à être portée en bandoulière. Je déclinai mes noms et qualités, et demandai si l'on pourrait me donner l'hospitalité jusqu'au lendemain matin.

— Vous êtes capitaine français, me dit le fermier, appartenez-vous à l'état-major du colonel de Villebois-Mareuil ?

— Non, je ne suis pas belligérant. Je le regrette, car, comme tous mes compatriotes, je suis de cœur avec vous : mais je ne suis, ici, qu'en simple voyageur.

— N'importe, soyez le bienvenu. Ma maison est la vôtre. Je vous présente madame Anna Walmarens, ma femme, ajouta-t-il.

Je saluai une dame corpulente qui venait d'apparaître devant la porte, avec une grosse bouillotte à la main.

— Je dis comme mon mari, soyez le bienvenu, et vous êtes ici chez vous... gueulement, il y a une petite difficulté : nous n'avons aucun lit à vous offrir. La nichée est nombreuse et tout est pris.

— Bah! fis-je avec, philosophie, un soldat est bien partout. J'ai pris en Algérie l'habitude de coucher sur la dure, et, si vous me donnez seulement une chaise au coin du feu, ou mieux encore une botte de paille dans votre grenier, j'y dormirai comme un roi.

— Oh! non, me dit le fermier, nous tenons absolument à ce que vous ayez un lit, et vous en aurez un ou plutôt la moitié d'un; c'est à vous de choisir. Préférez-vous coucher avec moi ou avec l'un de mes petits enfants!

Il attendit ma réponse en souriant, tandis que moi, je me mettais à réfléchir.

Évidemment, avec un des petits enfants, j'aurais plus de place, mais la cohabitation avec ce marmot m'exposait à toutes sortes d'inconvénients. Il pouvait s'agiter, pleurer, avoir des moments d'oubli en cédant aux lois de la nature... bref, je risquais de pas-

ser une très mauvaise nuit. Avec le fermier Walmarens, au contraire, je serais évidemment un peu serré, mais ce robuste paysan, après les fatigues du labour et de la guerre, devait dormir comme un loir, et ne pas plus bouger qu'un rocher de Spion-Kopf.

— Eh bien ? interrogea mon hôte.

— Eh bien ! réflexion faite, je préfère, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, coucher avec vous, plutôt qu'avec un des petits enfants.

— À votre aise, entendu, mon cher capitaine, et je tâcherai de vous gêner le moins possible.

En effet, le bon géant se tassa le mieux qu'il put dans l'alcôve, me laissant la place du bord, et, n'eût été son ronflement sonore comme un tuyau d'orgue, j'aurais joui d'une tranquillité complète ; mais enfin, on s'habitue à tout, et je finis par m'endormir bercé par ces vibrations rythmées et isochrones.

Le lendemain, je me levai comme mon hôte, à l'aurore, et suivis Walmarens dans la salle à manger, ou je trouvai, nous attendant à côté de madame Walmarens, quatre magnifiques jeunes filles dont les âges variaient de quinze à dix-neuf ans, avec des cheveux d'or frisés, des yeux immenses, des teints de lis, et des épaules de nymphes de Carrache. Je restai ébloui.

— Quelles sont ces jeunes personnes ? demandai-je au fermier.

— Ce sont nos filles, les petits enfants dont je vous avais parlé hier soir.

— Les petits enfants... Et vous n'en avez pas de plus... jeune ?

— Mais non. Il me semble que quatre est déjà un joli chiffre.

Il se mit à rire, en regardant madame Walmarens qui rougissait ; et moi, en contemplant les gracieuses et fraîches créatures qui buvaient leur bol de lait à la table familiale, je fus pris, je l'avoue, d'un immense regret, en songeant que par ma sottise, j'avais perdu l'aubaine inespérée qui m'était cordialement offerte de passer la nuit avec un de ces « petits enfants », en préférant la rude compagnie du colosse barbu et ronflant.

Mais comment prévoir, comment admettre... Ô doux pays ! Ô mœurs naïves et primitives ! Et dire que nos bons Anglais, avec leur *cant*, leur *respectability* et leur *shocking* vont probablement gâter ces qualités natives, toutes ces belles coutumes d'un peuple jeune, et libre des préjugés de notre vieille Europe gangrenée et sceptique !

UN DÉBUT



ET COMME après le plantureux dîner, chacun rappelait ses souvenirs de chasse :

— Mes amis, nous dit d’Esmiral, je pourrais vous chanter comme Louis XV dans une pièce jouée à la Gaîté :

Dans ce temps-là messieurs, j’avais seize ans.

C’était enfin l’âge de la chasse. Mon père m’avait acheté un beau fusil à broche, tout ce qui se faisait de mieux pour l’époque, et procuré un port d’armes sur lequel un employé complaisant avait bien voulu inscrire « barbe naissante ». En réalité, cette barbe naissante se composait de quelques poils follets qu’on pouvait, à la rigueur, apercevoir avec une loupe et beaucoup de bonne volonté.

Si seize ans est l’âge de la chasse, Musset nous a dit que c’était également l’âge de Roméo et de Juliette. Ma Juliette, à moi, s’appelait Henriette Danjou. Elle écrivait : d’Anjou, avec une apostrophe, mais je n’ai jamais su son degré de filiation exact avec Louis XIV et les Bourbons d’Espagne.

Je l'avais rencontrée rue de l'Isly, en me rendant au lycée Condorcet et moyennant l'abandon complet de toutes mes semaines, elle avait consenti à m'accorder ses faveurs une fois par mois. Je lui avais d'ailleurs solennellement promis que, quand je serais grand et riche, je la verrais tous les jours. C'était si bon ! Et j'étais si amoureux ! Ô mon Henriette !

Lors de notre dernière entrevue en août, avant de partir en vacances chez mon père à Ingouville, j'annonçai à ma bien-aimée, non sans une légitime fierté, que j'allais faire l'ouverture en septembre. En disant cette phrase d'homme, il me semblait que ma voix chantait une musique délicieuse, et je me sentais grandi de cent coudées.

— L'ouverture de quoi ? me demanda Henriette surprise.

— Mais, ma chère, l'ouverture, ce qu'on appelle l'ouverture, l'ouverture de la chasse, enfin !

— Ah ! tu vas chasser, déjà ! Eh bien, mon petit ami, je compte sur toi pour m'envoyer du gibier. J'aime beaucoup la vieille perdrix aux choux... et puis aussi le râble de lièvre sauce poivrade.

— C'est entendu. Je te ferai faire une belle bourriche, car je suis un tireur de première force.

Il me sembla que ces mots, prononcés avec un aplomb imperturbable, produisaient sur Henriette une certaine impression. Ce n'était pas un gosse qu'elle avait devant elle, mais un monsieur qui chassait, qui faisait les ouvertures, qui maniait des armes à feu et promettait du gibier. Il me semblait que tout cela me conférait une indéniable considération, et nos dernières effusions furent très chaleureuses, car j'avais réfléchi qu'il me fallait cette fois en prendre pour deux mois. Henriette, bonne fille, m'en donna pour trois, et je partis chez mon père, un peu fatigué, mais plus épris que jamais. Ô mon Henriette !

Pendant tout le mois d'août, j'entretins une correspondance cantharidée avec « ma maîtresse ». J'allais, moi-même, chercher les lettres poste restante à Saint-Valéry-en-Caux, et Henriette me rappelait les perdreaux promis. Elle avait réfléchi. Elle préférait le lièvre en civet et les perdreaux rôtis sur canapé, et bardés de lard. Moi, ça m'était égal.

Enfin, le grand jour arriva. Mon père avait bien fait les choses ; je portais une blouse de chasse dont la ceinture faisait cartouchière, un petit feutre gris orné d'une belle plume de faisan, des jambières de cuir pour aller dans les joncs marins et des brodequins lacés à lourdes semelles rivées de gros clous.

Tout cela flambant neuf. J'étais ravi de mon accoutrement.

Après le déjeuner, très animé, et auquel avaient pris part un grand nombre de châtelains et d'amis des manoirs, on se réunit devant le perron, avec un amusant tohu-bohu de chiens, de gardes, de portecarniers, et mon père expliqua le plan de campagne. On prendrait par la cavée, et on chasserait *en ligne* jusqu'à la côte. Prière instante de ne pas marcher trop vite, et de ne pas entrer dans la côte les uns avant les autres. Les chasseurs les plus alertes et les plus entraînés étaient à l'aile marchante, et moi, j'étais au pivot.

À midi, par une chaleur torride, on se mettait en marche. Rien de joli comme de voir dans la plaine, et se détachant sur les chaumes jaune d'or, cette première ligne de chasseurs, avec, dans les intervalles, la seconde ligne des rabatteurs, en blouse bleue, armés de grands bâtons, et battant les herbes avec de petits cris : *brrrrrou, brrrrrou*, tandis qu'en avant, les chiens, la queue frétilante, servaient d'éclaireurs à la petite armée.

Bientôt la fusillade commença sur tout le front : pan, pan ! Mes souliers me gênaient bien un peu, et le fusil ainsi que les cartouches étaient assez lourds :

néanmoins, je marchais allègrement, enchanté de ce spectacle si nouveau pour moi, grisé par l'odeur de la poudre, et désireux de faire mes preuves de bon fusil. Au bord d'un trèfle, un gros lièvre partit littéralement dans ma culotte ; je tirai en hâte, et le manquai royalement. Après ce fut le tour d'une compagnie de perdreaux qui s'envola à bonne portée, avec un petit cri spécial et inattendu, qui me causa une grosse émotion. J'envoyai mes deux coups à la diable, dans le tas. Bien entendu, rien ne tomba.

— Tu tires trop vite, me dit mon père ; il faut viser et laisser filer la pièce, de manière à avoir une zone de plomb plus étendue.

Le conseil était bon, mais... pas facile à suivre. Toute la journée je « cochonnai », comme disait le garde assez irrévérencieusement ; sous le soleil ardent, je commençais à désespérer, et déjà je me voyais rentrant avec le déshonneur d'être bredouille, lorsque, dans la côte, j'eus la chance de voir sortir un petit lapin d'un bouquet de joncs marins, j'épaulai un peu au hasard, je pressai la détente, et, à ma grande surprise, le lapin boula après avoir fait une belle cabriole.

Je courus ramasser la pauvre petite bête toute sanglante, et je l'agitai triomphalement en l'air, tan-

dis que mon père criait : Bravo ! Mais immédiatement, je songeai à Henriette Danjou, et aux moyens de lui envoyer ce premier résultat de ma chasse. Ce n'était pas facile. Je ne pouvais confier le nom au garde et le seul moyen était d'aller porter moi-même le lapin à la gare de Saint-Valéry. Je restai un peu en arrière, j'entrai dans une ferme, afin qu'on me confectionnât une bourriche, puis, à travers les terres labourées, je me dirigeai vers la ville, distante de cinq bons kilomètres. Le jour commençait à baisser, et je me sentais très fatigué ; mon chargement s'était augmenté de mon lapin, et n'eût été l'idée de faire plaisir à Henriette – Ô mon Henriette ! – j'aurais cent fois renoncé au projet. Enfin j'arrivai à Saint-Valéry, j'expédiai mon lapin, un peu inquiet par toutes les formalités à remplir, et tous les papiers qu'on me faisait signer à la gare, tandis que l'employé me disait :

– C'est dommage que vous ne soyez pas arrimé dix minutes plus tôt. Maintenant votre bourriche ne partira plus que demain.

Que m'importait ? Elle arriverait rue de l'Isly et c'était le principal. Maintenant, il me fallait rentrer à Ingouville, toujours avec mon fusil et les cartouches.

La nuit était venue, je me perdis dans la plaine, et ce ne fut guère qu'à huit heures que j'arrivai au château traînant la jambe et littéralement fourbu.

— Ah ça d'où viens-tu si tard ? me cria mon père. Je commençais à être inquiet.

— Je me suis égaré à la poursuite d'une compagnie de perdreaux qui remisait.

— Et ton lapin ?

— Il me fatiguait, à porter. Je l'ai donné à un petit paysan.

Je ne pus dîner, j'avais la fièvre, l'effort avait été excessif et pendant plusieurs jours je me ressentis de ce surmenage absurde ; mais au moins Henriette avait reçu ma chasse, et j'aurais ma récompense au retour. Ô mon Henriette !

... Et quand, au mois d'octobre, revenu à Paris, je me présentai chez ma belle, la bouche en cœur, je fus outrageusement flanqué à la porte. Mon lapin avait coûté à Henriette trente sous et était arrivé complètement pourri, ce qu'elle avait considéré comme une insulte personnelle.

Tel fut mon début à la chasse. Ô mon Henriette !...

LE ZOUAVE



DE PASSAGE À PARIS, pour vingt-quatre heures, nous dit Balantroy, j'avais invité Poupette à déjeuner aux Champs-Élysées, et après le déjeuner, sur le coup de quatre heures, il était convenu que nous devions aller au Bois avec une victoria du cercle; en effet, pour le moment, mes chevaux sont à la campagne, et je n'ai pas de voiture ici.

La victoria du cercle n'arrivait pas – sans doute, la commande avait été mal prise – Poupette, toujours bonne, me dit :

– Bah! à cette époque-ci, ça n'a pas d'importance, Paris est désert, prenons le premier fiacre venu.

Précisément, une Urbaine à quatre places passait; nous hélons le cocher qui paraissait assez grincheux, dame! les temps sont durs, et nous lui disons : « À l'heure, et au Bois ». Et voilà Poupette, l'adorable fille, si simple et si peu poseuse, qui empile ses guipures d'Irlande sur le cuir poussiéreux de la voiture, en me disant avec un sourire enchanteur :

— Pour ceux qui nous connaissent, ça ne fait rien, et pour ceux qui ne nous connaissent pas... ça fait encore moins.

Ah! comme elle avait raison! Au moment où nous allions partir, un zouave escalade le siège et s'installe sans façon à côté de notre automédon, tout en commençant la conversation avec lui.

— En voilà un drôle de valet de pied! m'écriai-je... Il ne manquait plus que ça! Et ça corse l'élégance de notre équipage.

Mais Poupette, toujours conciliante, m'expliqua que c'était évidemment un ami du cocher, et que celui-ci serait certainement plus aimable, mieux disposé, si on lui permettait d'emmener un copain avec lui à la promenade. Il s'ennuierait moins, ça lui permettrait à cet homme de tailler une bavette. En somme, cela doit être si ennuyeux de rester tout seul à se taire sur son siège pendant que les autres bavardent. Bref, je cède une fois de plus, selon ma douce coutume avec Poupette, et nous partons à une allure modérée.

Nous descendons l'avenue Hoche, et, en passant au coin de la rue de Presbourg, devant le club des Pannés, nous apercevons assis, sur des chaises, à

l'ombre des marronniers déjà roussis, Adalbert et Ginette. Nous arrêtons le fiacre :

— Vous deux ici ! Par quel hasard ?

Un fiacre allait trotinant
Cahin-cahi, hue-là ! hope-là !

— Nous sommes arrivés d'Aix-les-Bains, hier soir, et nous repartons pour Biarritz, demain. Cela fait plaisir, un peu de repos, à *la campagne*.

— Eh bien ! venez avec nous, au Bois.

— Bonne idée, dit Adalbert, partie carrée.

Ginette était déjà montée, et s'installait, dans le fond, à côté de mon amie, tandis que moi, sur le devant, je prenais place à côté d'Adalbert. Mais notre cocher maugréait :

— En voilà une surcharge !

— Bien quoi ! La voiture est pour quatre.

— Pourquoi pas pour six, pendant que vous y êtes !

J'allais répondre, impatienté, qu'il n'avait qu'à renvoyer son ami, et que ça allégerait, mais, sur les instances de Poupette, je me contins et fis comme si je n'avais pas entendu. Cependant, le zouave avait bien mauvaise tenue. La jambe gauche passée par-dessus la banquette du siège, la guêtre blanche bal-

lottant sous le flottard garance, il avait allumé une grosse pipe dont la fumée âcre rabattue par le vent nous arrivait en plein nez ; puis, de temps en temps, il crachait, et ses « postillons » n'épargnaient pas notre figure.

— Le fusil du zouave écarte, constata Adalbert en s'essuyant.

Pendant ce temps, le laisser aller s'accroissait. Le zou-zou avait saisi son ami par la taille, et tout en expectorant il lui racontait une histoire compliquée et coupée de jets de salive, histoire qui nous arrivait par bribes, et dans laquelle il y avait une phrase qui revenait continuellement :

— T'entends bien, mon colon, t'entends bien. Nous sommes casernés au fort de l'Est. Au fort de l'Est, que je te dis, pas au Mont-Valérien...

En arrivant dans l'allée des Acacias, ce fut autre chose, le zouave très gai remit la pipe dans sa large poche, mais il se mit à chanter à pleine voix :

Travaja, la moukère, Travaja bono...

Du coup, l'attention de tous les autres promeneurs du Bois fut attirée sur notre carriole. Le shah Mouzaffer ed-Din, qui revenait d'Enghien, avec son escorte de cuirassiers, se pencha hors de son landau

pour demander au lieutenant ce que c'était que ce Turc qui faisait tant de bruit sur son passage. Puis le malheur voulut qu'il y eut, précisément, ce jour-là dans la file, une foule de figures de connaissance qui nous regardaient avec surprise, cherchant si ce n'était pas une farce à la Ravaud, et si nous ne faisons pas partie du cortège de quelque noce fantaisiste. Quant à moi, l'impatience commençait à me gagner et, me retournant vivement, j'intimai au zouave folâtre l'ordre de cesser ses chants en sabir.

— Ou en tout cas, prenez-le de moins haut, insinua Poupette.

Le zouave sourit à mon amie, lui envoya un baiser galant, puis il commença à fredonner une romance guerrière assez incompréhensible :

Allons, Polonais, à la lance !
Nous serons toujours triomphants ;
Ni les Anglais, ni la mitraille
N'ont fait trembler le petit Caporal.

Heureusement, on arrivait à la plaine de Longchamp, et les voitures devenaient plus rares. Le soldat paraissait, d'ailleurs, se calmer relativement et recommençait son histoire au cocher :

— Ben vrai ! mon colon, t'en as une couche ! Je t'ai dit : fort de l'Est. C'est là qu'est détaché le 3^e bataillon. Toi, tu comprends : Mont-Valérien. Ça n'a pas de rapport.

Il faisait très chaud et Poupette donna comme point de direction un chalet-restaurant situé sur les bords de la Seine. On descend, et, une fois installés tous les quatre, à une petite table, je crois, selon l'usage, devoir envoyer un bock au cocher.

— C'est ça, approuva Poupette, il a aussi chaud que nous, le pauvre diable ; et puis il faut également envoyer un bock à son ami le zouave, ce sera plus poli.

— Ça par exemple, c'est trop fort, intervint Adalbert, et c'est vraiment pousser la bonté trop loin.

— Si, si, les amis trinqueront ensemble.

Le chasseur était déjà parti avec les deux consommations qui auraient dû adoucir les rapports entre le cocher et le valet de pied ; mais, au contraire, ils paraissaient très tendus, et le zouave continuait, avec animation :

— C'est ton idée, alors, tête de pioche, tu veux rien savoir ? Fort de l'Est.

— Tu m'embêtes, disait le cocher, et ça va mal finir. Si tu veux un marron...

Notre arrivée interrompit la discussion, et nous mîmes le cap sur Paris, en passant, sur ma demande, par les petites allées discrètes, la Porte-Maillot et l'avenue de la Grande-Armée.

Nous arrivons avenue Hoche, chez Poupette, je paie la voiture au tarif, avec un pourboire que je juge généreux ; mais le cocher fait la grimace.

— Pardon, bourgeois, mais pour cinq personnes... c'est maigre.

— Où voyez-vous cinq personnes ? Quatre.

— Et le zouave ? Le zouave auquel vous avez parlé, ainsi que votre dame ; le zouave auquel vous avez offert un verre, et qui m'a tant rasé le long de la route. Jamais je n'ai été si embêté.

— Le zouave ? mais nous ne le connaissons pas. Il n'est donc pas votre ami ?

— Mon ami ! ce galvaudeux ! Ah bien ! vous allez voir !

Nos compagnes, à cette révélation inattendue, se roulaient, secouées par les transports d'une joie délirante, le cocher faisait dégringoler l'intrus du haut de son siège, et, tandis qu'un rassemblement se formait, le zouave titubant continuait sur le trottoir à expliquer :

— Mais, sacré Arbico, faut-il que tu sois tourte !
Je t'ai dit tout le temps : au fort de l'Est ! au fort de
l'Est ! mon vieux. C'est pourtant facile à comprendre.

LE VIEUX SERVITEUR



INSTALLÉS dans leur château des Égrillettes, en pleine forêt de Compiègne, château loué pour la saison avec chasse, parc, potager, salon orné de portraits d'ancêtres, etc., etc., monsieur et madame Ricampin (de la maison Ricampin et C^{ie}, cuirs comprimés) s'étaient efforcés d'avoir des séries d'invités, comme jadis le souverain, aux époques de luxe et de corruption impériale.

Cela n'avait pas très bien réussi ; beaucoup de gens, en recevant l'invitation, qui portait au verso l'heure des trains de la ligne du Nord, s'étaient, d'un commun accord, sentis subitement indisposés. Pourtant, on avait eu quelques rastaquouères, quelques petits jeunes gens désireux de tirer le faisan, et quelques parasites ravis d'être débarrassés pendant huit jours des soucis de la vie matérielle. En effet, aux Égrillettes, les chambres étaient fort confortables, la cuisine soignée et la cave excellente, toutes choses fort appréciées. Devant les refus, Ricampin ne se rebutait pas.

— Bah ! disait-il avec philosophie, Paris ne s'est pas bâti en un jour. En somme, c'est notre première année. Quand on saura comme on est bien aux Égrillettes, on y viendra. C'est une question de temps et de patience. Pour le moment, c'est évidemment un peu mélangé, mais plus tard, nous améliorerons.

— Oui, répondait la bonne Virginie Ricampin, dans l'avenir, il faudra un peu *traire* notre société.

Aussi, la joie du ménage fut-elle très vive, en recevant un beau matin la lettre suivante du vicomte d'Ocaze-Déthé :

« Chère madame,

» J'ai reçu votre aimable invitation me conviant à passer une semaine aux Égrillettes, dans la première quinzaine d'octobre, et je m'empresse de vous annoncer que je l'accepte avec le plus grand plaisir. Je vous arriverai le lundi 6 octobre, par le train de cinq heures, avec mon fidèle Sébastien, un vieux serviteur qui m'a vu naître, et qui est depuis plus de trente ans dans la famille. Il ne me quitte jamais, et je ne saurais voyager sans lui, car il connaît toutes mes petites habitudes, et je suis déjà maniaque comme un vieux garçon.

» En vous envoyant tous mes remerciements, je vous prie, madame, de me rappeler au bon souvenir de M. Ricampin, et vous prie d'agréer mes plus respectueux hommages.

»VICOMTE D'OCAZE-DÉTHÉ.»

— Ah ! ah ! s'écria triomphalement M. Ricampin, ça mord ! On ne pourra plus dire que nous ne recevons que des tompins. Un d'Ocaze-Déthé ! Pas des parvenus, ceux-là ! Des gens qui ont depuis trente ans le même domestique ! Hein ! quel exemple, pour nous qui ne pouvons jamais garder les nôtres un mois.

— Il faudra être très aimable pour ce digne Sébastien. D'abord, cela fera plaisir à notre hôte, et, puis, des serviteurs comme ceux-là sont des exemples.

Et alors, le lundi suivant, M. Ricampin montait dans le landau attelé en poste, avec le cocher en postillon et les deux percherons à queue nouée – ça se fait beaucoup à Compiègne – pour aller, en grand tralala, chercher le vicomte d'Ocaze. À la gare, il rencontrerait évidemment quelques hobereaux du voisinage, et leur répondrait négligemment à la demande traditionnelle :

— Vous allez à Paris ?

— Non, je viens chercher *mon excellent ami*, le vicomte d'Ocaze, qui arrive flanqué de son fidèle Sébastien... un vieux serviteur depuis trente ans dans la famille... L'espèce devient rare.

— À qui le dites-vous ?

À cinq heures, le vicomte faisait, en effet, son apparition et sautait du train ; il avait fort bonne façon avec son complet marron, ses leggings et son feutre bossué ; M. Ricampin ne put s'empêcher de trouver que, même dans cette tenue de chasse, il avait beaucoup plus grand air que lui, boudiné dans sa jaquette « de cérémonie ». Mais, ce qui marquait tout à fait bien, c'était le vénérable Sébastien, avec ses favoris mousseux, à la vieille mode, sa chevelure toute blanche, d'un beau blanc d'argent, et le sourire fin et diplomatique d'un homme habitué à servir les grands de la terre. C'était en même temps correct et discret. Il suivait, à distance respectueuse, portant l'étui à fusil sur l'épaule gauche et le sac de cuir dans la main droite, mais sans aucune servilité dans l'attitude. On sentait qu'il accomplissait plutôt un devoir d'homme de confiance qu'un service de domestique.

Ricampin s'était avancé au-devant du vicomte, les deux mains tendues, avec de bruyantes démonstrations d'amitié destinées à être vues et entendues du flot de voyageurs élégants qui ralliaient, à cette époque de l'année, en leur bonne ville de Compiègne, puis il se tourna vers un facteur, et lui dit d'une voix tonnante :

— Voyons, qu'est-ce que vous attendez pour débarrasser *monsieur* Sébastien? Débarrassez donc monsieur Sébastien?

— C'est bien! On va débarrasser monsieur Sébastien, répondit le facteur goguenard, tout en s'emparant du fusil et du sac, ce qui rendit au domestique, avec l'usage de ses bras, une démarche d'homme libre. Il allait monter sur le siège, à côté du postillon, mais Ricampin fit observer que la nuit tombait, que les soirées étagent fraîches, et que, pour le vieux serviteur, il valait mieux entrer dans l'intérieur de la voiture, où il serait à l'abri.

— Comme vous voudrez, dit d'Ocaze en souriant.

Les trois hommes s'engouffrèrent dans le landau, les deux maîtres dans le fond, et Sébastien, très digne et très à son aise sur la banquette de devant. Il commençait à trouver qu'on venait dans une bonne

maison, et, tandis que les percherons trottaient vers les avenues, il avait la sensation très nette qu'on allait vivre fort confortablement chez des gens aimables et cossus. Cette pensée se trouva corroborée par madame Virginie Ricampin, qui, sanglée dans une robe en toile à plis brodés de pois, attendait avenante, sur le perron des Égrillettes, telle la châtelaine des temps féodaux attendait le chevalier ramenant au manoir quelque frère d'armes, ou quelque joyeux troubadour chargé d'égayer les longues soirées d'hiver.

Il y eut force saluts, baisemains et salamalecs, puis Virginie conduisit son hôte à sa chambre, une magnifique pièce au rez-de-chaussée, avec salle de bain, cabinet de toilette et petit salon de travail; puis, ouvrant une porte du fond, elle ajouta, d'un ton triomphant :

— Ça c'est la chambre de Sébastien. J'aurais pu le mettre dans les combles, où il existe de fort belles chambres de domestiques, mais je sais que vous avez plaisir à avoir votre vieux serviteur sous la main, et je n'ai pas voulu vous en séparer. N'est-ce pas, Sébastien, que vous serez content d'être avec votre cher maître ?

— Certes, madame, dit Sébastien en s'inclinant, à mon âge, on n'est plus ingambe, et j'aime toujours mieux rester en bas, rapport aux étages. Et puis, cela facilitera le service de monsieur le vicomte.

Le dîner fut fastueux, servi par un nombreux personnel en culotte courte, et la soirée se passa agréablement dans le grand salon, sous l'œil paternel des ancêtres peints par Vanloo, et qui, cuirassés et empanachés, ressemblaient fort peu à M. Ricampin. On se sépara sur le coup de onze heures, car on devait, le lendemain, se lever de bonne heure pour chasser au bois ; mais Virginie, sur son lit Henri III, se tourna et se retourna avec inquiétude, car une chose la tracassait. Elle avait complètement oublié de demander à M. d'Ocaze-Déthé ce qu'il prenait, le matin, à son petit déjeuner, et, le sachant maniaque, elle aurait voulu lui servir son breuvage accoutumé. Aussi, dès l'aurore, elle endossa un léger saut-de-lit, qui bombait sur ses majestueux appas, et, par l'escalier de service, elle se dirigea, à pas étouffés, chez Sébastien. Elle trouva le fidèle serviteur occupé à graisser une paire de brodequins de chasse.

— Mon cher Sébastien, lui dit-elle, la bouche en chose de poule, pardonnez-moi de vous déranger, mais, vous, qui connaissez les habitudes de M.

d'Ocaze, renseignez-moi, je vous prie, sur ce qu'il prend le matin en se levant : thé, café, chocolat, pain grillé, ou croissant avec beurre ?

Sébastien releva sa belle tête blanchie sous le harnois et répondit :

— Mon Dieu, il me serait bien difficile de renseigner madame à ce sujet.

— Comment ça !

— Dame ! monsieur m'a loué seulement pour huit jours, temps du déplacement, et je suis entré à son service hier soir.

LE BOURGEOIS



ON CAUSAIT l'autre soir, au cercle, des deux récentes pièces : *Petite Amie*, et *Boule de Suif*, représentées à la Comédie-Française et chez Antoine. Bien entendu, chacun jeta la pierre au bourgeois, à l'ignoble bourgeois, si détesté de Gustave Flaubert, le maître de Maupassant ; on évoqua les souvenirs de la monarchie de Juillet, temple de la bourgeoisie repue ; on parla du roi-citoyen en perruque et de son parapluie légendaire.

— Oui, s'écria le peintre Max Petrus, en agitant sa chevelure mérovingienne, il n'est pas mauvais que quelqu'un se lève de temps en temps pour flétrir au théâtre ce bourgeois à idées étroites, à intransigeance obtuse, réfractaire à toute idée de générosité, de tolérance, de pitié ou de grand art. Sus au bourgeois !

— Y a-t-il rien de plus méprisable que cette ménagère qui s'agite contre la pauvre Boule de Suif, dit le colonel d'Authoire. Ah ! les sales gens !

— Et ce Pierre Logerais, réduisant au désespoir son fils André et la pauvre petite Marguerite. Quel gredin !

Pendant ce temps, maître Vertuchat notaire, souriait béatement, dans sa cravate blanche, tout en tournant ses doigts sur un petit bedon arrondi.

— Et vous, maître Vertuchat, vous ne dites rien ! Vous défendez le bourgeois.

— Mais... oui, messieurs, je suis un vieux bourgeois de France, et, je n'hésite pas à le proclamer, je me sens l'âme absolument bourgeoise.

Il y eut un *tolle*, mais le notaire continua, très calme :

— Oh ! je sais bien que la cause est ardue à défendre et que la raison a toujours tort contre l'amour, devant un public de spectateurs attendris. Dans ma petite jeunesse, quand on jouait au Gymnase la *Dame aux Camélias*, il n'y avait pas assez d'invectives pour accueillir le père Duval arrivant, chez Marguerite Gauthier, le chapeau sur la tête. Plus tard, il ôta son chapeau – ce qui était déjà une concession – mais il ne se rendit pas, pour cela, plus sympathique. Cela se comprend : il était le trouble-fête, l'empêcheur de s'aimer en rond, la morale bourgeoise venant, en cheveux blancs, interrompre le joli

roman de deux êtres jeunes, beaux, sympathiques, échangeant sous les rians ombrages d'une villa, les caresses qui grisent et les baisers qui font tout oublier. Seulement, la villa était payée par un autre, et Marguerite vandalises bijoux pour vivre avec Armand. Est-ce que le père Duval n'avait pas le devoir strict de faire cesser cette situation scabreuse, déshonorante ?

— Permettez. La situation de *Petite Amie*, n'est pas la même. Sa Marguerite, à lui, n'était pas une dame aux Camélias. Il l'avait eue sage et ne mangeait pas, avec elle, l'argent des amours extérieures.

— Bah ! il vivait sur les mille francs que le père avait alloués à la pauvre fille, comme indemnité, et ce n'était pas mieux. Mais réfléchissez un peu, sans vous laisser influencer par le prestige de la jeunesse et de l'amour, et mettez-vous à la place de Pierre Logerais. Voilà un bonhomme qui a sué sang et eau pour conquérir à son fils ce qu'on est convenu d'appeler une bonne situation sociale ; non seulement, il lui a gagné l'argent qui lui assurera un jour la dignité et l'indépendance, mais il lui a fait donner une éducation qui permettra plus tard au fils du petit commerçant de la rue du Caire de faire bonne figure dans le monde. Et tout ce travail, tous ces ef-

forts en vue d'un but à atteindre – but qui a son idéal en somme – seraient anéantis parce qu'une petite ouvrière de magasin a eu une frimousse qui a plu au jouvenceau, et qu'elle a été assez naïve, ou assez rouée pour se faire faire par lui un enfant ? Est-ce que le père de famille ne doit pas, par tous les moyens possibles, s'opposer à ce collage définitif, ou à cette union qui sera, pour l'avenir, une éternelle entrave ! Voyons, messieurs, la main sur la conscience, quel est celui d'entre vous qui, dans un cas semblable, n'agirait pas comme le père Logerais ?

– Le bonheur des enfants, avant tout, objecta Max Petrus. C'est un vilain cadeau que la vie ; quand on l'a fait à quelqu'un, on doit l'en dédommager en l'aimant trop.

– Oui, répliqua Vertuchat, et l'inconvénient est que l'enfant devenu homme se trouve exigeant en fait de bonheur ; partant, il souffre davantage. Le devoir des parents, c'est de prévoir pour ceux qui ne prévoient pas, parce qu'ils n'aperçoivent que la minute actuelle, et ne goûtent que la douceur de l'heure présente. Ils savent, eux, que la petite ouvrière si fraîche, si désirable, dont les lèvres sentent si bon, et dont la possession est si délicate, deviendra une vieille femme, avec un gros ventre, et des traits ava-

chis, et, qu'une fois l'amour envolé, le mari fera des réflexions navrantes sur le guêpier dans lequel il s'est imprudemment fourré. Avec les idées d'André, on aboutit au gâchis, à la glorification de l'amour libre, au désordre et au divorce. Avec les idées de Pierre on fonde une société, solide, hiérarchique, ascendante, s'élevant par l'ordre et le travail, et concourant à la puissance de la patrie.

— Admettons la thèse de Brieux, et excusons, si vous le voulez, le père Logerais ; mais que dites-vous des bourgeois de Maupassant, de ce dédain pour la pauvre Boule de Suif qui les a nourris, qui les a libérés, en payant leur rançon de son corps ?

— La glorification de la fille de joie, c'est de la littérature. Victor Hugo avait déjà voulu réhabiliter Fantine, dans les *Misérables* ; mais que diable ! il faut bien admettre que la prostitution, c'est-à-dire la vente de son corps, au premier venu, pour de l'argent, est un métier infamant. Croyez-vous, d'ailleurs, vraiment, que mademoiselle Boule de Suif ait tellement souffert, en passant la nuit dans les bras d'un officier prussien, jeune, vigoureux, et qu'on nous présente comme très beau garçon. Elle avait dû en voir bien d'autres dans la maison close du Havre, où elle retournait prendre son service. Vous

m'objecterez le patriotisme, la honte de se donner au vainqueur, à l'envahisseur étranger... ce sont des sentiments bien élevés, et des délicatesses d'âme qui doivent forcément disparaître après quelques années de servilité galante. Évidemment, il eût été plus digne de la part des bourgeois, de supporter la faim, de se contenter des pommes de terre cuites à l'eau de l'aubergiste et de ne pas avoir recours aux provisions de la prostituée; mais le bourgeois n'est pas héroïque, et je vous concède qu'il ne faut lui demander ni les grandes abnégations ni les grands sacrifices. Il avait faim, et il a cédé à la tentation du ventre; mais s'ensuit-il que, le lendemain, mesdames de Beville, Loiseau et Lamadan, bourgeoises revêches, peut-être, mais ayant une situation sociale régulière devaient faire leur meilleure amie de mademoiselle Boule de Suif, en reconnaissance de sa viande froide et de ses ronds de saucissons. Certes, le cœur se serre, en voyant la bonne grosse créature, si gaie, si avenante, si bonne, ayant le cœur et... le reste sur la main sangloter toute seule au coin de l'âtre; mais cet attendrissement est bien artificiel. L'auteur agit sur nos nerfs au détriment de notre bon sens et de notre raison. Il n'y a pas de société possible si l'on admet l'égalité entre la matrone qui file la laine, garde

la maison, fait des enfants légitimes – même si elle trompe son mari – et les irrégulières qui vendent leurs caresses, désorganisent les ménages et procèdent des bâtards non numérotés. On peut taper sur la bourgeoisie ; aujourd’hui que la noblesse a perdu toute son influence chevaleresque, elle est, avec son égoïsme pratique, ses idées d’ordre, et sa morale étroite, le dernier rempart contre les appétits brutaux, la désorganisation sociale et le rut de la Bête, par un grand B.

– Bah ! cette vertu n’est qu’une façade, dit le peintre en haussant les épaules. Les bourgeoises ont des amants et les bourgeois font leurs petits coups en sourdine. Il n’y a que l’hypocrisie en plus, voilà tout.

– Hé ! hé ! dit Vertuchat, c’est déjà quelque chose.

L’hypocrisie est un hommage
Que le vice rend à la vertu.

... Et, comme c’était l’heure de se rendre chez sa maîtresse, la petite Gaby, des Folies-Marigny, le notaire nous salua, et se retira, toujours très correct, et souriant dans sa cravate blanche.

LES FRÈRES RONTAILLAC



ON PARLAIT l'autre soir de l'affaire Humbert – on ne peut pas toujours causer « petites femmes » et l'on évoquait les anecdotes sur les trucs de la bande en se rappelant le couplet si drôle chanté par Polin dans la dernière revue :

Ah ! les Humbert, les Humbert, les Humbert,
Le père, la mère, la fille,
Ah ! les Humbert, les Humbert, les Humbert,
C'est une bien belle famille !...

— Évidemment tout cela serait très drôle ; s'i ! n'y avait pas la question de la Rente viagère, dit le général Rubas du Rampart ; je suis un peu de l'avis de Musset qui s'indignait de voir de pauvres charbonniers venant perdre en quelques minutes, à la roulette, le labeur d'une année, et je dirais volontiers comme lui :

Par donnez-moi, Seigneur,
Ces pauvres charbonniers, je les ai sur le cœur.

— Messieurs, nous dit le docteur Morlière, cette fois c'est une rente viagère qui a escroqué l'argent du petit monde, mais parfois, il se trouve quelque ingénieux gremlin pour s'efforcer d'escroquer une rente viagère. J'ai été mêlé de très près à une histoire de frères assez curieuse, qui pourrait figurer avantageusement à la suite des aventures des frères Crawford.

— ConteZ-nous ça, docteur, c'est tout à fait d'actualité.

— Eh bien, voici : j'étais alors très jeune docteur et j'avais rencontré, à Aix-les-Bains, un certain Marius Rontailiac, gros commerçant en vins, le vrai méridional à barbe noir-bleu, aux cheveux frisés et avec cela une faconde extraordinaire. Aimable homme, d'ailleurs, aimant les bons crus, la vie facile, les jolies femmes et les soupers de la Villa des Fleurs. J'ai toujours eu un faible pour les méridionaux ; leur imagination créatrice m'amuse, et leur éloquence pleine de vibrations et de redondances fait ma joie. Avec eux, on comprend le mot que Daudet avait emprunté à Gambetta : « Moi, quand je ne parle pas, je ne pense pas. » Il y a dans leurs discours, de l'ail, du piment et du soleil, et cette grisante joie de vivre est cent fois plus séduisante que le flegme sérieux des gens du Nord.

« Donc, je m'étais assez lié avec ce Rontaillac, entre deux banques, relation de ville d'eau à laquelle je n'attachais pas grande importance ; pourtant, en nous quittant, je lui jurai de ne jamais acheter mon vin ailleurs que chez lui, tandis que lui me promettait de n'avoir, le cas échéant, jamais d'autre médecin que moi. Bref nous avons échangé nos cartes, avec une mutuelle promesse de nous revoir à Paris.

»— Je vous présenterai mon frère Numa, le cadet, me disait-il, tout à fait moi en glabre, car suivant la mode nouvelle, il se fait raser ; cela lui donne une belle tête romaine, coquin de sort ! Ah ! je l'aime bien, mon cadet, et, si je venais à mourir, il ne serait pas malheureux, j'ai contracté une assurance sur la vie de cent mille francs qui mettrait le *pitchoun* à l'abri du besoin.

— C'est de la bonne prévoyance.

» De retour à Paris, j'avais tout à fait oublié mon méridional, lorsqu'un beau jour, je reçus la visite d'une concierge qui me pria de venir ainsi que je l'avais promis, donner mes soins à M. Marius Rontaillac, qui était au plus mal. La bonne femme m'apportait une carte sur laquelle une main tremblante avait écrit : « Venez vite ! » Je saute dans un fiacre et je cours à l'adresse indiquée ; je trouve mon

Marius dans l'état comateux le plus complet ; lui que j'avais vu si vibrant, si exubérant à Aix, était dans une prostration inquiétante, et c'est à peine, s'il put me reconnaître.

«— C'est la fin, me dit-il d'une voix faible, en me tendant la main, et le pauvre Numa, le frerot qui n'est pas arrivé ! Je vais mourir sans avoir pu l'embrasser.

«— Mais non, voyons, vous n'en êtes pas là.

» Pourtant le teint était livide, la respiration oppressée, et la barbe noire semblait ronger le visage. Après cet effort pour parler, le malade retomba en arrière et j'entendis comme une sorte de râle. C'était l'agonie qui commençait. Je laissai pour la forme une ordonnance entre les mains de la concierge, puis je rentrai chez moi, car c'était mon jour de consultation. J'étais à peine dans mon cabinet depuis une heure, que mon domestique m'apporte une carte :

NUMA RONTAILLAC

«— C'est le frère ! m'écriai-je, faites entrer.

» Et je vois devant moi un gaillard glabre, qui ressemblait traits pour traits à Marius, barbe en moins. Même profil, mêmes cheveux frisés, même voix. Enfin, comme frères, on pourrait se ressembler

de plus loin. Il avait d'ailleurs un mouchoir sur les yeux et paraissait en proie à une vive affliction.

»— Monsieur, me dit-il, je suis le cadet, Numa, le frère de ce pauvre Marius qui vous estimait. J'ai pu arriver à temps. Il vient d'expirer dans mes bras.

»— Je l'avais trouvé très bas, mais je n'aurais pas cru, quand même, qu'il se serait éteint si vite, fis-je, vaguement contristé par la soudaineté de la catastrophe.

»— Il a eu une suffocation. Alors, comme c'est vous qui l'avez soigné, je viens vous demander un certificat de décès. Le cher Marius m'avait assuré sur sa vie pour cent mille francs.

»— Oui, je le sais, il m'avait parlé de cela, jadis, à Aix-les-Bains. Ah ! monsieur, il vous aimait bien, et comme il vous ressemblait !

» Le cadet eut une nouvelle crise de larmes, et moi, sans défiance, je donnai le certificat demandé, et j'indiquai comme cause de la mort une congestion causée par une rupture cardiaque. Il emporta mon papier, mais il n'était pas parti que je songeai à l'incorrection complète de mon procédé. En somme je délivrais un certificat de décès, sans même avoir vu le cadavre. Cela pouvait m'exposer à des ennuis, la corporation pouvait m'accuser de légèreté, de né-

gligence, et je pouvais recevoir au début de ma carrière, un blâme mérité, qui, plus tard me nuirait dans l'exercice de ma profession. Pourtant le cadet avait un air très ému, et il était certainement son frère. Tout à fait Marius sans barbe. J'aurais presque trouvé qu'il lui ressemblait trop. Et la Compagnie qui allait avoir à verser les cent mille francs ne serait-elle pas capable de me chercher chicane ?

» Bref, pris de scrupule, je renvoie précipitamment un client qui m'attendait depuis une heure dans le salon, je saute sur mon chapeau, et je me rends chez Marius Rontailac, pour aller voir mon mort et être en règle avec la loi et ma conscience. Je trouve la porte fermée à clef, avec un mot d'avis, épinglé pour avertir du décès subit du locataire. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je cours chez un commissaire de police, je lui explique mon cas, mon imprévoyance de jeune docteur suivie bientôt de regrets et d'inquiétude. Bref, il consent à me donner l'autorisation de faire ouvrir par un serrurier. Je pénètre dans la chambre, dont les rideaux étaient tirés, et, dans la pénombre, j'aperçus, gisant sur le lit, une forme vague qui se profilait sous la couverture. Je m'approchai pour reconnaître mon Marius, et je

trouvai... deux traversins liés ensemble. C'était le cadavre de Rontailiac !

» Et pendant que je restais abasourdi devant ce dénouement, j'entendis quelqu'un, dans l'escalier, qui sifflait un petit air guilleret, et je vis entrer le glabre Numa, qui parut fort étonné en me voyant.

»— Eh bien! le corps de votre frère? lui demandai-je. Où est-il donc ?

»— Té! vous pensez bien que je n'allais pas le garder ici, le pauvre !

»— Mais où l'avez-vous envoyé ?

»— Dans le pays de la maman, là-bas, là-bas, dans notre bastide, du côté de Palavaz (Hérault).

»— Voyons, vous êtes un farceur. Il n'y a aucun décès, et pas d'autre cadavre que ces deux traversins que je viens de découvrir. C'est vous qui êtes Marius Rontailiac et vous allez déchirer le certificat que je vous ai délivré.

» Mon méridional hésita une minute, puis il éclata de rire :

»— Allons, docteur, vous me faites perdre cent mille francs, mais elle est bien bonne, tout de même. Avouez que je suis beau joueur.

» Et, tranquillement, comme s'il s'agissait d'une simple représentation ratée, il déchira mon papier,

tira les rideaux de la fenêtre, et délia les deux traversins – tout ce qui lui restait de son pauvre frère.

» C'est égal, la Compagnie d'assurances sur la vie l'a échappé belle, et qui sait si, par la suite, cet ingénieux Marius n'a pas trouvé autre chose.

LA RUSE DE NINETTE



NINETTE BARGY, vous savez, la gentille Ninette Bargy, celle qui détaille le couplet de café-concert comme personne, et qui dit si drôlement :

Je fais maigrir les gros messieurs,
Par un trait'ment très rigoureux,
Je suis masseuse !...

est, cette année, un peu inquiète. Pour être restée un peu trop longtemps à Bruxelles, au Palais d'Été, elle n'a trouvé, à son retour, aucun engagement, ni aux Folies-Tartigny, ni à l'Alhambra, ni au Café des Princes, les seuls établissements où une étoile de sa grandeur puisse décentement se montrer pendant la saison estivale. Fallait-il donc laisser dans les tiroirs les corsages suggestifs, décolletés jusqu'aux reins, moulant la taille invraisemblable – quarante-neuf centimètres – cette taille qui lui avait fait dire un jour, par un directeur facétieux :

– Ah! mademoiselle, comme vous devez bien faire les malles!

— Pourquoi, mon cher directeur ?

— Parce que vous savez faire tenir beaucoup d'objets en si peu de place.

Et les jupons courts, froufrounants, s'arrêtant au genou, et les bas de soie à côtes de melon, avec des papillons brodés s'envolant tout le long de la couture, une ascension vers la fleur paradisiaque, est-ce qu'ils ne verraient pas le jour ? Comme ce serait triste ! Et enfin, il y avait la question du cachet, le bon argent, fruit d'un travail honnête et consciencieux, avec lequel on pourrait ensuite acheter des jolis costumes, pour aller en août à Trouville, à Aix ou à Ostende, en indépendante, le rêve ! Et tout cela manqué à cause d'un petit Foulquemont, lieutenant aux guides, dont elle avait été assez sotte pour se toquer, dans la ville du bon *Liopold*. Ah dame ! c'est qu'il portait si crânement le pantalon amarante à doubles bandes d'or, le spencer vert à tresses et le bonnet de police incliné sur l'oreille. Personne comme lui pour descendre la rue Montagne-de-la-Cour en laissant traîner son sabre et en faisant résonner ses éperons sur les dalles sonores. Évidemment, il était très gentil, il avait envoyé beaucoup de fleurs au Palais d'Été, mais tout cela n'était pas sérieux, le métier avant tout, et maintenant il fallait,

autant que possible, ne pas perdre sa saison dans une oisiveté décevante et peu profitable.

Fallait-il écrire à MM. Bodin et Cadart, directeurs des Folies-Tartigny, ou à M. Dudemy, directeur du Café des Princes ? Les deux établissements avaient du bon. Dans l'un, on était à l'abri et l'on avait moins d'émission de voix à donner ; mais, dans l'autre, en cas de chaleur seulement, on avait plus de bruit, plus de potin, toutes choses dont est faite la gloire. Certains dimanches, avec les pipos, les cyrards et les potaches, tournent en véritable apothéose... D'un autre côté, certains samedis aux Folies-Tartigny, avec la corbeille de loges remplies de grandes demi-mondaines, endiamantées et en toilettes catapultueuses, avaient un rude éclat. Et après la représentation, quelle entrée triomphante on faisait chez Maxim's, en bonne fille, pas poseuse ; pas grisée par le succès, avec un sourire avenant qui disait :

— Eh bien ! oui, mes enfants, c'est la talentueuse Nénette Bargy, tout simplement, et pas plus fière pour cela. Je daigne accepter à souper.

Mais, pour cela, il fallait chanter ; chez qui ? la divette restait aussi perplexe, aussi indécise entre les deux établissements que l'âne de Buridan entre les

deux bottes de foin. Tout à coup, elle eut une idée qu'elle trouva géniale.

Elle écrivait aux deux directeurs en rivalité, en leur proposant en même temps la botte et en les excitant l'un contre l'autre par une crainte de sur-enchère. Elle se pencha sur sa petite table laquée blanche – très modern style – et, ayant choisi son plus beau papier vert-nil, elle écrivit, la bouche plissée par un sourire énigmatique :

« Mes chers directeurs,

» Monsieur Dudemy m'offre un cachet de six cents francs par soirée pour chanter au Café des Princes, mais, je vous l'avouerai en toute franchise, je redoute l'humidité pour mon diamant, et je préférerais beaucoup donner des représentations aux Folies-Tartigny, qui est un véritable théâtre, et où vous avez su attirer un public si élégant. Donc, à égalité de prix, je n'hésiterais pas, et je vous donnerais la préférence.

» En attendant votre réponse, croyez, mes chers directeurs, à mes sentiments les plus dévoués.

» NINETTE BARGY.»

Quand ce fut fini, elle prit une seconde feuille de papier mauve tendre – comme cela, on ne commet pas d’erreur d’enveloppe – et elle écrivit :

« Mon cher Dudemy,

» Messieurs Bodin et Cadart m’offrent un cachet de six cents francs par soirée pour chanter mon répertoire aux Folies-Tartigny, et peut-être jouer le principal rôle dans quelque opérette, où, paraît-il, mon soprano ferait merveille ; mais, je puis vous l’avouer, j’aimerais bien mieux aller chez vous, où vous avez des numéros si artistiques, avec un public chaleureux et bon enfant. Et puis, pas de répétitions, la journée libre, tout cela me tenterait beaucoup. Donc, à prix égal, je n’hésiterais pas à vous donner la préférence. Qu’en dites-vous ?

» En attendant votre réponse, croyez, mon cher Dudemy, à mes sentiments les meilleurs.

» NINETTE BARGY. »

C’était, ma foi, très bien combiné, chaque directeur devant, sans doute, s’empresse d’enlever l’étoile à son confrère, dans cet esprit de concurrence qui est l’âme du commerce. Malheureusement, le malheur voulut que Dudemy eût, ce matin-là précisément invité à déjeuner son confrère Bodin, avec le-

quel il était très lié, pour régler une question de numéro de revue. Au dessert, il lui dit négligemment :

— À propos, Bodin, est-il vrai que vous proposez six cents francs par soirée à mademoiselle Ninette Bargy pour chanter chez vous ?

— Et vous ?

— Comment, et moi ?

— Oui, voici la lettre que j'ai reçue ce matin.

— Et moi, voici la mienne, datée du même jour.

Les deux directeurs échangèrent leurs lettres, puis ils se mirent à rire, en se regardant comme deux augures.

— Ah ! c'est égal, elle est bien bonne ! dit Dude-my, mais je ne marche pas. Et vous ?

— Moi, j'ai les jambes en caoutchouc, comme disait Brasseur, répliqua Bodin.

Et, sur l'heure, demandant du papier à lettre au maître d'hôtel, les deux confrères, très en gaieté, écrivirent sur la table même du déjeuner :

« Chère grande artiste,

» Comme vous avez raison ! C'est très humide chez moi, le soir. Il n'y a pas à hésiter : acceptez les propositions de MM. Bodin et Cadart, et agréez tous mes respects.

» DUDEMY. »

En même temps Bodin écrivit :

« Chère étoile

» Ma troupe est au complet, hélas ! Signez donc, sans remords, le bel engagement que vous propose Dudemy. Au premier soir, j'irai fumer une cigarette au Café des princes et vous applaudir.

» Tout votre,

» BODIN ET CADART. »

Les deux lettres arrivèrent, en même temps, chez Ninette, portées par deux petits chasseurs, l'un vêtu de vert et l'autre de mauve, mais qui se ressemblaient comme deux frères. Elle eut tout de suite l'intuition de ce qui s'était passé.

— Allons, dit-elle avec philosophie, ça n'a pas pris, mais ça pouvait prendre. Je vais retourner voir Foultemont, mon joli petit lieutenant des guides. Je crois que ça lui fera un rude plaisir, et moi, ça ne me sera pas désagréable. La vie est si courte, et l'amour est si bon !

Et voilà pourquoi nous n'entendrons pas Ninette Bargy, ni aux Folies-Tartigny, ni au Café des Princes,

chanter, court vêtue, la douce romance aux paroles
de rêve :

Je fais maigrir les gros messieurs
Par des moyens très rigoureux.
Je suis masseuse !...

LES MOIS DANGEREUX



COMME LA NUIT tombait dans le parc, madame de Noirmont, assise dans son rocking-chair, nous dit :

— Voyez-vous, c'est un moment dangereux pour nous que ces deux mois d'août et de septembre, pendant lesquels la vie familiale cesse brusquement pour faire place à une existence en l'air et dévoyée, au milieu des promiscuités des villes d'eaux et des séductions des plages à la mode.

Oserions-nous avouer les idées qui passent dans notre tête alors que notre femme de chambre entasse dans nos malles tous ces costumes et toutes ces blouses, toutes ces mousselines et tous ces crépons, tous ces petits collets ruchés, et, dans la grande chapelière, tous ces chapeaux audacieux, conquérants et fous ? (Ralliez-vous à mon panache blanc !) À quelles épreuves seront soumis ces jupons froufrounants garnis de nœuds de satin et de valenciennes, ces chemises diaphanes dont les trous sont garnis de rubans de couleur tendre ! Quel magnétisme pervers

exerceront ces bas brodés à fleurs multicolores, au hasard des ascensions en mail ou en yacht ? Nous marchons vers l'inconnu, vers cet idéal « avec des moustaches brunes ou blondes » dont a parlé un peu intempestivement le maire de Charleville, et, à tout hasard, nous voulons partir bien armées en guerre.

Ce n'est plus la vie réglée heure par heure, avec ses habitudes et ses devoirs, dans la monotonie du tran-tran des choses, dans la quiétude résignée du ménage, au milieu du décor des vieux meubles, sous les yeux sévères des ancêtres qui vous regardent dans leurs cadres. C'est, du jour au lendemain, le campement dans la chambre d'hôtel, sans un livre, sans un bibelot, où rien ne vous retient ni ne vous préserve, dans un lit banal dont les rideaux semblent avoir gardé je ne sais quels relents de musc, côte à côte avec des filles dont les pâmoisons bruyantes et tarifées nous parviennent à travers les cloisons comme une incitation à la débauche.

Et nous ne pensons plus qu'à une chose : sortir bien vite de cette chambre malsaine, où chaque minute passée prisonnière nous semble une minute perdue, et nous jeter à notre tour en plein brouhaha. Devant la glace, parfois rayée de noms comme celle d'un cabinet particulier, nous faisons cinq toilettes

par jour, nous dévêtant avec fièvre et cherchant à copier les autres, celles qui osent ces modes capables d'attirer l'attention du mâle. Jusqu'ici, nous avons montré nos oreilles délicates et finement ourlées ; mais pourquoi ne pas essayer, nous aussi, les bandeaux des préraphaélites, les coiffures à la Botticelli ou à la Carpaccio ? Un peu de rouge aux lèvres fait joliment bien sous la voilette de tulle d'application, et l'on a beau dire, rien ne souligne le regard comme un soupçon de kohl sous les paupières. Le soir, ne serait-il pas dommage de cacher ces épaules merveilleuses, et, la chaleur aidant, ne sommes-nous pas excusables d'échancrer le décolletage du corsage un peu plus bas qu'il ne faudrait ? Tant pis, ou plutôt tant mieux, si l'épaulette glisse et si, parfois, dans l'atmosphère énervante des bals, nous sentons le poids des regards sur nos chairs nues !

Ah ! ces demoiselles veulent la lutte ? Eh bien, nous l'acceptons fièrement. Et la bataille commence dès le matin, sur les planches, à la potinière, se continue dans l'après-midi, aux courses, au polo, au tennis, pour s'achever, le soir, dans les dîners de villa à villa ou dans les représentations du casino. C'est une vie brûlée, factice, où nous n'avons pas le temps de songer ni de réfléchir et où nous nous laissons

dire et proposer les choses les plus folles du monde avec cette indulgence attendrie, cette sérénité que l'on éprouve un peu à l'aurore, dans la griserie d'un souper, pour son danseur de cotillon.

Tout conspire contre nous : l'air vif, qui élargit nos poumons et nous fouette le sang ; les douches sur les reins ou les bains à la lame, qui exacerbent notre système nerveux ; les repas cantharidés, où les maîtres d'hôtel s'éberluent à nous confectionner leurs mets incendiaires arrosés des crus les plus capiteux et, surtout, surtout, la présence continuelle de l'amoureux, de l'homme qui nous désire, qui nous veut et qui nous le dit, sans que nous pensions même un instant à nous en indigner.

Le soir, alors que le soleil empourpre l'horizon, alors que les petites bougies à abat-jour roses semblent, au-dessus de chaque table, comme des papillons lumineux voletant au milieu des cristaux et des fleurs, dans le tohu-bohu affairé des garçons, au milieu des éclats de rire, du fracas de la vaisselle et des bouchons de champagne sautant en l'air, comment nous montrer farouches ou sévères ? Les coudes sur la table, nous sentant jolies, envahies par un bien-être indéfinissable, nous écoutons, nous laissons dire, riant aux anges, tandis que le pétitement

des vins et la digestion nous conseillent tous les abandons et toutes les faiblesses.

Parfois, la grande salle à manger de Paris nous revient à l'esprit avec ses boiseries sombres, ses bahuts de chêne et ses dressoirs ornés de la vieille argenterie familiale. Comme elle nous paraît triste ! Quel vide ! Quel silence ! Comment pouvions-nous supporter un calme aussi stupéfiant ! Nous fermons les yeux avec un petit frisson devant cette évocation du passé honnête et droit ; mais, pendant ce temps-là des phrases doucement prononcées arrivent à nos oreilles :

— Voyons... je vous en supplie !... ce serait si facile !... J'habite dans un petit sentier absolument désert. Je vous ouvrirai moi-même la grille du jardin... Dites oui... mais dites donc oui !...

Cependant, sous la nappe immaculée et protectrice, un genou nous frôle doucement, une main se glisse le long de notre jupe, une main qui cherche la nôtre... et qui sait si nous aurons la force de ne pas répondre à cette demande en abandonnant un instant le bout de nos doigts à cette étreinte passionnée, d'autant plus délirante qu'elle est mystérieuse et furtive...

Oh ! oui, les mois de vacances sont de mauvais mois, à la mer comme à la montagne, sur les plages de l'Océan comme dans les kursaals des villes de jeu ! Pendant cette kermesse qui dure soixante jours, le plaisir fait trop de bruit pour que nous puissions entendre la voix de notre conscience et nous ressaisir.

Même pour les mieux gardées, pour celles que le mari a emmenées prudemment dans quelque sévère château provincial, n'y a-t-il pas, grâce aux invitations par séries, une intimité, une familiarité avec les hôtes qu'on n'aurait jamais eues à Paris ? Causeries dans le parc, voisinages de chambre à chambre, bonsoirs échangés longuement le flambeau à la main, promenades nocturnes de gens pris d'un besoin subit de contempler un effet de lune sur la pelouse, que de tentations, que d'occasions de chute !

Dans les pays moins animés, où la vie de château n'existe pour ainsi dire pas, quel serrement de cœur, quels soupirs, que d'amertume à la lecture des alinéas pompeux consacrés dans les journaux aux « mondanités » ! La pensée s'envole là-bas, bien loin, bien loin, vers ces casinos illuminés comme des châteaux de conte de fée, vers ces rivages bénis où l'on s'amuse, vers ces riches demeures où l'on danse, où l'on flirte, où l'on aime.

Et, lorsque le regard perdu au pays des chimères revient à la réalité, il rencontre un mari qui, dans le grand salon, s'est endormi en lisant son journal et ronfle doucement, très rouge, très gros, et déjà un peu chauve...

Madame de Noirmont se tut, peut-être un peu surprise elle-même de nous avoir dévoilé le fond de son âme, tandis que, rangés autour d'elle, des gens graves écoutaient cette confession d'une femme du siècle et observaient la physionomie de leur épouse avec une nuance d'inquiétude...

PHYSIONOMIES



Sunt lacrymæ rerum.

ON PARLAIT l'autre soir au cercle, à propos d'Arsène Houssaye, de la physionomie des noms, et l'on admettait que Houssaye avait bien plus d'élégance que Housset. On admirait l'euphonie de Coppée, avec double *ée*, comme épopée ou mélopée, l'élégance d'Henry Mürger, avec un *y* et un tréma sur l'*u*, et l'on reconnaissait le panache qu'apportait la particule aux noms de Musset, de Vigny, de Saint-Victor ou de Maupassant.

Alors, dans la nuit tombante, la voix du commandant de Champerel s'éleva grave et un peu mélancolique :

— Ne trouvez-vous pas, messieurs, que certaines rues, que dis-je, des quartiers tout entiers, prennent la physionomie des gens que nous y avons connus ou aimés. On a si souvent pris le chemin de leur maison en songeant à eux tout le long de la route, on les a si souvent rencontrés dans ces parages, pour

les saluer, leur serrer la main, ou faire avec eux, tout en causant, un bout de conduite, que, peu à peu, les habitations, les arbres, les kiosques et tous ces menus édicules qui constituent le décor familier de ces rencontres, ont fini par s'imprégner de la personnalité de la personne chère, pour faire corps avec elle, comme le paysage ensoleillé d'une pièce dans laquelle elle jouait le principal rôle.

Tenez : mes parents habitaient un petit hôtel rue de Penthièvre ; et c'est là que je suis né, que j'ai grandi, que j'ai vécu jusqu'au jour où ils m'ont quitté. Eh bien, tout le quartier aux environs de la place Beauvau est resté pour moi le quartier de la famille, au point de ne pas oser y passer en bonne fortune. Je n'ai jamais monté la rue de Miromesnil sans avoir l'idée instinctive que j'allais rendre à ma mère ma visite accoutumée, et, au croisement de la rue de Penthièvre, il me faut faire un véritable effort de volonté pour ne pas aller sonner, comme jadis, à la porte de l'immeuble aujourd'hui occupé par des inconnus. Il m'est arrivé de suivre obstinément des yeux la silhouette de quelque monsieur grisonnant et décoré, cherchant à retrouver quelque chose de l'allure martiale de mon père, et souvent dans ces rues j'ai marché derrière quelque vieille dame en noir, au pas un

peu alourdi, qui s'en allait, un livre de messe à la main, parce que je retrouvais dans sa tournure, dans son attitude, dans sa toilette une vague et lointaine ressemblance avec pauvre maman si souvent rencontrée – et toujours, Dieu sait avec quelle joie! – alors qu'elle se rendait à la messe.

Il y a des quartiers où nous avons eu beaucoup d'amies; il y en a d'autres où nous avons eu beaucoup de maîtresses, un hasard singulier groupant les unes et les autres, et nous obligeant, pendant un certain temps, à fréquenter, tout à coup, certaines rues très souvent, tous les jours, jusqu'au moment où nous n'y passons plus. Peut-être même, nous arrangeons-nous pour ne plus y passer, précisément parce que l'évocation en est douloureuse, et qu'il est trop dur de trouver que tout est resté en place, que rien n'a changé, ni les gens, ni les choses, et qu'elle n'y est plus.

Il y a quelque part un certain balcon, où bien souvent j'ai vu, jadis, qu'on m'attendait, et où, toujours, quand je suis parti, j'ai constaté, en me retournant de très loin, au coin de la rue, qu'il y avait une femme en jupe claire qui me disait adieu de la main. Il me semble que ce balcon est toujours habité, et

pour un peu je croirais que la petite main s'agite toujours en esquissant un baiser suprême dans le vide.

Que de fois on a descendu côte à côte tel ou tel trottoir, toujours du même côté ; que de fois ne s'est-on pas arrêté devant la vitrine de telle ou telle modiste, de tel ou tel bijoutier qui sont toujours là eux, qui nous tiennent si peu au cœur, avec leur même devanture, leur même nom, leurs mêmes ajustages chatoyants de plumes ou de rubans, leur même scintillement de bijoux ! Dans cette direction-là on allait voir une confidente dévouée, sérieuse, un peu triste, mais sachant écouter, donner un bon conseil, relever le moral un peu défaillant. La vie jetée au vent de chaque jour serait un rêve sans ces haltes où l'on reprend haleine et conscience de soi. On osait tout dire, tout avouer, tout confier : soucis, craintes espérances. Bien à plaindre qui n'a plus un coin comme celui-là pour se reposer, se retremper et repartir plus fort et plus sûr de lui-même ; car, au fond, nous ne valons que par qui nous élève et nous entoure.

Dans cette autre direction, on allait voir la maîtresse chérie, celle dont la seule pensée faisait courir dans vos veines un frisson de désir, et vous obligeait à presser le pas, à prendre tel ou tel raccourci qui permettait d'arriver plus vite. Tout le long de la

route, de gaies chansons d'amour résonnaient à nos oreilles comme une musique et la rue semblait pleine de parfums, de soleil, de joie et de fanfares. Fleur de sève faite pour une vie de luxe, d'oisiveté et de plaisir ; artiste fine, délicate, jugeant bien les choses de l'esprit, accessible à toutes les émotions, aux plus basses comme aux plus sublimes, et capable de tout, même de nous aimer sans nous faire souffrir : inappréciable diamant qu'on se sent indigne de conserver longtemps, et qui, un beau jour, s'évapore et disparaît dans l'éther avec des reflets diaprés comme une bulle de savon, trop légère, trop fine, trop aérienne pour rester longtemps sur cette pauvre terre. Une passion vraie demande du temps pour naître ; elle est la suite d'appréciations successives qui confirment l'attraction du premier moment. Elle naît de l'estime autant que de l'amour, et ce lent envahissement de notre être est définitif et inguérissable.

Et, alors, comme je vous l'expliquais, ces passions-là ne sauraient se passer du cadre au milieu duquel elles sont nées et, même quand le tableau a disparu, on le revoit encore dans son cadre par un mirage, illusion d'optique pour le cœur qui se souvient. Il y a des quartiers où toutes les femmes qui passent ont les yeux noirs, longs frangés, d'une amie

que j'ai adorée et, non seulement ses yeux, mais presque son regard voluptueux et doux. Il y a des promenades qui me semblent encore tout illuminées d'un bon sourire, tendre, indulgent, presque maternel, et qui me sourient comme ma mère me souriait, enfant.

À chaque tournant de rue, j'ai la sensation certaine, précise, que je vais rencontrer l'aimée comme jadis, marchant avec sa taille élégante, son pas onduleux et souple et le mouvement hautain et lent de son grand cou de statue.

Sans doute elle allait sortir du manchon sa main exilée, et me saluer avec cette voix prenante et d'un timbre si spécial qu'on croit toujours entendre bruire à ses oreilles. Elle a si souvent effleuré de sa robe cette dalle de trottoir sur laquelle vous marchez; elle s'est si souvent arrêtée devant cette petite marchande de fleurs pour y choisir au passage un bouquet de violettes. Pourquoi n'y paraîtrait-elle plus?... Évidemment elle va venir, et l'on va sûrement la revoir...

... Par cette porte-là on entre dans le rêve, c'est un refuge et un asile, mais je ne sais pas si cet opium est bien sain. On a les jouissances du songe, mais aussi les désespoirs du réveil. Nos sensations ne dé-

pendent pas de nous, mais du monde extérieur, et nous les subissons comme il nous les donne, presque toujours douloureuses et incomplètes.

Et j'ai compris à mon tour la tristesse morne de ces vieux messieurs qu'on rencontre se promenant pensifs, tout seuls, le soir, avec la canne dans la poche du pardessus et le collet relevé; mélancoliques et muets, ils s'en vont à petits pas par la ville, s'arrêtant tout à coup devant telle ou telle maison, devant telle ou telle porte, lançant des regards éperdus vers une fenêtre fermée derrière laquelle on voit briller la lueur d'une lampe, comme au temps jadis, et reprenant ensuite leur course lasse et découragée dans ces rues assombries, dans ces rues où elle ne passera plus et où ils ne la rencontreront plus jamais, jamais, mais où cependant il reste encore d'elle quelque chose dans l'air.

LE SCULPTEUR



A PROPOS des *Cabotins*, la conversation étant venue à tomber sur la sculpture et sur la complainte de Coquelin cadet :

Ah! *qué malheur, D'être esculpteur!*...

Bertholène, celui qu'on appelle le vieux lutteur, secoua mélancoliquement sa longue chevelure grisonnante et nous dit :

— Non, messieurs, Pailleron n'a rien exagéré : le sculpteur est un paria dans le monde des arts. Au Salon du Palais de l'Industrie, toute l'attention va aux peintres ; on ne descend à l'exposition de sculpture que pour respirer dans le jardin ou se rafraîchir au buffet. Et, quand Rodolphe Salis, le cabaretier-gentilhomme, ouvrit tout d'abord son Chat-Noir sur le boulevard extérieur, une de ses plaisanteries consistait à aborder le client inconnu qui osait pénétrer dans l'ancre pour demander un bock et à lui poser au préalable les questions suivantes :

— Pardon, monsieur. Êtes-vous littérateur ? Êtes-vous peintre ? Êtes-vous *au moins* sculpteur ?

Cet *au moins*, sous son apparence comique, montrait la situation inférieure qui nous est faite. Tenez, dernièrement, j'étais en train de fumer dans mon atelier une bonne pipe, tout en fignant les frisottons de l'impératrice Joséphine – une figure d'actualité où je ne m'y connais pas – lorsqu'on frappe à ma porte, et je vois entrer la vieille comtesse Aqua-Sacerty, que j'avais jadis rencontrée aux dîners de la princesse Mathilde.

Je lui offre un fauteuil, le meilleur, celui qui a encore trois roulettes sur quatre, presque un *rocking chair*, et j'enlève mon béret, ce que je ne fais que dans les très grandes circonstances.

— Monsieur, me dit la vieille après avoir soufflé un peu – ah dame ! je demeure un peu haut, mais c'est le métier qui veut ça – vous êtes, du moins on me l'a affirmé, un artiste plein de talent.

Je saluai. Malgré sa forme restrictive, le compliment était agréable à entendre, et il faut être indulgent avec les gens du monde. Elle jeta les yeux tout autour d'elle et continua :

— Ce que je vois ici ne fait que confirmer cette bonne impression. C'est le buste d'Émilienne d'Alençon que vous faites là ?

— Non ; c'est celui de l'impératrice Joséphine.

— Ah ! j'aurais cru... à cause des bigoudis... D'ailleurs, excusez-moi, je suis un peu troublée : j'ai sur les bras un procès très ennuyeux... Mais, au lieu de bavarder, je ferais peut-être mieux de vous dire ce qui m'amène chez vous.

— Comtesse, j'allais vous le proposer.

— Eh bien, j'ai fait un vœu : celui d'offrir un saint Antoine de Padoue, grandeur naturelle, à Sainte-Clotilde, ma paroisse. Quel prix me prendrez-vous pour la statue de mon saint ?

— En marbre ?

— En marbre.

— Dix mille.

— C'est convenu. Voici mille francs d'avance pour vos premiers frais. Adieu, monsieur, et tous mes compliments encore pour votre Émilienne d'Alençon. Si vous réussissez mon Antoine de Padoue avec une ressemblance aussi exacte, je serai ravie, monsieur...

— Madame...

La comtesse Aqua-Sacerty rétablit péniblement son équilibre sur mon fauteuil et part. Je serre le billet de mille qui arrivait à point... comme la plupart des billets de mille, et je me mets à piocher les livres historiques. Antoine de Padoue m'était, en effet, beaucoup moins familier que Joséphine – Joséphine, qui ressemblait à Émilienne, à ce que prétendait cette grue de comtesse. À force de chercher, je découvre que mon bonhomme, dit de Padoue, était, en réalité, né à Lisbonne, en qualité de Portugais, ce qui est certainement plus gai. Religieux de saint François d'Assise, il s'était embarqué pour aller en Afrique afin d'y convertir les infidèles ; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, comme il n'avait pas de parti pris, il s'y livra à la prédication. Il était de Padoue comme Émilienne est d'Alençon. À quoi tiennent les choses ! Au fond, il y a des infidèles partout, en Italie comme ailleurs. Bref, je me mis à lire les *Sermons*, la *Concorde morale de la Bible*, un tas d'in-folio rasants publiés à Venise en 1575, et j'arrivai à me faire une idée assez nette de ce saint Antoine portugo-italien, qu'il ne faut pas confondre avec le saint Antoine d'en face, le solitaire de la Thébaïde. Pour celui-là, j'aurais demandé cinq cents francs de plus, à cause du petit cochon.

Ainsi documenté, je me mets à la besogne et je vous taille en plein marbre un saint Antoine à tout casser, avec les cheveux bouclés – les frisottons ont toujours été ma spécialité, – la barbe fine, taillée en pointe, la robe à longs plis majestueux tombant le long du torse, et le coude appuyé sur la *Concorde morale de la Bible*, afin de montrer au public que je joignais l'érudition du compilateur au génie de l'artiste. Cette fois, on ne pouvait pas dire que ma statue ressemblât à Émilienne ; s'il y avait quelque chose, elle rappelait plutôt le général Boulanger, en plus suave.

J'avais pioché ferme. En deux mois, mon œuvre était terminée. Précédé d'une voiture à bras, je prends le chemin de l'hôtel Aqua-Sacerty, rue de Bassano, et, comme je demeure avenue Trudaine, pendant toute la route triomphale mon saint, bien calé dans son véhicule, reçut les marques non équivoques de la vénération des fidèles montmartrois et champs-élysiens. Moi, je suivais mon œuvre d'un regard attendri, attentif à lui éviter les heurts, enlevant les cailloux de la route et donnant, le cas échéant, dans les montées, un coup de main à l'Auvergnat qui remplaçait Pégase dans les brancards.

Nous arrivons tous les trois chez la comtesse. Mon saint, en dépit du voyage, était très convenable ; mais mon Auvergnat transpirait, transpirait. Impossible de le faire pénétrer ainsi ruisselant dans cette noble demeure, où les préjugés aristocratiques n'auraient peut-être pas fait suffisamment apprécier la noble sueur du peuple.

On ouvre toutes les portes, on fait passer mon bonhomme en marbre par l'escalier d'honneur, d'abord parce qu'il était un saint, et puis... parce qu'il était trop grand pour passer par l'escalier de service, puis l'on installe ma statue dans le grand salon, de manière qu'elle se profile devant une draperie rouge, faisant ressortir l'admirable pureté des lignes. Il y avait là une vingtaine de visiteuses, venues pour admirer le chef-d'œuvre, des vieilles dévotes ratatinées, avec des figures de casse-noisette mais des casse-noisettes qui avaient grand air.

Et les voilà qui s'exclament en chœur, avec des cris suraigus de dinde en délire :

- C'est admirable !
- C'est merveilleux !
- C'est génial !

Une d'elle – une contemporaine du saint, peut-être – s'exclame même :

— Comme il est ressemblant ! C'est bien lui, c'est tout à fait lui !

Et pas la plus petite confusion, comme je l'avais craint un moment, avec le général Boulanger. On m'environne, on me complimente ; moi, sous ma moustache, je faisais ma bouche modeste, souriant en cul de poule, et chacune escomptait déjà le prodigieux effet que produirait mon saint Antoine de Padoue à l'église Sainte-Clotilde.

Lorsque j'eus suffisamment savouré le fumet de ma gloire – la gloire, viande creuse, en somme, et qui ne paye ni la terre glaise ni le marbre – je voulus, avant de prendre congé, aborder la question sérieuse et passer à la caisse. Les œuvres d'art se paient comptant – si tant est qu'on soit jamais content quand on paye – mais, enfin, c'est la règle, et moi, je suis pour le maintien des saines traditions :

Respectons les principes de l'art.

Que personne ne bouge !

La terre glaise, c'est comme le homard :

Quand c'est cuit, c'est rouge.

J'attirai donc à part, dans un coin du salon, l'excellente comtesse Aqua-Sacerty et, prenant la

voix de Falsacappa se présentant devant Antonio, le caissier du duc de Padoue... non, de Mantoue, je dis :

— Pardon, comtesse, mais nous avons, si je ne me trompe, un petit compte à régler. J'ai déjà touché un billet de mille francs, un beau billet de mille francs, mais il vous reste à me verser la bagatelle de quatre cent cinquante louis.

— Pardon, pardon, fait la noble dame, pas encore.

— Comment, pas encore ?

— Parfaitement. J'ai fait le vœu d'offrir cette statue à l'église Sainte-Clotilde ; mais, auparavant, il faut qu'Antoine de Padoue me fasse gagner mon procès.

Heureusement, mon Auvergnat était encore en bas, très occupé à s'éponger. J'ai repris ma statue. Je ne sais pas si saint Antoine fera gagner à la comtesse son premier procès ; mais j'espère bien qu'il lui fera perdre celui que je vais lui intenter.

C'est égal, messieurs, conclut Bertholène, Coquelin cadet avait bien raison :

Ah ! *qué* malheur !

D'être *esculpteur* !

ADJUGÉ!



TOUS LES PARISIENS connaissent, au moins de vue, Charris, ce gros garçon, à l'air jovial, aux favoris à l'anglaise réunis à la moustache qui, immuablement vêtu de complets à carreaux sur lesquels tranche une cravate rouge, préside à la vente des yearlings dans un des grands établissements des Champs-Élysées. Quand il ne préside pas, sa joie consiste à se tenir debout, au coin de la rue de Berry, et à voir monter vers le Bois la longue procession des attelages, qu'il juge au passage d'un œil connaisseur. Il salue la paire d'alezans qui vient de chez Chéri, et le grand cheval bai-cerise qui a passé trois fois par le Tattersall; il connaît tous les trucs du métier, toutes les ficelles du maquignonage, toutes les phrases par lesquelles on empaume le client ignare et hésitant; avec cela, une certaine manière de laisser retomber le marteau au bon moment, en criant d'une voix sonore: «Adjugé!» qui l'a fait désigner parmi ses confrères par cet adjectif spécial. C'est le pseudonyme qu'il a pris au télégraphe pour ses lettres

d'affaires, pour ses ordres d'achat et de vente. Envoyez-lui une dépêche avec cette seule suscription :

Adjugé-Paris

et elle lui arrivera aussi sûrement que si vous aviez spécifié sur l'adresse tous ses nom, prénoms et qualités. Bref, ce sobriquet d'« Adjugé » est aussi célèbre que le pseudonyme de Petit-Pois, ou de Nini tout court. Charris d'ailleurs, ne s'occupait pas que de chevaux. Il était le protecteur en titre d'Angèle Daubusson ou plutôt d'Aubusson, bien que la gentille enfant n'eût rien de ce qui caractérise les vieilles tapisseries. Le dimanche c'était plaisir de les voir installés, tous les trois, au bar du Palais de Glace ; elle, extra-élégante avec son petit mantelet en guipure de Venise, brodé de simili et perles opalines, sur robe de drap caroubier avec broderies unies, et sur la tête une triomphale toque de velours noir avec aigrette paradis ; lui, avec son quadrillé-crottin de bonne coupe, et le troisième – car il y avait un troisième, représenté par le beau marchi Desmiral, sous-maître de manège à l'école de guerre – impeccable dans son uniforme noir et or qui moulait son

torse élégant et svelte. Le trio ne se quittait guère, Desmiral, à la suite de bonnes occasions de réforme indiquées à Charris, étant devenu le meilleur ami du marchand de chevaux auquel l'unissait d'ailleurs, un goût commun pour « la plus noble conquête de l'homme ». Je parle du quadrupède, bien entendu.

Ils étaient très populaires au bar; on s'empressait autour de leur table toujours joyeusement achalandée, et c'étaient des interpellations : « Ohé! Adjugé! – Bonsoir, Adjugé! – Ça va-t-il, vieux frère? – Payes-tu le cocktail de l'amitié? » Et Angèle d'Aubusson rayonnait de cette joie calme et fière, de ce prestige que donne, à une femme, l'appui d'un amant riche, car Charris, très actif, intelligent et roublard, gagnait non seulement beaucoup d'argent, mais il était excessivement généreux et entretenait sa douce amie sur un pied très confortable. Petit hôtel rue Chambige; Urbaine attelée de deux chevaux de Tarbes, à crinière courte, manquant un peu de cerceau, mais ayant de l'air sous le ventre et excellents trotteurs; toilette payée sans compter chez Raquinet et chez Poncet; et comme bijoux, tout ce qu'il faut à une Parisienne « qui sort » pour être convenable, depuis le collier de chien en perles avec lamettes de diamants, jusqu'au jeu de bracelets enche-

vêtrés sur le poignet gauche, sans oublier les deux perles noires aux oreilles. La générosité de Charris s'étendait même aux voisins de table et aux amis dont il payait les consommations, et l'on n'avait pas souvenance d'avoir jamais vu Desmiral, qui d'ailleurs n'avait que sa solde de sous-maître, ouvrir son porte-monnaie.

Or, ces jours derniers, « Adjugé » fut appelé à Saumur, toujours sur un tuyau de Desmiral qui lui avait indiqué deux ou trois occasions superbes de chevaux de selle un peu fatigués du devant, pouvant peut-être compromettre la sécurité du cavalier sur l'obstacle, mais capables de faire encore un excellent service de trait. Les ventes devaient avoir lieu sur deux adjudications, et Charris était parti pour quarante-huit heures, non sans avoir embrassé maintes et maintes fois la belle Angèle que cette absence paraissait contrarier fort.

— J'ai si peur, la nuit, quand tu n'es pas là disait-elle entre deux baisers.

— Bah ! répondait Charris avec un bon gros rire, les affaires sont les affaires, deux nuits sont bientôt passées... et puis, crois-moi, cela ne nous fera pas de mal ni à l'un ni à l'autre de nous reposer un peu, car

depuis Noël, nous n'avons vraiment pas été raisonnables.

— Mais, tu me promets de ne pas être absent plus de deux jours ?

— Je te le jure, et si la vente a bien marché... eh bien, je te donnerai en retour, le fer à cheval en saphirs et diamants que nous avons vu chez Montana. Là es-tu contente ?

— Tu es un amour !

On échangea une dernière étreinte, et Charris endossant son légendaire ulster à pèlerine s'embarqua pour la gare d'Orléans. À Saumur il fut reçu à bras ouverts, par tout le cadre subalterne de l'école de cavalerie. « Adjugé est arrivé ! Adjugé est dans nos murs ! » Le bruit s'était répandu comme une traînée de poudre depuis le Château jusqu'au Chardonnet. Il y eut banquet, punch d'honneur avec marquises et bischofs, et le lendemain les opérations de vente furent enlevées avec une telle rapidité que Charris put faire tous ses achats dans la même journée. Le soir, avec un peu de saumur dans la tête, le cœur épanoui par l'idée des bonnes affaires réalisées, notre homme sauta dans l'express de huit heures qui arrive à Paris à trois heures du matin.

Et tandis que le train l'emportait à grande vitesse :

— Une véritable surprise pour Angèle, pensait-il. Ce matin, je lui ai télégraphié que je ne reviendrais qu'après-demain signé « Adjugé », et maintenant je vais lui arriver en pleine nuit. Heureusement que j'ai la clef. Chère petite clef! S'il m'avait fallu risquer les hasards d'un réveil à pareille heure, avec la crainte de ne pas être entendu, peut-être aurais-je hésité; mais, avec la clef, rien à craindre.

Arrivé devant l'hôtel de la rue Chambige, Charris introduisit sans bruit sa clef dans la serrure de la porte cochère, qu'il avait refermée avec précaution, tenant absolument à ne réveiller Angèle que par un gros baiser. Le gaz de l'escalier était, comme toujours, allumé au bleu, et l'épais tapis de Smyrne, qui recouvrait les marches, étouffait le bruit des pas.

Parvenu au second étage, Charris traversa le cabinet de toilette, qui exhalait les senteurs les plus capiteuses, avec un parfum spécial qu'il connaissait bien, puis, très excité, très « en forme », il souleva la portière qui le séparait de la chambre à coucher, éclairée par une lampe persane... Il resta pétrifié!

Les cheveux épars, dépoitraillée, dans une chemise en batiste toute fripée, le bras replié sous la

nuque, Angèle dormait dans une attitude lasse ; le lit paraissait avoir été mis au pillage, et les draps, à entre-deux de dentelles, enroulés en monticule avec le couvre-pied vieil or, faisaient songer aux bouleversements et cataclysmes résultant de quelque tremblement de terre. À côté d'elle, sur l'unique oreiller – l'autre avait roulé je ne sais où – apparaissait une tête brune, jeune, énergique avec une diable de moustache châtain retroussée en chat. Et s'étant approché de plus près, Charris reconnut qui ? Son meilleur ami, le marchi Desmiral qui dormait la bouche ouverte, comme il convient après la bataille. Tel le grand Condé, qui dormait également la bouche ouverte, mais couché sur l'affût d'un canon ; le sous-maître préférait un sein de femme et le marbre au bronze. Nous ne saurions l'en blâmer.

Comme Charris approchait du lit, une lame du parquet craqua, et le couple réveillé en sursaut ouvrit les yeux, croyant faire un mauvais rêve ; le marchi regarda effaré le revenant qui les contemplait muet, immobile, drapé dans son grand ulster à pèlerine.

— Adjugé ! s'écria Desmiral, avec stupeur.

— Adjugé! répondit comme un écho, Angèle épouvantée, en reconnaissant son seigneur et maître.

— Parfaitement. Adjugé! confirma Charris d'un ton goguenard. Vous l'avez dit, mon cher Desmiral, la bête est à vous, je ne vous la disputerai pas, et vous pourrez désormais chevaucher en toute liberté. Rappelez-vous que les frais sont au compte de l'acquéreur.

Là-dessus, il jeta aux deux amants la clef de l'hôtel, et sortit très digne.

NUIT DE CHASSE



ET TANDIS QUE le train filait à travers les plaines rôties par le soleil, qui s'étendent de Montpellier à Palavaz, Campistrous, fièrement appuyé sur son fusil, nous dit avec ce bon accent du Midi, tout vibrant de résonances métalliques :

— Oui, messieurs, cette année je vais encore chasser chez cet animal de Baillargues, dans ses terres de Vic ; mais il ne m'y prendra plus comme l'année dernière, té ! non, non, il ne m'y prendra plus.

— Il vous y a pris l'année dernière ? demandai-je avec intérêt.

— C'est-à-dire qu'il a essayé de m'y prendre, le pauvre, mais ça n'a pas pris, parce que, voyez-vous, celui qui prendra Marius Campistrous de Nîmes eh bien celui-là sera un malin, le malin des malins !

— Je n'en doute pas.

— Il faut vous dire que tous les ans nous allons faire l'ouverture chez Baillargues, dans sa sale bas-

tide, à Vic-Mireval. Il y a là Césaire, Montaren, Generac, Bessèges, Robiac, Marsillargues.

— Jolis noms ! fis-je en m'inclinant, et en me rappelant l'observation de Daudet sur ces noms extraordinaires qui ont l'air d'être vomis par la gueule d'une escopette.

— Mais, continua Campistrout en puisant une prise dans sa tabatière, ce ne sont pas des chasseurs sérieux. Pour vous rouler proprement un lapin, faire coup double sur une compagnie de perdreaux rouges, ou vous abattre un râle par le coup du roi, il n'y a encore que Marius ; et le soir, quand revenus à Vic, on comptait les pièces au tableau en faisant des tas séparés sur le perron, savez-vous, mon pitchoun, qu'est-ce qui était toujours, vous entendez, toujours le roi de la chasse ?

— Je m'en doute.

— Vous vous en doutez – boundié ! – je vous crois, même que ça faisait rager Baillargues qui y mettait un bête d'amour-propre de propriétaire. Alors l'an dernier, quand j'arrive à sa bastide, il me dit :

»— Ah ! pauvre Marius, cette fois, je ne pourrai pas te donner la chambre bleue au rez-de-chaussée ; elle est prise par tante Olivette qui a sa sciatique

et qui ne peut monter l'escalier, mais tu auras la chambre jaune au premier, et tu y seras très bien.

»— Elle est fraîche ! demandai-je.

»— Si elle est fraîche ! C'est-à-dire que c'est la plus fraîche de toute la maison. Elle est entre deux corridors.

Bien, dis-je.

» Et je montai dans la chambre jaune – un jaune d'un ton horrible ! Pécaïre ! mais ce Baillargues n'a pas de goût. D'ailleurs, la case était fraîche avec ses deux corridors, ses volets pleins et son rideau métallique pour s'opposer à l'action des mouches. Entre nous, les mouches c'est encore avec les lapins le gibier qui pullule le plus à Vic-Mireval. Si je tenais à la fraîcheur, c'est que, moi, pour bien chasser, j'ai absolument besoin d'une bonne nuit. Si je dors mal, le lendemain je suis nerveux, le doigt tremble sur la gâchette et alors adieu le coup double et le coup du roi. Je tire comme une mazette, bagasse, une vraie mazette. Il le savait bien, Baillargues, et Generac aussi le savait, ainsi que Bessèges et Marsillargues...

— Enfin, tout le monde le savait !

— Oui, *noun di Diou!* tout le monde le savait, et c'est pour cela qu'ils ont fait le complot. Donc, le soir on mange bien, on boit bien, on accommode les our-

sins chez Baillargues avec une certaine sauce au safran ! Et on les arrose d'un petit vin blanc de Quissac qui gratte un peu, mais est agréable ; là-dessus, après avoir taillé une bavette avec tante Olivette qui déraisonne, la pauvre, on va se coucher.

» Je m'installe dans la chambre jaune, je prépare ma cartouchière pour le lendemain, je graisse mes souliers moi-même au suif de Marseille, et je m'endors en rêvant que j'abattais tout le gibier de Baillargues. Je venais à peine de fermer l'œil, lorsque j'entends frapper à ma porte du côté du corridor de gauche.

»— Entrez !

» C'était le gros Montaren en caleçon, avec une bougie à la main. Il est horrible, Montaren, en caleçon. Vous ne pouvez pas vous figurer, mon bon !

»— Pardon de vous déranger, mon cher Campistrous, mais il paraît qu'il faut passer par votre chambre pour aller au... retiro, et ce sacré vin de Quissac m'a rendu un peu malade...

Faites ! faites ! répondis-je avec humeur.

» Montaren passe avec sa chandelle, ouvre la porte du corridor de droite, reste quelques minutes absent, puis repasse, toujours avec sa lumière qui vacillait, ouvre la porte de droite, s'excuse, et enfin dis-

paraît par la porte de gauche. Bon ! Tout cela m'avait réveillé, mais enfin, il faut se faire une raison, et j'arrive à me rendormir. Mais voici qu'on frappe de nouveau à la porte.

»— Entrez.

» Cette fois, c'était le grand Césaire qui me priait à son tour de lui donner la liberté grande, mais nécessité n'a pas de loi ! « Que le diable vous enlève ! » ripostai-je en me retournant avec rage dans la ruelle. Même comédie. Puis à la queue leu leu, c'est Bessèges, puis Robiac, puis Marsillargues – tous en bannière – tous répétant la même chanson, s'excusant sur le maudit vin blanc de Quissac, et espaçant leur arrivée de quart d'heure en quart d'heure. J'avais bien envie d'aller pousser le verrou de la porte de gauche, mais j'étais retenu par l'humanité, et puis, dans mon demi-sommeil, je me disais : « Si je me lève, si je me réveille tout à fait, c'est fini, ma nuit est perdue. »

» Pourtant, un doute me vint. Comment ces gens-là étaient-ils tous malades d'un commun accord, alors que moi je ne l'étais pas ! Ce n'était pas naturel, té ! Cette idée me lancine, me travaille le cervelet ; bref, je me lève à mon tour, et je vais inspecter le corridor de droite qui conduisait au retiro.

Eh bien ! tonnerre de Marseille ! je vous le donne en mille, mon pitchoun ! Pas l'ombre de retiro ! C'était une farce. La seule pièce était un débarras où l'on rangeait les olives. Tous ces mécréants faisaient semblant d'être malades pour le simple plaisir de me réveiller. Ils posaient un moment dans la chambre aux olives, puis ils reparaissaient comme des gens soulagés.

» Alors, quand Generac s'est présenté à son tour, je l'ai laissé entrer, puis quand il a été passé, j'ai refermé la porte de droite à double tour et je l'ai laissé là toute la nuit. Té...

— Mais vous, mon pauvre monsieur Campistrous, vous n'en aviez pas moins passé une nuit déplorable !

— Pas moins, comme vous dites, d'autant plus que Generac a passé le reste de son temps jurer et à envoyer des coups de pied dans la porte. Aussi, le lendemain matin, quand j'ai voulu partir, j'ai bien senti que j'avais la fièvre, que ma main tremblait et que j'allais tirer comme une savate, noun di Diou ! Baillargues, frais, reposé, me regardait d'un air gouguenard. Alors, qu'ai-je fait ? J'ai laissé le fusil au râtelier et j'ai pris simplement ma tabatière et une grosse pierre très dure dans mon carnier. Si vous les

aviez tous entendus rire ! Vous ne savez pas, mon pit-choun, comme on rit dans le Midi quand on se met à rire ! Les vitres tremblaient. Moi, je les laissai rire, té ! Et je pars tout seul, de mon côté, les mains dans mes poches. Le long de la côte de Vic, au milieu des ajoncs, il y a beaucoup de terriers. Je savais que les lapins du Midi sont très friands de tabac à priser. Aussi je plaçai devant le trou du terrier ma grosse pierre et sur cette pierre une forte pincée de tabac ; puis je me cachai derrière un buisson de romarins et j'attendis.

» Peu de temps auprès, à l'entrée du terrier, je vis apparaître un gros lapin. Avec son nez mobile, il renifla avec amour mon tabac, mais celui-ci produisit immédiatement son effet, bagasse ! et paf ! le lapin éternua si fort, si fort, qu'il se brisa la tête contre la pierre dure, et je n'eus plus qu'à le fourrer, tout étourdi du choc, dans mon carnier. Je répétai cette expérience devant tous les terriers que je rencontrai, et la chasse dura tant que j'eus des munitions, c'est-à-dire, du tabac dans ma tabatière. Le soir, j'accusais encore vingt-sept pièces au tableau, et à la grande fureur de Baillargues, Bessèges, Robiac, Césaire et Marsillargues, j'étais encore proclamé roi de la chasse.

— Et Generac ? Qu'est devenu Generac que vous aviez enfermé dans la chambre aux olives ?

— Generac ? Té ! il y est peut-être encore !

— Monsieur, dis-je poliment à Campistrours, je crois à votre histoire parce que nous approchons de Palavaz et que vous me la narrez avec l'accent marseillais – ce qui est énorme – mais si vous me la racontiez seulement dans la plaine Saint-Denis avec l'accent de Pantin... eh bien ! je vous avoue que j'aurais des doutes.

LES « VIRGOULEUSE »



C E MATIN-LÀ, le marquis de Pontades se leva encore plus tôt que d'habitude et procéda à sa toilette avec un soin tout particulier. Il attendait, en effet, ses fermiers au château des Hautes-Futayes, et, comme toujours, il voulait donner à cette réception trimestrielle un certain apparat.

N'allant jamais à Paris, pour lequel il professait une espèce de mépris haineux, ne lisant jamais un journal politique, certain qu'il n'y eût trouvé que des appréciations exaspérantes, demeuré, en dépit de tout, fidèle au trône et à l'autel, le marquis restait un vrai féodal, un homme d'une autre époque ; il n'était pas loin de penser que ses fermiers étaient un peu ses vassaux, et, dans les redevances de poulets, de canards et de dindes qu'il maintenait dans les clauses de chaque bail, il voyait comme une continuation de la dîme du bon vieux temps.

À quoi passait-il son existence ? Il surveillait ses terres, il marchait et il chassait à peu près pendant toute l'année, suivant la noble mode de nos rois.

Même quand la chasse était fermée, il obtenait des autorisations spéciales pour exterminer des lapins, causant des dégâts dans les clôtures, et, quelque temps qu'il fit, chaque matin, il chaussait les lourds souliers jaunes et bouclait les guêtres de cuir sur la culotte de velours marron – seul moyen qu'il eût de conserver encore la culotte courte; il portait le fusil sur l'épaule, connaissant chaque paysan par son nom, causant avec les vieux, tutoyant les jeunes, donnant de petites tapes sur les joues des fillettes et embrassant parfois les marmots. Je ne sais si le vieux marquis avait jadis usé des droits du seigneur et pratiqué le « jambage » et le « cuissage », mais la vérité m'oblige à dire que beaucoup de petits enfants dans les villages environnants avaient le nez busqué et les sourcils très arqués du marquis.

Les gens n'en étaient pas autrement fâchés, car cette ressemblance, habilement exploitée, assurait l'indulgence en cas de délit de chasse, de vol de bois ou autre contravention relevée par les gardes, et, quant aux mamans, devenues vieilles, elles en resentaient une fierté bien légitime, comme si leur race eût tout à coup été anoblie par cette infusion de sang bleu.

À ce régime-là on vit très vieux, sans souci des choses de l'état, indifférent aux fièvres et aux énervements qui secouent nos grandes villes, respirant de l'air sain qui n'a encore été respiré par personne, élargissant ses poumons aux larges brises des forêts et laissant planer au loin sa vue sur de vastes horizons.

Et, quand la dernière heure arrive, on imprime dans le grand journal conservateur, à l'article des «mondanités» (nécrologie) «qu'une noble existence vient de s'éteindre et que le marquis de X... vient de mourir à l'âge de quatre-vingts et je ne sais combien d'années, après une longue vie consacrée tout entière au culte du roi et à la pratique des plus nobles vertus» (Lisez : trois repas par jour, onze heures de sommeil, privautés avec les filles et chasse du petit lapin).

Avec deux brosses marquées à son chiffre, le marquis étala en éventail sa barbe blanche, une «barbe fleurie» comme celle du bon roi (de fait, il y avait eu, vers 1580, une Aurore de Pontades qui avait eu l'honneur insigne de fauter avec Henri IV) et, après avoir constaté une fois de plus avec une vive satisfaction que son type était éminemment bourbonien, le châtelain descendit à son cabinet de *travail*

(!), dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur le parc. Tout autour, sur les murailles, un peu la galerie romantique à la Ruy Gomez. De braves gens, raides comme des pieux, couverts de brassards et de cuisards, avec l'écharpe blanche en sautoir; deux ou trois officiers poudrés, portant l'habit à la française et la croix de Saint-Louis; quelques juges en robe écarlate; plus une demi-douzaine de douairières vêtues de robes à falbalas et souriant d'un air mignard, tout en tenant prétentieusement quelque médaillon entre le pouce et l'index de leur main potelée. De grandes lances rouillées servaient de galeries aux rideaux des fenêtres. Dans cette atmosphère, de vieux souvenirs vagues, un peu effacés, comme des pastels qu'on aurait frottés du doigt, flottaient autour de ces meubles sculptés, de ces hautes chaises en tapisserie, brodées par quelque bisaïeule et, inconsciemment, on attachait aux choses un peu de la vénération qu'on avait pour les anciens habitants.

On sentait que, dans ce château des Hautes-Futayes, tout retardait : les modes, les usages, les idées, comme si une main invisible eût, dans ce coin perdu de la Vendée, arrêté l'horloge du temps, et, certes, si le marquis était, un beau jour, sorti de son castel pour venir tenter la lutte pour la vie en plein bou-

levard parisien, il se serait trouvé aussi ahuri, aussi aveuglé qu'un hibou rencontrant tout à coup dans son vol un rayon de soleil.

Mais, dans ce cadre rococo, il se sentait à son aise, et il faisait bien.

Il s'installa dernière une table de chêne sur laquelle on ne voyait d'autre feuille que le *Bon Chasseur* et le *Sport*, puis, après s'être renversé dans un grand fauteuil Louis XIII, rappelant celui sur lequel Sarah se plaît à présider ses dîners, le marquis de Pontades sonna un timbre et demanda à un domestique qui venait de faire son entrée, en livrée à la française, avec galons blasonnés et boutons armoriés :

— *Mes fermiers et tenanciers sont-ils arrivés ?*

— Oui, monsieur le marquis.

— Tous ?

— Personne ne manque, monsieur le marquis.

Comme il fait froid, je les ai fait entrer dans la salle des gardes, où ils sont assis par rang d'âge.

— C'est bien. Introduisez d'abord le doyen, le fermier Baligand.

Le domestique s'inclina, et, deux minutes après, il annonçait :

— Baligand !

Un petit vieux tout ridé, avec une figure de casse-noisette qui émergeait d'un grand col au-dessus d'une cravate à deux tours, apparut, avec la blouse bleue brodée jetée par-dessus la redingote. Il tenait, passé dans son bras gauche, un large panier, et la main droite tortillait un feutre à galon de soie roussi par les pluies.

— Bonjour, mon vieux Baligand, dit le marquis, en tendant la main au fermier avec une bonhomie hautaine qui sentait son gentilhomme. Et cette santé ?

— M'sieur le marquis, ben votre serviteur. Ça va pas mal, sauf les douleurs dans les jambes. Vous aimez-t-y toujours, des fois, nos poires des « Virgouleuse » ?

— Si je les aime, les virgouleuse d'hiver ! Je crois bien ! C'est la meilleure marque du pays. Un fruit ju-teux, parfumé, qui fond dans la bouche.

— Eh bien, m'sieur le marquis, j'on's pris la liberté de vous apporter deux virgouleuse cueillies dans mon clos à c'matin, all' sont ben mûres, ben à point.

Et le fermier sortit de son panier deux poires superbes.

Le marquis s'épanouit :

— J’accepte, mon vieux Baligand, j’accepte avec plaisir ; mais à une condition, c’est que tu vas t’asseoir là à cette table, et en manger une tout de suite avec moi.

— C’est bien de l’honneur que me fait monsieur le marquis.

— Allons, pose ton panier à terre et installe-toi.

Baligand s’assit timidement sur une chaise dorée recouverte d’une vieille étoffe zinzolin, puis, étendant son mouchoir bleu sur ses genoux, il sortit un grand couteau, un « eustache », et se mit à peler consciencieusement son fruit.

Mais le marquis s’esclaffa :

— Tu n’y es pas du tout. Comment, à ton âge, tu ne sais pas encore comment se mangent les virgouleuse ?

— Comment all’ s’ mangent ?

— Mais oui. Ça se mange sans les peler, à pleines dents, comme ça : on mord à même en plein fruit, et c’est autrement savoureux !

Et, joignant l’exemple à la parole M. de Pontades se mit à croquer voluptueusement sa virgouleuse ; puis, entre deux bouchées, il cria :

— Allons, fais comme moi et tu m’en diras des nouvelles.

— Ah ! pour ça, non. Je ferai point comme vous.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— J'ai m'n idée là-dessus.

— Mais, enfin, explique-toi, mordieu !...

— Eh ben, m'sieur le marquis, j'vas vous dire.

En venant, j'ai glissé sur la neige, mon panier s'est ouvert, et une des deux poires a roulé, sauf votre respect, en plein dans eun' bous' de vache. Une des deux seulement... mais je ne sais pas laquelle.

GRANDE DAME ET DIVETTE



C E SOIR-LÀ, par hasard, on ne sortait pas. M. de Palangridaine, en veston d'intérieur, lisait au coin de la table, tandis que madame ourlait consciencieusement des petits linges destinés aux Boers blessés. Dans un silence profond, et bien conjugal, la pendule de Saxe faisait entendre son tic-tac monotone et cadencé.

Tout à coup, monsieur s'étira, comme sortant d'un rêve :

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures, répondit madame en jetant un coup d'œil au cadran.

— Seulement dix heures ! J'aurais cru « sommier élastique moins le quart », comme on disait dans le *Nouveau Jeu*.

— Vous n'allez pas vous coucher à dix heures ?

— Pourquoi pas ! Nous autres ménages modernes, nous ne sommes pas des gens d'intérieur. Nous ne restons chez nous que juste le temps nécessaire à un repos bien gagné. La soirée passée, les

pieds sur les chenets, avec la bonne lampe, la *Revue de Paris*, la théière qui chante, bref le confort à la Dickens – tout cela, c’est bien démodé. Donc, chère amie, si vous le permettez...

Et monsieur ramassant ses livres esquissa un départ.

– Attendez donc, s’écria madame, attendez donc ! Ce soir je vous ai réservé une surprise.

– Quelle surprise ? fit monsieur un peu inquiet.

– Sachant le besoin que vous éprouviez d’avoir absolument un guignol après dîner, je je vous ai fait venir... mademoiselle Regnier.

Le coup porté par cette révélation fut foudroyant ; monsieur se leva très agité.

– Ginette !... mademoiselle Ginette Regnier des Variétés ! Ce n’est pas possible. Vous n’avez pas fait ça !

– Mais, cher ami, je croyais vous être agréable !

– Et pourquoi ça Seigneur, pourquoi ça ! continuait monsieur en se promenant fébrilement dans le salon. Certainement, j’ai la manche large, je suis de mon temps et je m’en vante ; mais je ne comprends pas que vous, une femme correcte, collet-monté, vous receviez, dans votre intimité, en tête à tête, après dîner, une artiste... de beaucoup de talent,

sans doute... mais enfin une artiste. Voyons, vous aviez votre idée en agissant ainsi. Quelle est votre idée ?

Et monsieur se campa, en mordillant sa moustache et attendant la réponse, devant madame qui paraissait jouir de ce trouble avec une satisfaction profonde.

— C'est que, lui dit-elle le plus naturellement du monde, j'avais pensé à donner une soirée. Alors je voulais demander à mademoiselle Regnier de nous chanter quelques-uns de ses morceaux les plus en vogue, afin que je puisse juger de son répertoire.

Aussitôt, monsieur soupira, comme s'il eût été déchargé d'un grand poids. Il épongea son front où perlaient des gouttes de sueur, et s'exclama très joyeux :

— C'est bien différent ! J'approuve. J'approuve absolument. Du moment que vous avez un motif artistique.

Puis tout à coup, pris d'une idée subite, il regarda son veston un peu défraîchi :

— Ah ! mais je ne puis recevoir dans cette tenue-là !

Instinctivement il alla vers la glace, fit bouffer ses cheveux, rajusta son nœud de cravate.

— Mais je vous trouve très bien ainsi.

— Très bien pour chez moi, en tête à tête avec vous...

— Merci, cher ami.

— Vous ne me comprenez pas, je voulais vous dire...

— Ne cherchez pas à vous excuser de votre franchise, fit madame, avec un sourire un peu mélancolique, je vous comprends parfaitement.

Mais à ce moment, le timbre de l'hôtel retentit et le domestique apparut, annonçant mademoiselle Regnier.

— Je me sauve, dit monsieur tout effaré, recevez-la pour moi.

Il disparut par une porte, tandis que par l'autre apparaissait Ginette Regnier, toute emmitouflée dans un grand manteau de satin blanc recouvert de Chantilly, avec une espèce de camail et de dentelles qui encadraient sa frimousse drôlette de gavroche surmontée d'un toupet blond de clownesse. Elle resta un moment un peu interdite sur le seuil, tandis que madame contemplait celle qui – d'après les potins racontés par le petit Jouvençay – était en train de lui ravir le cœur de son mari. Mais elle se reprit très vite, et avança au-devant de l'artiste en lui

tendant les deux mains avec une bonne grâce souriante :

— Soyez la bienvenue, mademoiselle. Très prise par le monde et par mon abonnement à l'Opéra, je vais rarement dans les théâtres de genre, mais, M. de Palangridaine m'a fait, de vous un éloge si chaleureux que j'ai voulu vous voir.

— Ah! M. de Palangridaine vous a dit... Je le connais peu. Je l'ai vu aux Mirlitons. Il est membre de la commission de littérature... alors pendant les répétitions de la dernière revue... Il a un goût littéraire très fin. C'est un homme supérieur...

— Tiens, je n'aurais pas cru. Enfin, vous devez vous y connaître mieux que moi en hommes... Je veux dire en hommes supérieurs.

À ce moment, M. de Palangridaine fit son entrée, pomponné, vaporisé au chypre, en élégant smoking au revers duquel il avait piqué une rose-thé. Il salua très cérémonieusement :

— Mademoiselle.

— Ah! quelle froideur! Comment, vous ne vous tendez pas la main! s'écria madame.

— Mais... je connais très peu mademoiselle Regnier, en dehors du théâtre.

— Mais si, s’empresse de rectifier Ginette, rappelez-vous, aux Mirlitons...

— Ah ! oui, aux Mirlitons, il y a quelques années, en effet...

— Mais non, le mois dernier, pour la revue.

— Le mois dernier ! C’est vrai ! J’aurais cru plus que ça. Comme le temps passe !

Décidément, le pauvre mari gaffait et bafouillait de plus en plus.

La situation devenait pénible. Madame de Palangridaine en sortit en disant :

— Mais, débarrassez-vous donc de votre manteau, mademoiselle, voulez-vous une tasse de thé ?

— Ah ! madame, vous êtes trop bonne.

Madame de Palangridaine servit elle-même Ginette, l’installa dans le meilleur fauteuil, auprès d’une petite table, lui apportant les gimbettes, veillant à ce que tout fût bien.

Pendant ce temps-là monsieur, lui aussi, faisait la roue ; mais à mesure que madame devenait plus attentionnée et plus aimable, l’artiste devenait plus froide pour monsieur. Comment tromper une aussi charmante femme ? Quand elle eut pris son thé, elle chanta, comme elle sait chanter, avec sa verve endia-

blée, son esprit étincelant, et le salon austère s'emplit de mouvement, de gaieté et de bruit.

— Bravo! bravo! criait monsieur plus pris que jamais. Mais à ce moment le timbre retentit à nouveau et l'on vit entrer, en coup de vent, le petit Jouvençay, tout blond et rose, avec sa gentille figure toute neuve.

— Bonsoir, mon oncle! Bonsoir, ma tante! Je rentrais chez moi quand, j'ai vu de la lumière. Alors je me suis dit qu'il y avait réception, et je suis monté.

— Pas une réception, mais une audition. Mademoiselle Regnier, je vous présente mon neveu, le vicomte de Jouvençay, un bien mauvais sujet, mais gentil garçon tout de même.

Ceci ne faisait pas l'affaire de Palangridaine qui, très grognon, s'écria :

— Tout cela c'est très joli, mais nous avons à travailler, mon cher enfant, et tu ferais bien mieux d'aller te coucher.

— Mais pourquoi donc? s'écria Ginette regardant le jouvenceau avec un intérêt marqué, monsieur ne nous gêne pas du tout. Il nous fera du public.

L'audition continua, l'artiste prodiguant toutes ses coquetteries et tous ses sourires à Jouvençay qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, tandis que Pa-

langridaine se rembrunissait de plus en plus. Minuit sonna à la petite pendule de Saxe.

Mademoiselle, dit madame de Palangridaine, tout ce que vous m'avez chanté nous convient admirablement pour la soirée. Ce sera un vrai succès. Veuillez accepter ces fleurs en souvenir des bons moments que vous m'avez fait passer.

Elle lui tendit une grosse touffe de roses Niel qui dans un vase de Sèvres, exhalaient une senteur embaumée ; puis regardant Ginette bien en face :

— Promettez-moi que je puis compter sur vous ?

— Oh ! oui, madame, *en tout et pour tout*, répondit l'artiste en soutenant loyalement le regard.

Puis se tournant vers le petit Jouvençay :

— Il est un peu tard. Voulez-vous être assez aimable pour me mettre chez moi ?

— Oh ! madame, s'écria le jouvenceau en sautant de joie comme un enfant, si vous saviez comme vous me rendez heureux.

— Vous me direz tout cela dans la voiture.

Et le jeune couple s'envola, tandis que M. de Palangridaine navré, mais comprenant qu'il fallait faire contre fortune bon cœur, disait avec un sourire héroïque, en baisant la main de sa femme :

Bonsoir, chère amie, je vous dois une bien bonne soirée.

SAMUEL ET FILS



L'HÔTEL DE LA 32^e AVENUE, ce véritable palais dont la porte d'entrée ressemble à un arc de triomphe, était en deuil. Le banquier Samuel venait de mourir subitement, emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Dans la loge, le suisse, en livrée noire, se tenait debout, ayant devant lui sur une table un grand registre ouvert. Et les signatures succédaient aux signatures : il y avait, inscrits sur ce livre, les plus riches propriétaires de New-York, des députés, des généraux, les plus grands noms de l'Amérique venant apporter leurs condoléances à la veuve, la digne Mrs. Samuel et au fils Arthur qui, par son audace en affaires, a si bien concouru à la prospérité de la maison de banque « Samuel et fils ».

Là-haut, dans la grande chambre à coucher, où brûlaient deux cierges insuffisants pour éclairer la pièce aux volets fermés, la veuve priait, affolée par la douleur, auprès du corps étendu rigide et froid, dans le lit de milieu solennel. Près du secrétaire, Arthur,

en attendant le moment de la mise en bière, relisait des lettres et classait des notes.

Et alors, dans le silence lugubre troublé seulement par le grésillement de la flamme et le bruit de papiers froissés, la veuve se mit à songer, à revivre le passé si lointain ! C'est avec dix mille francs, dix malheureux mille francs qu'ils s'étaient mis en ménage, elle et lui, tous les deux confiants dans l'avenir. Samuel avait acheté un bateau sur la rivière d'Hudson, puis, peu à peu, à force d'économie, il avait acquis une petite flottille et était devenu le concessionnaire de la plupart de ces ferry-boats multipliés maintenant à l'infini dans la baie de New-York.

Et depuis, les dollars s'étaient entassés sur les dollars. Que de coups de Bourse ! Que de spéculations audacieuses et toujours couronnées par le succès ! Personne ne savait, comme Samuel, raréfier en l'accaparant, tel ou tel article sur le marché. Des fortunes entières s'engloutissaient, des maisons rivales sombraient.,. Samuel restait fidèle à sa vieille devise américaine : *Go ahead!* et la banque « Samuel et fils » s'élevait sur ces ruines toujours plus riche, toujours plus grande, toujours plus puissante.

Et cependant, au milieu de cette fortune colossale, le banquier Samuel avait conservé une certaine

tendresse de cour, un certain côté sentimental que son fils Arthur traitait de faiblesse, et dans une petite cassette, posée dans son cabinet de travail, il avait serré religieusement en or les premiers dix mille francs avec lesquels il avait commencé sa fortune. Ce coffre était comme un fétiche, qui devait porter bonheur à la maison, et jamais le banquier ne concluait une affaire sans avoir, au préalable, jeté un coup d'œil attendri vers la cassette où reposaient les rouleaux.

Ils reposaient même trop, au dire d'Arthur, qui trouvait que l'argent dormait ainsi, sans rapporter, comme inutile la pierre contre laquelle le philosophe conseillait à l'avare de troquer son trésor.

Et lui aussi, il songeait, tout en mettant les papiers en ordre. Ainsi donc, il allait hériter de la maison « Samuel et fils », autant dire du sceptre, car, à ce point d'extension, la fortune est une véritable puissance, la seule royauté restée debout. Les empires se sont effondrés, les trônes ont disparu ; dans le Nouveau-Monde éminemment pratique on ne croit plus à la noblesse du nom, ni à la gloire des ancêtres, ni à l'amour, ni aux scrupules timorés du bon vieux temps ; l'argent est tout, l'argent est roi ! Avec lui on peut corrompre les électeurs, acheter le parle-

ment, payer l'honneur des filles séduites; grâce à la caution, les gens riches s'épargnent l'ennui des détentions préventives dans les cas très rares où le même argent ne sauve pas d'une poursuite. Un Samuel pouvait non seulement faire et défaire la Chambre de Washington, mais même renverser le président s'il en avait un jour la fantaisie.

— Roi! je suis roi, se dit encore le jeune homme, en passant sa main aux doigts crochus dans sa longue barbiche blonde.

À ce moment, dans le silence de la chambre, la veuve éleva la voix :

— Arthur, il ne faudra pas oublier de mettre dans le cercueil de ton père la cassette avec les dix mille francs. Tu sais que c'est une des premières clauses de son testament.

— Oui, oui, grommela le fils avec humeur. Ah! c'est une drôle d'idée que mon père a eue là!

— C'est sa volonté formelle, mon enfant, et nous n'avons qu'à nous y conformer.

Cependant les employés des pompes funèbres étaient entrés dans la chambre et avaient commencé leur sinistre besogne; ils avaient étendu le mort dans le triple cercueil rempli de son, et faisaient, à grands

renforts de soufflets, fondre le plomb dans un petit fourneau placé dans la cheminée.

— C'est le moment, dit encore la baronne, en indiquant des yeux la cassette.

Arthur se leva en soupirant. En somme, ce qu'il allait faire était absurde. Voilà dix mille francs qui, depuis plus de vingt ans, étaient restés improductifs, représentant peut-être, avec les intérêts accumulés cent mille francs de perte sèche ; et on continuerait à les rendre inutiles ; on allait à nouveau les enfouir dans un cercueil, les perdre à jamais, à côté de ce cadavre qui, bien entendu, n'en éprouverait aucune satisfaction. Et pourquoi, tout cela, pourquoi ? Pour accomplir le vœu sentimental d'un mort qui avait attaché à ces dix petits rouleaux je ne sais quelle croyance superstitieuse. Voyons était-ce raisonnable ! Était-ce l'acte d'un homme sans préjugés, citoyen libre d'une nation éminemment primesautière, intelligente, et depuis longtemps débarrassée de toutes ces entraves stupides, de toutes ces idées morales qui paralysent l'essor du vieux monde ?

— Si papa était encore là pensait Arthur, et si je pouvais lui expliquer mes motifs, je suis sûr qu'il serait le premier à me donner raison, absolument rai-

son. Mais allez donc faire comprendre cela à maman!...

En effet, Mrs. Samuel, qui lisait sans doute le combat qui se livrait dans le cœur de son fils, dit encore d'une voix ferme :

— Allons, Arthur, allons, exécutons la volonté de ton père.

Il n'y avait plus à reculer ; le jeune homme prit le coffret sur le petit socle de velours où il reposait depuis tant d'années comme sur un piédestal, puis il le plaça aux pieds du mort.

C'est bien, fit simplement la veuve. Maintenant je vais me préparer pour nous rendre au temple.

Elle passa dans sa chambre à coucher, et l'homme chargé de sceller le couvercle du cercueil s'approcha avec les fers rougis au feu.

— Attendez, fit tout à coup Arthur. Attendez!...

— Monsieur désire contempler le visage du mort une dernière fois ?

— C'est cela, je désire encore voir le visage...

L'employé, habitué, à respecter cette suprême fantaisie, s'éloigna un instant, tandis que le baron murmurait :

— Non !... ce serait vraiment trop bête !

Il ouvrit rapidement le coffret, saisit les dix rouleaux qu'il fourra dans le secrétaire; puis, tout à coup, pris d'une idée subite, il s'assit au bureau, déchira du carnet un chèque, un de ces papiers à l'entête de la maison qui, sur le marché, valait de l'or, et écrivit :

SAMUEL ET FILS

N^o 2399 – B.P.F.

New-York, le 4 décembre 1902

*Veillez payer contre ce chèque, à l'ordre de M...
ou au porteur, la somme de dix mille francs.*

BARON ARTHUR SAMUEL.

« Comme cela, réfléchit-il, mon pauvre papa, tu n'y perdras rien. Le chèque est excellent, tu le sais mieux que personne. »

Et, ainsi rasséréiné, ayant mis d'accord son intérêt et sa conscience, il introduisit le chèque dans le coffret, puis se tournant vers l'employé qui attendait toujours :

— C'est fait, lui dit-il. Maintenant, tout est en règle, et vous pouvez fermer le cercueil.

LES DEUX PAPAS



IL Y AVAIT, ces jours-ci, un mariage à Sainte-Clotilde. Le vicomte Jehan de Landaillac, secrétaire d'ambassade de dernière classe, épousait mademoiselle Yolande de Nivonne, fille unique du marquis de Nivonne, sénateur des mieux pensants, représentant d'une manière muette mais digne le département d'Indre-et-Cher.

Des deux côtés, c'était une union des mieux assorties. D'abord, il n'y avait pas de belles-mères en jeu, le comte de Landaillac et le marquis de Nivonne ayant eu, tous les deux, la douleur de perdre leur femme dès les premières années de leur mariage, et s'étant chargés de l'éducation de leurs enfants. Or, on a beau dire, pas de belles-mères dans un hymen c'est déjà un présage de bonheur. De plus, les deux familles étaient également anciennes et illustres. Il y avait eu un Landaillac escrabouillé au combat des Trente – oui, monsieur – et un Nivonne des plus détériorés à Moncontour – oui, madame. Enfin, petit détail qui aurait son importance si nous n'étions

pas habitués à planer au-dessus de ces considérations mesquines, les époux entraient en ménage avec un revenu annuel de cent cinquante mille livres de rente.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, que dis-je, des grands mondes, et c'est ce qui se chuchotait dans tous les coins de l'église, à l'oreille de gens qui approuvaient, en hochant la tête d'un air béat, tandis que la maîtrise de Sainte-Clothilde faisait entendre le *Pater poster* de Niedermeyer, l'*Ave Maria* de Hummel, et le *Laudate* de Hoschtetter.

Dans le fond, sur un massif de fleurs, se détachait le marié, svelte, élégant, impeccable dans son frac éclairé au revers par le ruban multicolore de la croix du Venezuela... en attendant l'autre, mais c'était déjà bien joli. Si jeune et déjà chevalier du Venezuela ! À sa gauche, la descendante, fière et fine, d'une noble race bien française ; une âme d'élite sous une couronne de cheveux blonds auréolée de fleurs d'oranger. L'âme d'élite se distinguait moins, vue de dos, mais on percevait très bien la fleur d'oranger, si difficile à trouver bien fraîche cette année.

À gauche, le marquis de Nivonne se tenait debout, les bras croisés dans une noble attitude, très

décoratif avec sa calvitie aristocratique, sa barbe blanche à la Henri IV, ouverte en éventail, de manière à laisser voir entre deux belles touffes de poils blancs la croix de commandeur de la Légion d'honneur ; à droite, le comte de Landaillac avait non moins grand air avec sa barbiche et sa tête énergique de préfet à poigne de l'Empire ; et dans la noble assemblée il n'y avait qu'une voix pour trouver que « les deux papas » étaient très bien et leur tenue vraiment édifiante.

Ils songeaient l'un et l'autre aux changements que ce mariage devait amener dans leur existence. Leur foyer allait se trouver tout à coup bien désert.

Yolande était la joie de la maison avec son sourire et ses gaietés d'enfant – par exemple sa gouvernante, mademoiselle Bruche, était insupportable, et d'un visage déplaisant ; Nivonne allait éprouver un âpre plaisir à la flanquer à la porte... Mais, c'est égal, qui s'assoierait maintenant en face de lui, à table ? qui entrerait, le matin, dans sa chambre pour lui souhaiter le bonjour ? qui lui broderait des bretelles bleu-de-ciel ornées de fleurs de lys, emblème de ses convictions monarchiques?... Et, quand Jehan de Landaillac ne serait plus là lui aussi, est-ce que la maison ne paraîtrait pas vide ? Quel pèlerinage dou-

loueux il y aurait demain à faire dans la chambre du jeune homme, ornée de fouets, de fusils, de cravaches, portant, à la glace, les cartes d'invitation aux fêtes mondaines, et les nœuds de satin garnis de grelots, souvenirs des derniers cotillons. Quant à manger demain seul dans la grande salle à manger Henri III, comme ce serait impossible ! Décidément ! Landailac dînerait tous les soirs au club, comme au temps où il était garçon. Son cœur de père sentirait moins l'abandon, sans compter que la cuisine du cercle est excellente.

Toutes ces pensées sérieuses et profanes tourbillonnaient dans leur tête, et, en dépit des fleurs, de l'encens et du beau costume écarlate et tout brodé des deux suisses que Jehan appelait les *polichinelles sacrés*, les deux papas se sentaient vaguement « mélancos ».

Quand ils se trouvèrent l'un près de l'autre à la sacristie, ils se serrèrent les mains avec effusion :

— Pardonnez ma douleur, mon vieil ami, c'est mon bonheur qui s'en va.

— Excusez mon émotion, je vous confie ce que j'ai de plus précieux au monde.

— Ah ! notre existence maintenant va être bien terne et bien décolorée !...

Il y eut une nouvelle étreinte, chaleureuse, et leurs yeux se remplirent de larmes qu'ils n'essuyèrent même pas, trouvant que ça faisait bien. Elles continuaient à couler sur la barbe à la Henri IV et sur l'« impériale », et cela au grand attendrissement des belles madames qui défilaient, pour apporter leurs félicitations aux époux.

— Hein! ma chère, avez-vous vu le comte de Landaillac, qui pleure dans ses grosses moustaches!

— Et le marquis de Nivonne aussi a les yeux tout brouillés. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais rien ne m'émeut comme des larmes sur un visage mâle et barbu.

— Ah! ce sont deux admirables pères! Quel noble et touchant exemple!

Et discrètement, tout en passant près d'eux, après avoir donné l'accolade à cette chère Yolande, elles serrèrent longuement les mains des deux papas en leur disant, tout émues :

— « Je suis de cœur avec vous. — Cher monsieur! — Je vous comprends. — Chut! du courage!... » et autres petits bouts de phrases émoullients et attendris.

À la fin de cette longue procession, Landaillac et Nivonne croyaient de très bonne foi que plus n'était

rien, que rien n'était plus, et qu'ils étaient les deux gentilhommes les plus malheureux du monde.

Une fois rentrés chez eux, quand ils eurent subi les adieux déchirants et donné un suprême baiser à leurs enfants qui partaient pour Vienne, ils eurent une notion plus calme de la situation; Jehan était souvent bien inexact à l'heure des repas. Il fallait l'attendre, ce qui faisait dîner froid, et, parfois, il ramenait du ministère des petits jeunes gens bien ennuyeux. Et Yolande? Il fallait continuellement s'observer devant elle, ne jamais laisser traîner ni une lettre, ni une photographie, ni un roman, ni un journal gai. La maison était devenue un cloître. Évidemment, ils seraient plus libres...

Libres! Immédiatement, leur cœur se sentit dilaté par la douce chaleur de ce mot. Libres!... Ils allaient pouvoir enfin vivre à leur guise, voyager, aller à Trouville ou à Aix-les-Bains, inviter des amis, et même des petites femmes à dîner, rentrer à l'heure qui leur conviendrait, sans avoir besoin de marcher sur la pointe des pieds, pouvoir découcher! Oui, découcher! Pourquoi pas, après tout? À cinquante... et quelques années, on n'a pas dit son dernier mot. Ah! la bonne vie de garçon qui allait pouvoir recommencer! C'était comme un renouveau, une bouffée

de printemps qui venait ragailardir leur cervelet, jusque-là alourdi par les obligations paternelles.

Landailac dîna à la rue Royale et Nivonne à l'Épatant avec des amis aimables brillants causeurs, et ils ne purent s'empêcher de reconnaître que le repas du cercle était autrement gai que le tête-à-tête dans l'austère salle à manger familiale. Pour fêter ce qui leur apparaissait maintenant comme une délivrance, ils arrosèrent le menu épicé d'une vieille bouteille de derrière les fagots, et après quelques verres de fine, le cigare aux lèvres, le chapeau sur l'oreille, ils sortirent de table l'un et l'autre avec l'idée très arrêtée de finir leur soirée de façon aussi folichonne que possible.

Je ne sais pas trop ce qui se passa de neuf heures à minuit ; Paris est grand, et l'hospitalité féminine est infinie ; mais tout ce que je puis vous dire c'est que nos deux papas, la chemise fripée, la cravate de travers, et la langue pâteuse, se rencontrèrent aux environs de minuit et demi dans le grand hall du Moulin-Rouge.

Quelle différence de tenue avec le matin ! Chacun deux n'en revenait pas, et ils avaient peine à se reconnaître.

— Landailac !

— Nivonne !

Un moment ils se regardèrent, un peu interdits ; puis, comme deux augures ils éclatèrent de rire, tellement le contraste de la situation était drôle entre l'église et le bastringue. Ils se prirent amicalement par le bras, en titubant un peu, puis, entre deux hoquets de gaieté convulsive, on entendit Landaillac qui disait à Nivonne :

— Eh bien, mon vieux colon... à l'heure qu'il est... mon fils est en train de déshonorer ta fille.

TABLE



EXTRAORDINAIRE !
LE TOUR DE FORCE
CLIGNEMENT D'ŒIL
LES SCRUPULES DE CAROLINE
DANS LA FOURNAISE
L'ÉTERNEL FÉMININ
L'AVEU
CONTRE-COUP
LA MESSE ROSE
L'HOMME NOIR
SA MÈRE !
LA FEMME-BOMBE
LA PHOTOGRAPHIE
LA FEMME À BARBE
LA QUESTION DU MAROC
LES PETITS ENFANTS
UN DÉBUT
LE ZOUAVE.
LE VIEUX SERVITEUR
LE BOURGEOIS
LES FRÈRES RONTAILLAC
LA RUSE DE NINETTE

LES MOIS DANGEREUX
PHYSIONOMIES
LE SCULPTEUR
ADJUGÉ !
NUIT DE CHASSE
LES « VIRGOULEUSE ».
GRANDE DAME ET DIVETTE
SAMUEL ET FILS
LES DEUX PAPAS